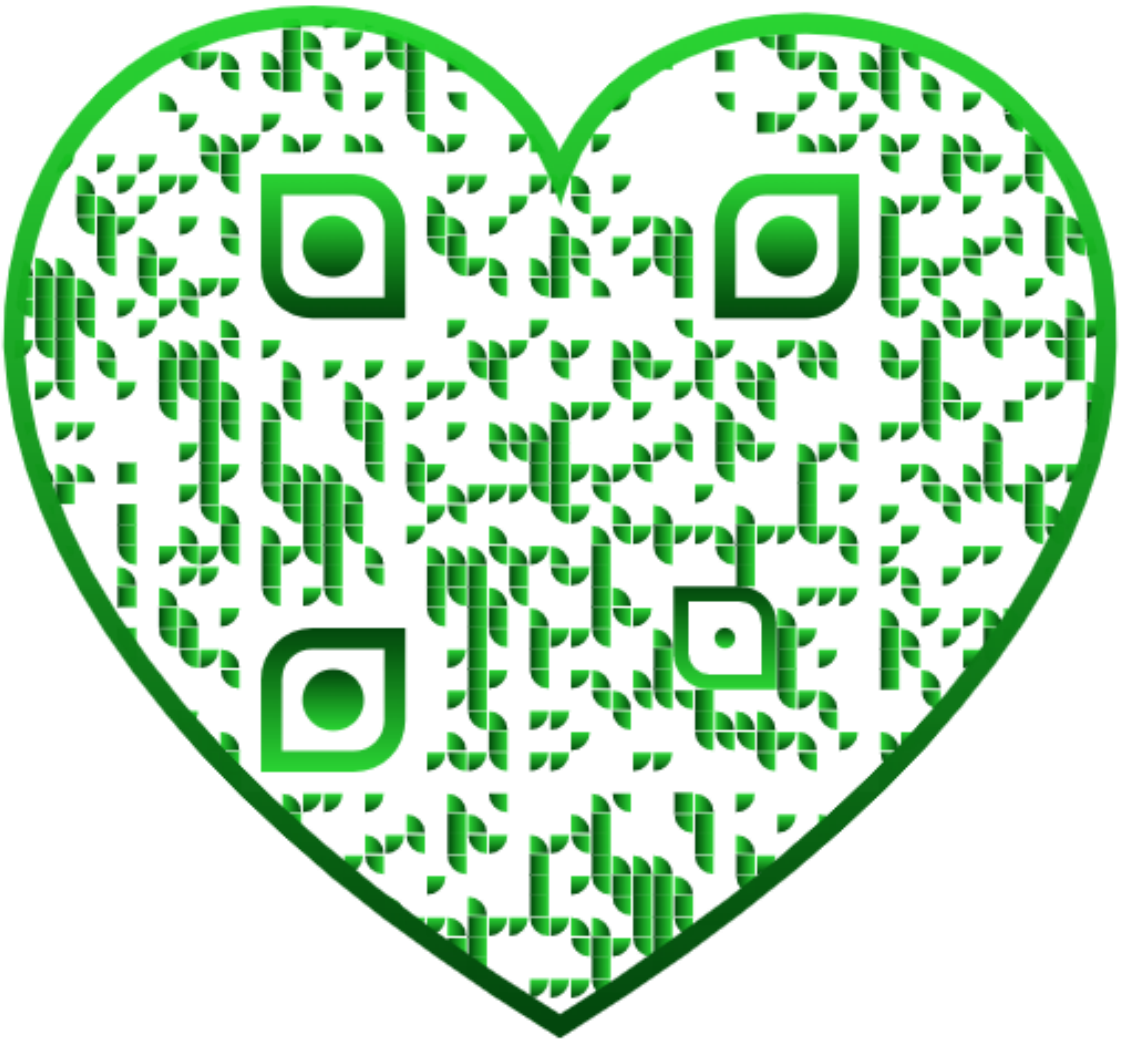
VALÉRIE REY-ROBERT

LE SEXISME

UNE AFFAIRE D'HOMMES

LIBERTALIA



VALÉRIE REY-ROBERT

LE SEXISME,
UNE AFFAIRE D’HOMMES

© Éditions Libertalia, 2020

Pour suivre l’actualité
de Valérie Rey-Robert :
www.crepegeorgette.com

* * *

Pour la contacter :
valeriecg@gmail.com

« There have been so many times
I have seen a man wanting to weep
but
instead
beat his heart until it was unconscious. »
Nayyirah Waheed, *Salt*

1985. Ike Turner est interrogé au sujet de la violence qu'il a exercée envers sa femme, la chanteuse Tina Turner, et il répond alors qu'« il l'a certes frappée, mais pas plus que ne l'aurait fait le péquin moyen ».

2011. L'Australienne Lynette Daley meurt d'une hémorragie interne causée par le viol extrêmement brutal que lui a fait subir son petit ami. Pour sa défense, il affirmera que « ce genre de choses arrive. Les filles sont comme ça et les hommes aussi ».

J'ai le fol espoir en écrivant ce livre que les hommes « ne soient pas comme ça », c'est-à-dire des personnes qui battent, violent et tuent des femmes parce que cela a toujours été ainsi, parce qu'ils font des erreurs, parce qu'ils dérapent – comme si une femme était une route verglacée –, parce qu'on ne sait pas à quoi s'attendre avec eux, parce qu'ils ont des poussées hormonales, de la testostérone à revendre et qu'on ne fait pas d'omelettes sans casser des œufs… Bref, le panel d'excuses qu'on trouve en permanence à la violence masculine comme si elle était inéluctable, inexorable et inévitable, et que c'était aux femmes de s'en prémunir et non aux hommes de ne pas l'exercer ou, à tout le moins, de la soutenir par un silence qui vaut approbation.

Ces quarante dernières années, chaque fois que le viol commis par Roman Polanski sur Samantha Geimer, alors âgée de 13 ans, est revenu dans l'actualité, il s'en est trouvé pour expliquer qu'elle savait bien à quoi s'attendre en allant chez lui. Que voulaient-ils dire ? Est-ce qu'il y a un risque inhérent pour une femme, une fille, une enfant à aller seule chez un homme ? Est-ce que les hommes sont à ce point un danger pour les femmes qu'il ne faille jamais rester seules avec eux ?

Je prends le pari un peu fou qu'il n'en est rien. Je prends le pari que la violence que les hommes exercent sur les femmes mais aussi sur les enfants, entre eux et sur eux-mêmes peut drastiquement diminuer si nous acceptons d'examiner ce qui la produit.

Les hommes se suicident beaucoup plus que les femmes. Les hommes meurent davantage sur la route que les femmes. Les hommes causent davantage d'accidents routiers mortels que les femmes. Les hommes ont plus d'accidents que les femmes. Les hommes sont les principaux auteurs d'homicides involontaires. Les hommes sont les principaux auteurs de meurtres et d'assassinats. Les hommes sont les principaux auteurs de tous les crimes et délits. Les hommes sont les principales victimes d'homicides. Les hommes sont les principaux auteurs de coups et blessures. Les hommes

sont dans l'immense majorité responsables des violences sexuelles sur les mineur·es, les femmes et les hommes.

Nous pouvons tâcher de croire qu'il s'agit d'une malheureuse coïncidence ou baisser les bras en nous disant qu'il n'y a rien à faire, que cela a toujours été ainsi et que les hommes ne changeront pas. On tentera de dire qu'il s'agit d'une question de force physique, alors qu'il n'en faut que peu pour appuyer sur la détente d'une arme à feu. Le suicide des hommes est régulièrement instrumentalisé par certains pour minimiser les violences machistes sans jamais s'y intéresser véritablement. Qu'est-ce qui fait qu'autant d'hommes se suicident, fait connu depuis les premières études sur le sujet au XIX^{e} siècle ? Qu'est-ce qu'être un homme au XXI^{e} siècle ? L'est-on de la même façon partout ? Existe-t-il encore une seule forme de masculinité ? Quels sont les impératifs virils ? Qu'est-ce qui fait que la violence physique est si genrée ?

Pour comprendre les mécanismes qui préexistent à la violence masculine, il faut d'abord expliquer cette dernière et, en particulier, le sexisme. Mais comment bien parler aux hommes de sexisme ? Comment leur expliquer ce que les femmes vivent et qu'ils ne vivront jamais ? Dans *L'Anatomie politique*, Nicole-Claude Mathieu[1] décrit une ethnie où les femmes sont contraintes de ne pas utiliser certains mots du langage, au contraire des hommes. Elle narre leurs efforts pour chercher la bonne formule, la bonne périphrase, la bonne tournure afin de ne pas enfreindre ces règles importantes. Toute leur attention est monopolisée par leur recherche du bon mot, ce qui les empêche de réfléchir à la profonde injustice que constitue cette coutume. J'ai souvent l'impression d'être une de ces femmes, en cherchant sans cesse mes mots, mes phrases, mes comparaisons pour ne pas déplaire aux hommes.

Je suis militante féministe depuis une vingtaine d'années. Je travaille particulièrement sur les violences physiques et sexuelles causées aux femmes par les hommes. J'ai donc développé une expertise sur ce sujet. Et pourtant je sais que beaucoup d'hommes sont blessés lorsque je parle des violences sexuelles. Blessés que je puisse les en croire auteurs. Blessés que je puisse les comparer avec ceux qui violent et que je ne définis pas plus précisément, ce qui entretient un doute insupportable entre les hommes qui ne violent pas et les hommes qui violent. Blessés que tout mon discours ne soit pas mieux choisi, mieux construit, mieux écrit afin de ne pas les stigmatiser. Ils sont tellement blessés qu'on en vient surtout à parler de leurs

blessures narcissiques plutôt que des violences sexuelles. Il se joue alors un jeu étrange entre eux et moi, dont on feint de ne pas connaître les règles, mais dont on connaît l'issue. Ces hommes me pressent de questions, de demandes de références. Il faut que je leur explique la totalité du féminisme, des violences sexuelles aux tâches ménagères en passant par l'inégalité salariale. J'aurai droit à la mauvaise foi, à la technique de l'épouvantail ; je serai ainsi accusée de refuser de leur parler (alors que nous sommes en train de converser), de haïr les hommes, de les juger tous violeurs. Mon défi sera de chercher les bons mots, la bonne phrase, la bonne tournure. Toute mon attention sera concentrée sur le fait de ne pas leur déplaire, afin que peut-être ils deviennent moins des ennemis de classe, des dangers directs ou indirects, des participants actifs ou passifs au sexisme. Tout leur discours sera sous-tendu par la menace suivante : « SI tu n'es pas gentille, SI tu ne réponds pas à toutes mes questions, SI tu t'énerves, alors je serai un ennemi du féminisme et cela sera ta faute. » Les féministes deviennent alors responsables des violences faites aux femmes. Si les féministes étaient plus pédagogues, plus gentilles, moins agressives, alors les hommes s'énerveraient moins *en réaction*. Je ne travaillerais plus à lutter contre les violences faites aux femmes mais concentrerais toute mon attention à ce que les hommes ne violent pas davantage *à cause de moi*, ne soient pas plus sexistes *à cause de moi*, ne soient pas des ennemis du féminisme *à cause de moi*. Toutes les violences faites aux femmes pourraient s'estomper, d'un coup, si les féministes faisaient un peu plus d'efforts et comprenaient un peu mieux le mal-être des hommes.

Peut-être alors condescendront-ils à *se mettre de mon côté*. Parce que, voyez-vous, les hommes ont parfois la gentillesse de se mettre du côté de celles qui luttent contre le sexisme et les violences sexuelles. Alors ils n'auront pas de mots assez durs pour les violeurs « tous à castrer » mais « attention je parle des vrais, pas des pauvres garçons injustement accusés par ces salopes, ce qui arrive plus souvent qu'on ne le croit ». Les hommes aiment beaucoup parler de la violence qu'ils vont ou voudraient exercer. Les hommes disent aux femmes qui les énervent qu'ils voudraient les tuer ou les violer. Les hommes disent aux hommes qui les énervent qu'ils voudraient les tuer. Les hommes féministes disent aussi cela mais ils sont féministes, ils sont *déconstruits*, alors il faut les laisser dire, et puis peut-on se passer de l'aide de ces hommes-là si gentils au point de s'intéresser à *une lutte qui ne les concerne même pas* ? Et c'est pourtant ce qu'il faudrait

questionner, cette violence masculine qui ne demande qu'à s'exprimer à tout propos.

En 1983, la féministe Andrea Dworkin demandait aux hommes pourquoi ils étaient si lents à comprendre les choses. Pourquoi ils étaient si lents à comprendre que les femmes sont dans l'urgence d'arrêter d'être violées, d'arrêter d'être frappées, d'arrêter d'être tuées, d'arrêter d'être blâmées pour avoir été violées, frappées et tuées. Pourquoi, pratiquement quarante ans plus tard, les hommes le sont-ils toujours autant ? Pourquoi mon urgence devrait être de chercher les bons mots pour ne pas vexer les ego masculins et vivre sous la menace qu'ils passent du statut de faux alliés à celui d'ennemis déclarés ? Pourquoi conditionnent-ils le combat contre le sexisme à la façon dont je vais en parler et pas à la façon qu'ont les hommes d'être sexistes ?

Pourquoi mes mots les dégoûtent et les énervent davantage que les actes de violences sexuelles commis par les hommes ? Pourquoi se sentent-ils plus mal de mes mots que des violences sexuelles ? C'est une chose assez extraordinaire que de constater que leurs ego priment sur la lutte contre les violences sexuelles. C'est une chose assez incroyable de les voir subordonner leur aide relative aux luttes des femmes à la façon dont nous allons les caresser dans le sens du poil, en prenant soin de ne pas les déranger. Je voudrais, ne serait-ce que cinq minutes, que les hommes ressentent l'insupportable sentiment d'injustice lorsque je constate les violences sexuelles subies par les femmes. Cette guerre. Ce terrorisme. Cette terreur infligée à l'ensemble des femmes qui vise à contrôler insidieusement nos mouvements, nos déplacements, nos fréquentations, notre sexualité, notre habillement, notre rapport aux hommes, à tous les hommes. Les violences sexuelles sont un terrorisme infligé à l'ensemble des femmes afin de les contrôler. Il pèse sur toutes ; celles qui ont un comportement « inadapté » sont violées (et n'importe quel comportement de n'importe quelle femme peut être jugé inadapté à n'importe quel moment), celles qui restent dans les clous vivent dans le contrôle, la mesure, la continence permanente afin de ne pas devenir les victimes de viol. Les femmes vivent donc dans cet état de terreur permanente (avouée ou non ; mais quelle femme n'a pas eu droit au moins une fois dans sa vie à la liste des risques qu'elle encourt si elle fait telle ou telle chose, comme le simple fait de rentrer seule le soir).

Certains hommes vont instrumentaliser le suicide masculin, les violences subies par les hommes (homicides, pauvreté, mortalité au travail, etc.) non parce qu'ils s'en préoccupent réellement, mais pour amoindrir le nombre de victimes féminines. Alors, il faut étudier la violence masculine. Il faut voir comment elle est produite, si elle est un accident de la construction de la virilité ou si c'est la virilité qui construit la violence. La résignation ne doit plus avoir cours. Nous pouvons et devons mettre fin à la violence, ce qui profitera à toutes, mais aussi à tous, puisque les hommes sont les premières victimes de cette violence. Nous devons arrêter de croire que le sexisme est un problème de femmes ; les hommes en sont les principaux auteurs, ils ont donc collectivement la responsabilité d'y mettre fin.

CHAPITRE I

ON NE NAÎT PAS HOMME, ON LE DEVIENT

« Je suis un homme, je suis un homme
Et de là-haut sur mon podium
J'éblouirai le Tout-Paris
De mon anatomie »
Michel Polnareff

Comment devient-on un homme ou une femme ? Selon la célèbre citation de Beauvoir, « on ne naît pas femme, on le devient ». C'est ce qu'on appelle le « genre » qui désigne les rôles, les traits de caractère, les activités qu'une société considère comme appropriés, à un moment donné, pour définir les hommes et les femmes. Les enfants, dès le plus jeune âge, vont être éduqués et apprendre les attitudes, les qualités et les défauts qui sont considérés comme propres au sexe auquel on les a assignés. La socialisation débute dès la naissance et s'opère sous la forme d'un processus continu ; on appelle cela la socialisation primaire. Elle se fait avant tout à la crèche, à l'école et dans la famille. La socialisation ne concerne évidemment pas uniquement le genre, mais aussi la façon générale de se comporter au sein d'une société dont on intègre les normes et les valeurs. Apprendre à manger à table, avec des couverts, est un processus de socialisation en France. Il sera différent dans d'autres pays où l'on mange par terre ou avec des baguettes, ou avec ses doigts. Concernant la socialisation selon le genre, les enfants intègrent les valeurs, les statuts, les normes favorables à l'adhésion aux rôles masculins et féminins. C'est ainsi que les garçons apprennent à devenir des hommes et les filles, des femmes. La sociologue Aurélia Mardon[2] a ainsi montré que les parents des classes populaires et supérieures incitent tous leurs filles à adopter des codes vestimentaires de la féminité, mais cela se produit plus précocement chez les classes populaires ; il y a donc socialisation et apprentissage de la féminité au sein même de la famille. Pour les garçons, de la part de la famille, on observe davantage le rejet de certains vêtements, associés à certaines classes sociales, qu'un

apprentissage de la virilité par l'habit[3]. Ce qu'on appelle la socialisation secondaire commence à la fin de l'adolescence et continue à l'âge adulte ; elle prolonge la socialisation primaire mais ne la poursuit pas toujours. Dans certaines sociétés, pendant la socialisation primaire, les garçons sont élevés par les femmes, puis brusquement écartés de ce monde pour devenir des hommes. Il y a donc parfois une sorte de rupture, de discontinuité entre ce qui a été appris pendant l'enfance (socialisation primaire) et l'adolescence (socialisation secondaire). En Occident, la socialisation secondaire se fait au lycée, au travail, dans les activités de loisir, les syndicats, les partis politiques, le milieu associatif, les associations sportives, les institutions religieuses, bref dans tous les lieux que les hommes et les femmes peuvent être amenés à fréquenter. On constate qu'à l'école, il existe une socialisation différenciée des garçons et des filles par le vêtement[4]. Les filles sont soumises à bien plus d'interdits, souvent associés au fait qu'elles vont « perturber les garçons », ce qui contribue d'ailleurs très tôt à leur dire que si les garçons les harcèlent, c'est de leur faute. Bien sûr, les médias (télévision, cinéma, séries, etc.) et Internet participent également aux processus de socialisation. En effet, ils nous fournissent des modèles auxquels nous identifier. Quel petit garçon n'a pas revêtu un costume de Superman et souhaité être aussi fort que lui ? Qui ne s'est pas inspiré de tel ou tel personnage de cinéma dont il ou elle appréciait les traits de caractère ? Différentes études ont montré que les adolescentes, en s'inspirant de stars de la musique ou du cinéma, testent puis s'approprient certains codes de la séduction[5]. Se socialiser est donc un processus d'apprentissage et d'intégration ; l'enfant apprend par différentes interactions comment se comporter en fonction de ce qu'on attend de lui. Et, évidemment, on n'attend pas la même chose d'une fille ou d'un garçon.

L'enfance est souvent perçue et fantasmée comme un temps heureux où les enfants n'ont ni pression ni responsabilité. C'est souvent vrai, mais c'est aussi le moment où se met en place la socialisation genrée et où les jeunes garçons comprennent le sens de la virilité et ses attentes afin d'en être à la hauteur.

Qu'est-ce qu'un homme ?

Dès qu'on sait le sexe du fœtus à naître, on commence à projeter sur lui des attentes différenciées. Ainsi, un futur père témoigne : « Dans le cas où c'est une fille, il va falloir que je me familiarise avec les jeux féminins parce que j'ai pas de sœur, j'ai qu'un frère, donc je sais pas du tout concrètement comment vit une petite fille[6]. » Ce père pourrait tout aussi bien attendre de voir ce que sa fille aimera comme loisirs, mais il part du principe qu'elle aura des loisirs et des intérêts féminins. Une étude montre qu'avant de connaître le sexe, la plupart des parents interrogés donnent un surnom neutre au fœtus afin de ne pas se comporter avec lui de façon « inappropriée » en lui attribuant le « mauvais » sexe[7]. Très tôt, on commence à voir sur les forums de futurs parents des termes caractérisant les filles de façon négative mais pas les garçons : chieuse, pisseuse, chouineuse ou pleureuse[8].

Certains prétendent pouvoir deviner le sexe du fœtus aux mouvements qu'il fait. Ai-je besoin de signaler qu'on affirme systématiquement que c'est un garçon s'il bouge beaucoup, alors qu'aucune étude scientifique n'est jamais allée dans ce sens ? D'autres croyances tout aussi farfelues mais très révélatrices de nos préjugés sexistes attribuent une augmentation de la libido maternelle à l'existence d'un fœtus mâle et l'envie de sucre à celle d'un fœtus femelle. Les réactions de femmes ayant donné naissance dans les années 1970 et dans les années 2000 ont été analysées après qu'elles eurent pris connaissance du sexe du fœtus[9]. Au cours des années 2000, on constate que les mères qui connaissent le sexe du fœtus préparent un environnement très genré, ce qui n'était pas le cas dans les années 1970. Pour ma part, née en 1974, je constate qu'il existe désormais des livres de contes pour filles ou garçons (ce qui n'existait pas ou peu quand j'étais enfant). Sur toutes les photos de moi bébé ou enfant, alors que je viens d'une famille plutôt traditionnelle au point de vue des stéréotypes de genre, j'ai des vêtements assez asexués. Il n'existe pas de photo de moi bébé portant des vêtements roses alors qu'à l'heure actuelle, c'est un marqueur important et indispensable de différenciation sexuelle. Ainsi, cette future mère témoigne :

> On va rester dans du assez neutre, euh il y aura un mur dans les gris clair, et après en fonction de si c'est une fille ou un garçon. Alors si c'est une fille je veux du papier peint flamant rose avec des flamants roses dessus et sur un tout petit mur, juste il y aurait deux lais, juste vraiment pour faire une touche de rose et puis après voilà des petits fanions roses, des draps roses voilà, et les meubles blancs, pour rester sur du neutre. Et si c'est un petit garçon, pareil le mur gris, les

meubles blancs et le petit mur où je vais mettre le papier peint flamant rose, ce sera dans les tons vert d'eau, vous savez bleu-vert clair, très clair, un peu pastel, voilà[10].

Les vêtements sont un assez bon marqueur de cette différentiation sexuelle précoce. On achète des vêtements bleus pour un garçon et roses pour une fille. Je me suis ainsi retrouvée face à une vendeuse indignée que j'achète à un futur nouveau-né mâle une grenouillère rose. Le vêtement était celui qui me plaisait le plus dans la boutique, je doute que le bébé se soit beaucoup soucié de la couleur de ses vêtements, mais visiblement cela choquait profondément la vendeuse sans qu'elle puisse en formuler exactement les raisons. Il semblerait qu'il soit nécessaire de différencier le plus rapidement possible les garçons des filles car sinon… on ne sait pas ce qu'il pourrait arriver, mais cela serait apparemment grave. Il ne s'agit évidemment pas de dire qu'il est mal d'habiller un garçon en bleu, mais de comprendre qu'il s'agit d'une coutume relativement récente et que, surtout, on doit pouvoir habiller un garçon en rose sans que personne y trouve quoi que ce soit à redire. Beaucoup de parents ont témoigné des remarques, voire du harcèlement, qu'ont subies leurs petits garçons pour s'être habillés avec des vêtements de couleur rose. Une mère témoignait dans le *Huffington Post* des remarques qu'on avait pu lui faire y compris devant son fils[11] : « Vous le laissez porter du rose ? » comme si elle lui avait laissé une arme entre les mains ! « Mais il ressemble à une fille ! », comme si c'était un problème.

Les trousseaux différenciés pour les garçons et les filles n'apparaissent pas avant le Moyen Âge. On voit alors apparaître des couleurs différenciées selon le sexe de l'enfant, le bleu était réservé aux filles car il était la couleur de la Vierge Marie alors que les garçons portaient des vêtements rouges ou roses, symboles du pouvoir et de la guerre. Les enfants furent ensuite tous et toutes habillé·es en blanc avec parfois un ruban bleu ou rose pour les différencier. Ce n'est pas avant le XX^{e} siècle que sont associés aux filles le rose et aux garçons le bleu. Il n'y a donc rien de naturel à ce que les garçons portent du bleu ; personne ne l'interdit mais le problème est toujours le même ; penser qu'un garçon doit porter du bleu implique qu'il ne peut pas porter du rose, comme si cela posait un problème d'identification. Dans la même veine, des perruques pour bébé filles ont été mises en vente aux États-Unis au cas où, selon la créatrice, elles auraient la malchance d'être nées chauves. Rien n'était proposé aux garçons en revanche. Le vêtement participe ainsi à la socialisation de l'enfant d'abord par sa couleur, mais

aussi par sa forme, sa taille, ou les messages qu'il peut véhiculer. La blogueuse Sacrip'Anne[12] a montré les différences de taille impressionnantes entre deux tee-shirts pour enfants de 3 ans ; celui pour garçon était quasi deux fois plus grand ! Les vêtements pour fille – et ce dès le premier âge – taillent beaucoup plus petit ; cela socialise l'enfant à se penser plus fort et plus grand s'il est un garçon et forcément plus grosse si c'est une fille. Les vêtements à messages sont régulièrement dénoncés pour les stéréotypes sexistes qu'ils arborent. En Belgique, une marque a récemment été épinglée pour avoir créé des tee-shirts pour garçons portant des inscriptions comme « Tellement génial » ou « Amazing » pendant que ceux pour filles arboraient comme messages « Râleuse » ou « Débordée, j'ai ma chambre à ranger ». Les enfants sont donc, par le vêtement, socialisés différemment mais aussi hiérarchiquement. Là où le garçon est vu comme génial, la fille est considérée comme râleuse. Pris isolément, ces exemples semblent évidemment anecdotiques et sans grande influence, mais ajoutons-les à l'ensemble des processus de socialisation et nous voyons bien qu'ils participent, à leur échelle, à l'intériorisation de préjugés sexistes.

On modèle ainsi l'enfant par une socialisation différente, une gestuelle différente, avec des objets et des espaces structurés selon le sexe. Les parents auront davantage d'interactions verbales avec un bébé fille et plus d'interactions physiques avec un bébé garçon. Un garçon sera nourri plus rapidement et plus longtemps qu'une fille et pris plus vite dans les bras s'il pleure. Les pères sont beaucoup plus physiques avec leurs garçons en les bousculant ou en simulant des jeux de bagarre qu'avec leurs filles. Quand on voit un nouveau-né, nous posons souvent sur lui immédiatement des stéréotypes sur la masculinité ou la féminité, en supposant que le bébé est doux, gentil et délicat si c'est une fille et robuste, fort et tonique si c'est un garçon.

De plus, nous traitons les nourrissons différemment si nous pensons connaître leur sexe. Une étude a montré que des femmes étaient incapables de donner le sexe d'un bébé de six mois, qu'elles reconnaissaient ne pas voir de différence comportementale entre un garçon et une fille, mais pourtant elles se comportaient différemment selon le sexe supposé du bébé[13]. Le traitement genré précoce du nourrisson par les parents n'est pas tant un effort délibéré et volontaire pour enseigner à l'enfant un rôle « approprié » en matière de stéréotypes de genre, mais il reflète plutôt le fait

que les parents acceptent et transmettent les stéréotypes sociaux de sexe. Comme ils pensent qu'un homme est fort et costaud, les parents vont projeter plus ou moins inconsciemment ces attentes-là chez l'enfant mâle par leur modèle d'éducation. Il n'y a évidemment pas que la famille qui socialise l'enfant à son futur rôle : d'autres adultes renforcent ces différents comportements parentaux. Dans une étude, les parents n'avaient pas de préférence spécifique pour le sexe de l'enfant à venir ; en revanche leur entourage, par ses remarques, orientait leur souhait :

> Rien que la réaction de ma belle-mère, ça m'a quand même choquée […] elle préférait que ce soit un garçon parce que les filles c'est des chouineuses, c'est des pleureuses […]. Si t'as un garçon c'est cool, une fille c'est une chieuse quoi[14].

Les gens interagissent avec les nourrissons en se fondant davantage sur ce qui est approprié selon eux au sexe de l'enfant qu'à son caractère propre. Par exemple, dans une étude, les sujets ont décrit les bébés, dont ils ne connaissaient pas le sexe, avec des adjectifs fortement liés au genre comme « fort » et « grand » pour les garçons et « doux » et « joli » pour les filles[15]. Si l'on estime qu'une fille doit être douce, alors on se comportera avec elle de façon à ce qu'elle développe ce trait de caractère et on inhibera chez elle tout ce qui pourrait ne pas y correspondre.

Nos attentes sont différentes et nous les projetons sur les enfants. La société tout entière encourage les attitudes et les traits de caractère que nous attendons d'un garçon et inhibe ceux qui seraient plus féminins. On valorise la douceur chez une fille mais pas du tout chez un garçon ; combien entend-on de parents dire fièrement que leur fils a cassé tous ses jouets ? La force, l'agressivité, l'esprit de compétition sont des valeurs fortement valorisées chez les hommes, mais aussi des valeurs de réussite dans nos sociétés ; l'esprit de compétition est mieux vu que l'empathie par exemple, qualité considérée comme féminine. Lorsque certains éditorialistes parlent de « féminisation de la société », cela n'est jamais pour la vanter ou s'en réjouir ; au contraire, cela témoigne dans leur esprit d'une société qui serait fragilisée et sur le déclin. Dans l'esprit de certains, tout ce qui est féminin est négatif ou beaucoup moins positif que ce qui est viril. Évidemment, ces préjugés ont une influence directe sur les enfants ; à force de dire « qu'un garçon ça ne pleure pas », les garçons croiront réellement qu'ils n'ont pas le droit de pleurer, ils feront donc tout pour s'en empêcher, quitte à se couper de leurs émotions (ou à les exprimer autrement, par exemple par l'agressivité) et moqueront voire harcèleront ceux qui pleurent avec des

remarques souvent très sexistes et homophobes. Dès l'âge de 3 ans, les garçons et les filles commencent à attribuer des qualités et des défauts en fonction du sexe[16] : les hommes sont par exemple jugés forts, courageux et rapides, alors que les femmes sont considérées faibles, peureuses et lentes. Les enfants à cet âge commencent également à genrer les activités[17]. Ils disent que les filles aiment cuisiner alors que les garçons aiment jouer à la bagarre ou avec des voitures. Cela ne signifie pas que c'est mal ; simplement que tous les garçons et les filles qui sortiront de ces stéréotypes seront vus comme anormaux et traités en tant que tels. Il y a suffisamment de harcèlement dans les cours de l'école pour montrer que le problème est réel ; dès qu'un enfant ne correspond pas aux stéréotypes de genre auquel il est assigné, il subit insultes et moqueries. En 2018, Aaron Gouveia a raconté sur Twitter que son fils de 5 ans, qui s'était mis du vernis rouge, avait été insulté et moqué toute la journée[18]. L'enfant souhaitait ôter son vernis après être revenu en pleurs de l'école. Aaron a alors peint ses ongles à son tour en soutien à son fils. Dans un post de 2014, il parlait de son autre fils Sam qui lui avait déclaré vouloir jouer au football[19]. Il savait qu'il n'avait aucun intérêt particulier pour ce type de loisir et s'en est étonné. Sam lui a alors répondu qu'il fallait bien qu'il en fasse puisque les garçons étaient censés aimer ce genre de sport et que son père l'adorait également. Aaron Gouveia avait pourtant tenté d'élever son fils en lui enseignant à faire ce qui lui plaît, peu importe son genre, mais la pression sociale a été la plus forte. Il a pu parler et dissuader son fils de faire un sport qui ne lui aurait pas plu ; mais est-ce qu'il en aurait été de même avec un père moins ouvert ? Que penser d'une société où un enfant de 5 ans est harcelé pour du vernis sur les ongles et où un autre se force à opter pour des loisirs qu'il déteste ?

Il n'y a pas de définition simple pour dire ce qu'est être un homme en France au XXI^{e} siècle. Je fais cette précision car il est bien entendu qu'on n'est pas un homme aujourd'hui en France comme on l'est en Corée ou comme on l'était en France au XVII^{e} siècle. Si on observe certains portraits de Louis XIV, où il est lourdement perruqué, juché sur des chaussures à talon avec des habits richement brodés et un maquillage prononcé, on constate que l'image virile d'un homme de classe sociale (très) supérieure de l'époque ne correspond pas du tout à l'image de la virilité actuelle. Si on observe certaines statues antiques, qui représentent un idéal masculin avec

des organes génitaux mâles extrêmement petits, on ne pourra que constater que les choses ont bien changé aujourd'hui[20]. Si nous analysons l'image des hommes dans le cinéma coréen, on pourra observer que l'expression de leurs émotions est très différente. En regardant le film d'horreur *Dernier train pour Busan*, j'ai été assez surprise de constater que beaucoup de jeunes hommes y pleurent de manière extrêmement bruyante et expressive, ce qui ne serait pas imaginable chez de jeunes Français ou États-Uniens. La peur est également jouée de manière extrêmement ostentatoire. En Occident, on ne représenterait pas des personnages exprimant leur peur de manière aussi claire. Il n'y a donc pas une façon de devenir un homme ; elle évolue selon les époques et les pays. Et ceux qui rêvent d'une virilité perdue la fantasment tout bonnement puisqu'elle n'a jamais été la même selon les époques et les lieux. Entre le XVI^{e} et le XVII^{e} siècles, au moment où les lourdes armures sont remplacées par un équipement plus léger et où les combats se font beaucoup moins brutaux, on en voit déjà regretter la dévirilisation masculine et le fait que les hommes ne seraient plus des hommes. La virilité n'est ni statique ni intemporelle ; elle est historique et construite. Elle n'est pas la manifestation de quelque chose de biologique ; elle est culturelle. Elle signifie différentes choses à différents moments ; on n'est pas viril de la même façon en tous lieux du globe.

La sociologue Raewyn Connell parle d'ailleurs des masculinités – et pas de la masculinité – pour montrer combien elles sont mouvantes et absolument pas figées dans le temps et l'espace. Lorsque Éric Zemmour déclare en septembre 2019 :

> Le seul [homme blanc hétérosexuel catholique] à qui on fait porter le poids du péché mortel de la colonisation, de l'esclavage, de la pédophilie, du capitalisme, du saccage de la planète. Le seul à qui on interdit les comportements les plus naturels de la virilité depuis la nuit des temps.

Il ramène encore la virilité à une histoire de nature, à un comportement immuable, ce qui est une erreur historique patente. Les hommes d'aujourd'hui n'ont rien de commun avec ceux de « la nuit des temps ».

Les livres pour enfants véhiculent eux aussi une certaine représentation de la masculinité et de la féminité. « Ils sont des instruments qui transmettent aux enfants et aux adolescents des valeurs profondes concernant divers aspects de la société[21]. » Il a été amplement démontré que ces livres véhiculent de nombreux stéréotypes en proposant souvent une vision très traditionnelle des hommes et des femmes, avec des

personnages masculins dans l'espace public en train de mener une activité salariée, pendant que les femmes sont à la maison en train d'accomplir des tâches ménagères[22]. La majorité des héros[23], des personnages principaux et des personnages de couverture[24] sont des hommes. Cela donne aux enfants des rôles modèles bien définis, stéréotypés, où – déjà – filles et garçons apprennent quelles sont leurs possibilités et quel sera leur futur rôle dans la société. Et logiquement, plus ces livres sont lus et relus avec des adultes qu'ils apprécient, plus les enfants adhèrent à ce qu'ils véhiculent. La majorité des livres pour enfants montrent des personnages masculins enfants occupés à vivre des aventures et faire des bêtises, pendant que les filles se maquillent et font de la danse. Les traits de personnages masculins les montrent « indépendants, dominants et autoritaires » et « braves, héroïques, compétitifs et agressifs[25] ». Ce n'est pas le cas des personnages féminins. Les livres pour enfants entretiennent ainsi des visions très traditionnelles de la masculinité et de la féminité et participent à la socialisation genrée des enfants, tout comme l'utilisation qu'on fait des jouets, en incitant un garçon à choisir tel jouet plutôt que tel autre. Il existe désormais de nombreux livres qui n'entretiennent pas de stéréotypes de genre et montrent au contraire aux enfants que tout leur est ouvert et-possible. La maison d'édition Talents hauts propose bon nombre d'ouvrages de ce type.

Cette adhésion à des stéréotypes de genre est aussi observable à la crèche. Le personnel déplore souvent que les parents ne se comportent pas de la même façon selon le sexe de leur enfant et déclarent, eux, ne faire aucune différence entre garçons et filles. Pourtant, en pratique, cela n'est pas le cas. Une directrice de crèche s'aperçoit ainsi qu'elle a offert en cadeau des camions aux garçons et des poupées aux filles[26]. On observe également que pour le personnel de crèche, « les préoccupations pour les capacités physiques (déplacements, jeux, maîtrise de l'espace) sont plus prononcées quand il s'agit de garçons, avec ce que cela peut représenter de dérangeant pour les petits garçons calmes ou peu attirés par les jeux d'adresse corporelle[27] ». Des parents me demandaient un jour si je voulais réellement empêcher les garçons de jouer aux petites voitures (on me prête décidément beaucoup de pouvoir !). Bien évidemment que non ! Une étude de Fisher-Price montre pourtant que la plupart des parents prendraient très mal le fait que leur fils leur demande une poupée ou joue avec… sauf s'il

finissait par la casser[28]. Les garçons peuvent aussi être dissuadés de jouer avec la poupée désirée si on leur tend un autre jouet, considéré comme plus masculin. À l'école, on constate là encore des différences. Les garçons occupent l'espace tant physiquement que de manière sonore, alors que les filles sont plus discrètes. Ils sont plus souvent appelés par leur prénom, plus valorisés, et le personnel interagit davantage avec eux qu'avec les filles, qui, elles, sont plus sollicitées pour ranger les jouets et minimisées lorsqu'elles réussissent quelque chose[29]. On retrouve la même chose dans la cour de récréation, souvent occupée par un marquage au sol de terrain de football. Les filles (puisqu'elles sont souvent d'office exclues) et les garçons n'aimant pas y jouer sont donc contraints de se tenir sur les bords du terrain, ce qui leur donne l'impression qu'ils n'ont pas le droit d'occuper tout l'espace, au contraire des garçons « virils ». Une amie racontait que sa fille avait dit aux maîtresses que les garçons ne voulaient pas la faire participer à leurs matchs ; il lui a été rétorqué que « ce n'était pas grave ». Déjà, à 6 ans, cette petite fille se voyait répondre qu'être privée de quelque chose du simple fait qu'elle soit une fille n'avait pas grande importance. Certain·es directeurs et directrices d'école ont d'ailleurs pris la décision d'interdire les jeux de ballon afin que les garçons n'accaparent plus la cour. Ce fut par exemple le cas de Véronique Decker de l'école Marie-Curie à Bobigny[30]. On retrouve cette appropriation de l'espace public par les hommes : 95 % des stades et des skateparks sont occupés en Europe par des jeunes hommes valides. Comme l'exprime le géographe Yves Raibaud[31] :

> Dans l'espace public on voit bien que ces espaces masculins se multiplient et se renouvellent, et ce qu'on salue souvent comme une innovation n'est qu'une nouvelle culture masculine. Le skatepark remplace le terrain de boules. En l'absence de conscience de cette homogénéité de sexe, on continue de créer des espaces qui forment un continuum d'espaces masculins, du grand stade au terrain de boules. […] On retrouve cette norme virile qui exclut le fait d'être efféminé ou fragile dans la ville dans le travail que nous avons réalisé avec le sociologue Arnaud Alessandrin sur la géographie des homophobies. […] En termes de géographie, moins on est conforme à la norme hétérosexuelle virile dominante et moins on a d'emprise spatiale dans la ville. Si vous êtes un peu efféminé, si vous avez un peu de khôl sous les yeux ou à l'inverse trop musclée ou poilue, un rien peut alerter les gardiens de la ville, cette « police du genre » que représentent les garçons virils et dominants, qui repèrent de la terrasse d'un café ou d'un coin de rue les gradiants de virilité des hommes comme les gradiants de féminité des femmes. Le « male gaze » juge les femmes selon qu'elles sont grosses, moches, baisables ou canons, mais aussi les hommes selon qu'ils sont efféminés, sportifs, virils, etc.

Les enfants, puis les adolescents, apprendront donc progressivement par la socialisation genrée à devenir des hommes. On leur aura inculqué qu'ils

ont le droit à plus de temps, d'attention et d'espaces que les filles et les garçons considérés comme moins virils.

On constate donc bien qu'il y a une socialisation très genrée qui s'opère et qui tend à faire du petit être un garçon ou une fille. Comme je le disais plus haut, beaucoup de garçons sont complètement inhibés au niveau de l'expression de certaines émotions. Est-ce que cela a un sens réel ? La société va-t-elle s'écrouler si les hommes se mettent à dire qu'ils sont émus, angoissés ou s'ils pleurent ? Nous y reviendrons plus tard, mais les hommes complètent leur suicide bien plus que les femmes ; n'y a-t-il rien à aller chercher du côté de leur extrême difficulté à exprimer des émotions pouvant les faire apparaître comme faibles ou fragiles ?

Donc pour l'heure, c'est notre société tout entière qui souhaite empêcher les enfants de jouer à certains types de jeux parce qu'ils ne correspondraient pas à leur sexe. Et cela a évidemment des conséquences directes sur leur vie, comme l'illustre le film *Billy Elliot* où un garçon est harcelé et frappé parce qu'il veut simplement faire de la danse. Dans la série *Glee*, plusieurs personnages sont régulièrement harcelés parce que leurs agresseurs considèrent qu'ils ne correspondent pas aux normes de genre. Dès les premières minutes du premier épisode de la première saison, le personnage de Kurt est jeté dans une benne à ordures. Au regard de son look et de sa façon d'agir face à ses harceleurs, on imagine sans peine leurs motivations virilistes. Alors, s'il n'existe pas de modèle type masculin, il y a quelques traits que l'on retrouve systématiquement et qui fondent ce qu'on appelle un homme.

Si on résume, pour être un homme, un garçon doit apprendre à :

1. être indépendant et autonome ;
2. ne pas exprimer ses émotions ;
3. être dur et agressif ;
4. être en compétition avec les autres hommes ;
5. toujours chercher et vouloir des relations sexuelles avec des femmes ;
6. éviter tout ce qui est considéré comme « féminin » afin qu'il n'y ait aucune confusion quant à sa masculinité ;
7. refuser l'homosexualité.

Être indépendant et autonome

La psychologue états-unienne Niobe Way a étudié le comportement de garçons lors de leur première année de lycée ; ils partageaient alors des sentiments, des confidences très intimes et des secrets avec les amis dont ils étaient inséparables. À la fin du secondaire, ce type d'amitié n'était plus possible car réservée, selon eux, aux femmes et aux gays ; ils apprenaient alors à être seuls et à ne plus partager leur intimité et leurs fragilités[32]. Pour la chercheuse, cela qualifiait le passage à l'âge adulte et à l'état d'homme. Entre 25 et 55 ans, les femmes ont des amitiés plus profondes, plus durables que les hommes. Là où les femmes échangent sur leurs sentiments, leur vie personnelle ou leurs problèmes, les hommes partagent sur le travail, le sport ou l'aide matérielle (comme une aide en informatique par exemple). Selon la chercheuse qui a mené cette étude, les hommes sont « émotionnellement appauvris[33] ». Richard, 25 ans, déclare :

> Je me rends compte que sur le sujet de la sexualité par exemple, en tant qu'hommes, on est seuls. J'aimerais bien parler des trucs que j'ai expérimentés et qui m'ont plu, ou au contraire m'ont bloqué ou mis mal à l'aise, mais c'est impossible.

L'indépendance et l'autonomie sont des compétences importantes à développer chez les enfants, mais il ne faut pas pour autant enseigner aux garçons que demander de l'aide est une faiblesse. Sur certains sites Internet destinés aux hommes, on apprend ainsi que demander son chemin est vraiment ridicule et traduit une preuve de vulnérabilité. Un homme doit toujours savoir où il va ! Certains vont même jusqu'à dire qu'un « vrai homme » ne se sert pas d'un GPS, d'un plan ou d'une boussole ; il se sert de son instinct masculin pour trouver son chemin. Ainsi un psychologue écrit :

> Les hommes sont équipés d'une sorte de GPS interne. D'après ce que l'on constate, les hommes ont un sens de l'orientation qui ne dépend pas de repères physiques. Ils sont bons pour les grands espaces. Les femmes maîtrisent mieux l'environnement proche[34].

Sont souvent évoquées à ce sujet de ridicules théories sur la Préhistoire durant laquelle l'homme aurait parcouru de longues distances pour trouver les proies à chasser, ce qui lui aurait donné la compétence naturelle pour s'orienter. Nous savons très peu de chose sur la façon dont les activités étaient genrées durant la Préhistoire, qui couvre un temps long, pendant lequel les choses ont pu évoluer. En partant du principe que les femmes ne chassaient pas – ce qui n'est pas prouvé – elles parcouraient les mêmes distances pour trouver herbes, baies et autres fruits à consommer. L'argument du sens de l'orientation typiquement masculin fait long feu.

Très tôt, à cause des stéréotypes de genre, les mères croient que les garçons devront être indépendants avant les filles et les encouragent à explorer le monde. Beaucoup de mères commencent à sevrer leurs fils du contact physique avec elles-mêmes à un âge plus précoce que pour les filles. La marche est un moment tout à fait crucial. Différentes études s'y sont intéressées et démontrent qu'on ne se comporte pas de la même façon selon qu'il s'agisse d'un garçon ou d'une fille. On encourage davantage le petit garçon à tomber et à ne pas manifester sa « douleur », on l'autorise à s'éloigner, etc. Tout ceci entraîne un rapport à l'espace différent et, encore une fois, aux émotions. Les jouets marquent ces différences ; on offre ainsi beaucoup de véhicules miniatures aux garçons qui sont symboles de départ et d'indépendance, des jeux de construction qui les aident à développer leur imagination, alors que les petites filles sont souvent cantonnées aux jeux d'imitation qui leur apprennent à faire comme maman, en utilisant des minicuisines, du maquillage pour enfants, des jeux de coiffure ou des aspirateurs miniatures. Un ami avait été frappé de voir, dans un cabinet de pédiatre, tous les enfants se jeter sur l'aspirateur miniature, qu'ils passaient avec passion dans chaque coin de la pièce pendant que certains parents, consternés, essayaient de dissuader les petits garçons – et seulement eux – de le faire.

La question de la peur de l'échec est particulièrement pertinente pour les garçons et dans la construction du genre masculin. Elle opère dans plusieurs domaines. Cela concerne la peur de ne pas être à la hauteur des représentations populaires de la masculinité, d'être considéré comme une poule mouillée ou comme efféminé, la peur de l'impuissance, de voir leur sexualité remise en question. Les garçons ne sont souvent pas disposés à essayer de nouvelles choses par peur de l'échec et parce qu'on leur a appris qu'un « vrai homme » n'échoue jamais. Une de mes connaissances masculines est dans l'incapacité d'admettre qu'il est en dépression et doit être soigné. Il répète régulièrement que s'il voulait, il pourrait être un grand écrivain, avoir l'agrégation mais, paradoxalement, il n'a absolument rien fait pour, tant la peur de l'échec potentiel le paralyse totalement. Une grande partie des problèmes rencontrés par les garçons pendant leur éducation peut être attribuée à leur frustration en essayant de se montrer à la hauteur de ce qu'ils croient que leurs pairs et la société attendent d'eux en tant qu'hommes.

Être indépendant ou autonome est ce qui caractérise un homme. On pourrait dire que ce sont des qualités en tant que telles que chacun·e devrait posséder, mais le fait est qu'on les développe davantage chez les hommes et qu'on attend moins d'une femme qu'elle ne dépende de personne et sache se débrouiller seule. Combien de femmes m'ont témoigné avoir profondément vexé des hommes en indiquant qu'elles n'avaient pas besoin d'eux pour porter quelque chose de lourd ou changer une roue ? Ils en devenaient même agressifs. Combien d'hommes n'osent simplement pas demander de l'aide ? Un homme doit être un loup solitaire qui se débrouille seul et, nous le verrons, cela a de lourdes conséquences sur sa santé psychique. C'est une image qu'on retrouve dans énormément de films, du western au policier, où un homme seul parcourt le monde en résolvant les problèmes rencontrés. La virilité d'un homme est une chose fragile et, comme le dit Bourdieu, c'est un « piège », « qui impose à chaque homme le devoir d'affirmer en toute circonstance sa virilité ». Les injonctions sont nombreuses comme « sois un homme » ou « comporte-toi comme un homme » qui n'existent pas au féminin. Ces injonctions vont de pair avec le fait de subvenir aux besoins de sa famille, d'être le « chef de famille », notion qui perdure dans les mentalités même si elle n'existe plus dans les textes. Mon ami Pierre déclare ainsi :

> Ce qui me pèse le plus aujourd'hui en tant qu'homme, c'est la responsabilité que la société attend de moi de subvenir aux besoins de mon foyer, genre le cliché du bon père de famille. Ça entraîne chez moi une grosse angoisse que je perde un jour mon boulot, ce qui fait que je le prends sûrement trop à cœur, que j'estime que ce que je fais n'est jamais assez bien et que je ne refuserai jamais la moindre tâche supplémentaire qu'on veut me donner. C'est quelque chose que j'ai quasiment en tête en permanence alors que c'est très peu rationnel : ma femme travaille et, même si elle ne gagne pas autant que moi, on pourrait toujours se débrouiller avec son salaire. Mon entreprise va très bien. Même si j'étais viré, étant employé et encarté depuis quinze ans, je partirais avec une valise bien remplie (et le chômage). On a déjà essayé de me débaucher, ce qui veut dire que je ne fais pas que de la merde et que je pourrais sûrement retrouver du boulot. Bref, j'ai l'impression finalement que c'est le pire orgueil de mâle ou ça reflète l'image que je me faisais de mon propre père mais, autant je pense que je suis arrivé à me séparer de pas mal de choses virilistes, autant ça je n'arrive pas à m'en dépêtrer.

Les femmes sont bien sûr soumises à l'injonction d'être des femmes (être en couple hétérosexuel, vouloir des enfants, rester féminine sans en faire trop, ne pas manifester des sentiments comme la colère, aimer les enfants, être empathiques et douces, etc.) mais l'injonction ne se formule pas de la même façon et on ne dit pas « comporte-toi comme une femme », comme s'il y avait un risque qu'elle ne le soit pas. Le risque principal pour les femmes est qu'elles se « comportent mal » et de « manière indigne » (ce qui

leur vaut d'être traitée de pute, de salope, de mal-baisée ou de gouine) mais cela ne les fera pas pour autant sortir de la catégorie « femmes ». Prenons un exemple pour y voir plus clair. On verra plus tard dans le développement qu'un homme doit avoir beaucoup de relations sexuelles avec des femmes. Si une femme adoptait ce comportement, en ayant une vie sexuelle très active, elle serait sans doute traitée de « pute », « salope » ou « fille facile ». On ne lui dirait pas « espèce d'hommelette » par exemple. Le mot existe pourtant bel et bien mais il ne désigne pas une femme (comme femmelette désigne un homme) mais encore une fois un homme « qui n'a rien des qualités et des vices de l'homme[35] ». À l'inverse, une femme est censée être bien mise, bien coiffée et maquillée. Si un homme adoptait ces codes, il verrait sa masculinité remise en question et subirait probablement des injures sexistes (qui le ramènent au fait qu'il n'est plus viril) et/ou homophobes. On lui dirait de se comporter comme un homme, justement.

Il est important de comprendre que les injures faites aux hommes et aux femmes n'ont pas la même portée, car nous ne sommes pas socialisé·es de la même manière. Très souvent, les femmes se voient reprocher d'être hystériques et, lorsqu'elles en font la remarque, immanquablement, on leur explique que ce reproche a déjà été fait à des hommes. C'est vrai, mais jamais avec la même intensité de colère. Christiane Taubira a été dépeinte comme « en colère » tout le temps de sa vie de ministre, en jouant sur des stéréotypes sexistes et négrophobes, mais quels hommes politiques, plus énervés encore, ont subi le même traitement ? La colère masculine, même si elle peut énerver, est davantage légitimée, au contraire de la colère féminine. Voilà pourquoi il est important de comprendre les processus de socialisation différenciés et genrés avant de prétendre que « c'est la même chose pour tout le monde ».

Ne pas exprimer ses émotions / Être dur et agressif

> *« Le premier acte de violence que le patriarcat demande aux hommes n'est pas d'exercer de la violence envers les femmes. Au lieu de cela, le patriarcat demande à tous les hommes de se livrer à des actes d'automutilation psychique et qu'ils tuent leurs émotions. Si un individu ne réussit pas à se déprécier émotionnellement, il peut compter sur les autres hommes qui exerceront sur lui des rituels de pouvoir afin d'attaquer son estime personnelle*[36]*. »*

Il existe des règles propres à chaque sexe en matière d'expression des émotions. En Occident, on s'attend à ce que les filles manifestent davantage d'émotions, en particulier des émotions positives telles que le bonheur ou le plaisir. Elles sont également censées être plus empathiques que les garçons. Ces règles sont cohérentes avec les rôles et les stéréotypes de genre associés aux femmes. Les garçons devraient, eux, montrer moins d'émotions comme la tristesse ou l'anxiété mais aussi le plaisir et la joie. Ils sont en revanche autorisés à exprimer des émotions comme la colère, le mépris et le dégoût. Ces traits de caractère leur permettront – soi-disant – de surmonter des obstacles en toutes circonstances. Ce type d'émotions est lui aussi cohérent avec les stéréotypes associés aux hommes qui leur permettent d'affirmer leur personnalité, d'être individualistes, indépendants et même agressifs, conformément aux rôles traditionnels des hommes. Cela va avec l'image du *tough guy*, du dur à cuire, qu'on retrouve comme modèle masculin à suivre depuis plusieurs décennies en Occident. Sur le site Seduction by Kamal, où un homme partage ses « recettes » pour séduire les femmes, l'auteur explique qu'il faut suivre le modèle de Don Draper, le héros de la série *Mad Men*. Il est assez fascinant de constater qu'un personnage aussi malheureux que Don Draper puisse passer pour un modèle. Voici ce que dit l'auteur :

> Don Draper ne montre jamais ses faiblesses. Jamais. Surtout, niveau émotions. […] Au bureau, il est cet homme intouchable, charismatique et rayonnant de confiance et d'énergie positive et toujours en costume parfaitement taillé. Rien à ajouter. Don Draper sait que les hommes sont des loups solitaires dans ce monde, et que personne ne s'intéresse à nos problèmes. […] La seule et unique émotion que Don est susceptible de montrer est la colère – qui est bien évidemment un aphrodisiaque pour les femmes[37].

Ce serait pathétique et risible si beaucoup d'hommes ne croyaient pas à ces conseils, qui sont prodigués bien au-delà d'un site Web et qui conduisent beaucoup d'entre eux à des prises de risques, des conduites-suicidaires et des actes de violences envers les autres. Tout au long des saisons de *Mad Men*, nous voyons combien Don Draper est profondément malheureux, et, par voie de conséquence, comment il rend le quotidien de ses proches difficile. Certains pensent même que la fin de la série annonce de manière subtile son suicide prochain. Mais il semble que pour l'auteur de ce texte, il reste un exemple à suivre, sans doute parce que Draper est un séducteur sûr de lui, et c'est tout ce qui importe. Une étude de Plan International montre que pour les enfants et adolescents entre 10 et 19 ans, la principale qualité que doit avoir un garçon est la force physique et morale (pour une fille, c'est l'attractivité physique)[38]. Les garçons, très jeunes,

sont donc contraints de ne montrer aucune faiblesse tant physique que morale. De plus, près de la moitié des garçons entre 14 et 19 ans ont ressenti de la pression à devoir frapper quelqu'un en cas de problème. Or, nous le verrons, la violence physique est un véritable problème de la virilité.

Il semble pourtant que les garçons seraient plus émotifs que les filles à la naissance et le resteraient jusqu'à l'âge d'un an au moins. Plusieurs études ont révélé que les bébés garçons pleuraient plus souvent et plus intensément, qu'ils roucoulaient, gazouillaient et souriaient plus souvent également, qu'ils changeaient plus fréquemment d'état émotionnel que les filles[39]. Malgré cet « avantage » initial en matière d'expressivité, les garçons apprennent à le réprimer et à canaliser leurs émotions, alors que le développement émotionnel des filles encourage leur expressivité en la matière. Cela devient manifeste dès l'âge de 2 ans où les filles manifestent plus d'émotions que les garçons. Une étude a évalué la capacité des mères d'enfants de 4 à 6 ans à estimer l'expression faciale de leur enfant[40]. Plus le garçon est âgé, plus il est difficile pour sa mère de dire ce qu'il ressent. Il n'a été trouvé aucune corrélation de ce type parmi les filles : leur mère a pu identifier leurs émotions, peu importe leur âge. Le contrôle de certaines émotions chez les hommes n'est donc pas inné – le débat inné/acquis est dépassé – mais complètement construit. Voyons de quelle manière.

À l'âge adulte, les hommes expriment moins d'émotions que les femmes, mais avec des niveaux d'excitation physiologiques égaux ou supérieurs à ceux des femmes, comme le taux de cortisol par exemple. Les hommes se retiennent d'exprimer leurs émotions ou plutôt un certain type d'émotions[41]. Il ne s'agit pas d'une différence biologique mais d'une distinction purement construite, sociale.

Via le processus de socialisation primaire, dès l'âge de 2 ans, les petits garçons apprennent à inhiber leurs émotions, hormis la colère qui reste un sentiment associé à la virilité. L'écrivain Chinua Achebe dans le roman *Tout s'effondre* écrit :

> Okonkwo lui-même finit par se prendre d'une grande affection pour le garçon – secrètement, bien sûr : Okonkwo ne laissait jamais paraître la moindre émotion, sauf la colère. Témoigner de l'affection à quelqu'un était un signe de faiblesse, la seule chose qui méritait d'être montrée était la force.

L'inhibition des émotions chez les garçons (et l'inverse chez les filles) est produite par la socialisation primaire, avec le renforcement différentiel, qui

récompense les attitudes attendues et ignore ou punit celles qui ne sont pas souhaitées. Les différents types d'interaction que les enfants ont avec leur famille et leurs pairs vont aussi leur apprendre quel type d'émotions exprimer. Enfin, la punition, voire le harcèlement, sanctionnera ceux qui expriment des émotions qui ne sont pas attendues. Les mères sourient davantage lorsque leurs fils sont calmes, renforçant ainsi chez eux ce trait de caractère, qui est un comportement inexpressif. Elles contrôlent aussi leurs propres émotions afin de ne pas bouleverser l'équilibre émotionnel de leurs fils. En revanche, avec leurs filles, elles montrent davantage d'émotions[42]. Beaucoup d'hommes témoignent avoir dû, dès l'âge de 6 ou 7 ans, ne plus manifester d'affection ou d'amour manifeste envers leur mère de peur de passer, à l'école, pour « un fi-fils à sa maman ». De la même façon, il leur devient rapidement difficile d'en manifester envers leurs camarades de peur d'être vu comme homosexuel. De telles expériences dans l'enfance mettent en place des barrières puissantes face au fait d'exprimer des ressentis.

L'environnement joue aussi dans la manifestation des émotions. Les garçons peuvent être amenés à davantage oser exprimer devant leurs parents que devant leurs amis des émotions négatives, comme la tristesse, ce qui indique bien qu'ils sont sensibles à ce que pense leur environnement[43]. On pourrait croire que ces stéréotypes ont disparu tout comme l'homme *à la manière de Clint Eastwood*, froid et glacial, mais il n'en est rien ; les études les plus récentes montrent qu'on persiste à inhiber la plupart des émotions chez les garçons et que les hommes continuent à avoir du mal à exprimer les leurs. On l'a vu plus haut avec l'étude de la psychologue Niobe Way ; les jeunes adolescents montraient leurs émotions à leurs amis mais ne le faisaient plus en fin d'adolescence, estimant cela réservé aux femmes et aux gays. Dimitri, 30 ans, déclare : « Un truc que je regrette de ne pouvoir faire en tant que mec, c'est avoir des conversations intimes avec des mecs », et Nicolas de renchérir : « le premier truc auquel je pense lorsque je me fais mal, c'est qu'il faut que personne ne le voit et que je reste impassible ». Le site pour hommes Men's Health, faisant la publicité du livre *F*ck Feelings*, titrait ainsi, en 2015, « Why You Don't Need to Get Better at Expressing Your Emotions » développant l'idée que les hommes n'ont pas besoin d'exprimer leurs émotions puisqu'ils les montrent par l'action. C'est une idée relativement acceptable pour des émotions positives ; mais qu'en est-il des émotions négatives ? Si on ne

peut dire qu'on est triste, comment va-t-on l'exprimer ? Comment va-t-on agir ? À ne pouvoir montrer sa tristesse par exemple et à ne s'autoriser que la colère, le risque est qu'ils l'expriment par des actes violents. Et c'est bien ce qui se passe dans le cas de perte d'emploi ou de séparation.

En Occident, une des émotions que le jeune garçon doit le plus réprimer est le chagrin et son corollaire, les pleurs. Un homme, ça ne pleure pas. J'étais dans un jardin public face à un garçon d'environ 5 ans qui venait de tomber et pleurait. Sa mère lui a dit de ne pas le faire car « il n'était pas une fille ». L'enfant se trouvait face à deux injonctions : celle de ne pas être une fille, qui est capitale dans la construction de la masculinité, et celle de ne pas pleurer. Les garçons pensent donc que cette émotion-là leur est interdite, parce qu'elle ferait d'eux quelqu'un de fragile, une « victime ». On leur apprend à ne pas pleurer et à contenir cette émotion. Mais on ne leur dira pas quelle émotion exprimer à la place ; et est-il d'ailleurs possible de remplacer une émotion par une autre ? Les pères vont accepter voire récompenser la tristesse et la peur chez leur fille mais ils punissent les garçons s'ils expriment les mêmes émotions[44]. L'activiste Tony Porter (éducateur et cofondateur de l'association A Call to Men), pourtant formé à ces questions, expliquait également avoir un comportement différent selon que son fils ou sa fille pleurait. 82 % des garçons états-uniens ont déjà entendu quelqu'un dire à un garçon qu'il se comportait « comme une fille ». Ils ont associé cela au fait d'être émotif, pleurnichard, faible, gay et efféminé[45]. Le site Manliness, qui apprend aux hommes à devenir et à rester des hommes, liste d'ailleurs les seuls moments où un homme a le droit de pleurer et ceux où il n'en a pas le droit.

L'interdiction de pleurer pour les hommes n'a pas toujours existé. Les pleurs peuvent avoir une fonction sociale, comme César devant ses généraux. Il y a des endroits et des moments où l'on pleure ; l'excès de larmes est mal vu, tout comme l'absence. Tout au long de l'histoire, les hommes pleurent, de Charlemagne à Louis XIV, qui pleure en public à la mort de sa mère. C'est avec l'arrivée de Napoléon au pouvoir qu'une autre forme de masculinité se crée et que les larmes masculines sont mal vues[46].

Les pleurs d'un homme sont souvent associés à une faille, à une faiblesse, qui est forcément suspecte, symptôme d'un manque de virilité. Dans le film *Bad Boys 2*, l'un des deux héros confie à l'autre, son meilleur ami, qu'il a des problèmes d'érection, ce qui le fait pleurer. La confession est traitée de façon très humoristique avec tout un passage homophobe. Le

film est bien sûr une comédie, mais pourquoi y inclure une telle scène si on ne veut pas la traiter pour ce qu'elle est, à savoir un événement potentiellement traumatisant dans la vie d'un homme ? À la fin, son meilleur ami lui dit qu'ils sont certes partenaires « mais avec des limites » et qu'il ne veut plus jamais qu'on aborde ce sujet-là, comme si le fait d'exprimer ses émotions devant son meilleur ami était quelque chose d'interdit et de malsain entre hommes. Mais si les hommes ne peuvent pas pleurer, ils exprimeront autrement leurs émotions.

Les hommes doivent donc affirmer en permanence qu'ils n'affichent aucune émotion. Dans sa cyber-école dédiée aux hommes, le masculiniste Julien Rochedy, ancien président du Front national jeunesse, sans aucune surprise, parle souvent du stoïcisme comme de la qualité maîtresse que les hommes devraient posséder.

Sur les réseaux sociaux, lors de discussions sur les pères, beaucoup de personnes témoignent que leur père ne savait absolument rien d'eux, ne leur avait jamais manifesté le moindre intérêt, et parfois ne connaissait ni leur niveau d'études ni même leur date de naissance. Ces mêmes personnes témoignent combien leur père ne montrait aucun sentiment à leur égard et combien ils se sentaient étrangers à lui. Ce sont des discussions qui reviennent suffisamment régulièrement pour qu'elles nous disent quelque chose sur ce qu'est être un père. Visiblement, là encore, la virilité empêche les hommes d'exprimer leur paternité par le biais de la tendresse envers leurs enfants, l'empathie ou la douceur. C'est clairement une situation dont certains enfants souffrent. La difficulté à exprimer des émotions empêche visiblement certains pères d'être émotionnellement disponibles pour leurs enfants. Nul doute que c'est un cercle vicieux : les pères ne manifestent pas de sentiments avec leurs enfants, spécialement avec leurs fils, qui apprennent donc que c'est ainsi que les hommes se comportent, grandissent, en se coupant à leur tour de leurs sentiments, etc.

L'impossibilité à exprimer ses émotions se ressent aussi dans les relations amoureuses et sentimentales. Les adolescents ne sont pas moins engagés que les filles dans les relations et ne souffrent pas moins. Mais ils ne savent pas comment exprimer leurs sentiments, ni comment se mettre en couple car « celui-ci entre en contradiction avec le devoir de distance qui s'impose à eux dans le cadre de la socialisation à la masculinité[47] ». Là encore, le fait d'être un homme semble empêcher certains d'avoir des relations amoureuses apaisées et harmonieuses. Cela a sans nul doute des

conséquences sur leur vie sentimentale mais aussi sur la perception que leur partenaire a d'eux.

On peut bien évidemment dire à un garçon de ne pas pleurer s'il le fait, par exemple, pour qu'on lui offre un jouet, mais c'est problématique si les parents autorisent ce comportement à leur fille dans la même situation. Je ne suis pas en train de prôner le fait qu'il faut que les enfants pleurent à tout prix ! Le problème, c'est si l'enfant en conclut qu'il ne faut jamais pleurer alors que c'est un geste cathartique qui peut faire beaucoup de bien. Les garçons doivent avoir le droit de pleurer s'ils en ressentent le besoin. De plus, souvent, l'injonction à ne pas pleurer est assortie de tout un tas d'autres injonctions comme ne pas dire sa peine, ne pas exprimer sa tristesse, sa vulnérabilité ou son chagrin. Les pleurs sont certainement la première émotion que le tout petit bébé va formuler ; alors évidemment, même si l'on n'interdit pas aux bébés mâles de pleurer, on va quand même dire à de très petits garçons qu'il ne faut pas le faire alors que c'est l'émotion qui viendrait le plus aisément. Beaucoup d'hommes ont conscience que cette attitude est délétère. Marwan, 25 ans, déclare ainsi :

> Je ne sais pas pleurer. Même quand ma mère est morte, je ne me le suis pas autorisé. J'ai juste réussi à être en colère, extrêmement en colère qu'elle meure, que ça soit aussi injuste, mais mon chagrin n'a pas pu s'exprimer autrement.

Mais comme il a intégré cette attitude depuis tout petit, il lui est difficile d'en changer et il en souffre clairement.

En compétition avec les autres hommes

Afin de prouver qu'ils sont des hommes, les hommes doivent en permanence être en compétition les uns avec les autres ; au sport, avec les femmes s'ils sont hétérosexuels, au travail. C'est à celui qui « pisse le plus loin » et « a la plus grosse ». Se mettent alors en place des jeux, afin de tester sa virilité et celle des autres hommes. Ces jeux constituent régulièrement une prise de risques et comportent souvent de la violence. Un ami me racontait comment s'était passé son CAP en mécanique moto. Dès les premiers jours, les adolescents se sont testés, ont vu les limites de chacun et écrasés ceux considérés comme les plus faibles. Il expliquait ainsi qu'un de leurs tests, lorsque l'un d'entre eux réclamait un outil, consistait à

le lui envoyer à travers la pièce en pleine figure au lieu de simplement lui apporter. Ces tests permanents permettaient de se jauger, de façon extrêmement violente, dans un environnement exclusivement masculin et d'évaluer qui « était un homme » et qui « n'en était pas un ».

Beaucoup de sites et de livres destinés aux hommes enjoignent à devenir des « meneurs d'hommes » : le terme n'est pas neutre. On pourrait leur dire qu'on va leur apprendre à avoir davantage confiance en eux, ce qui leur permettra de se sentir mieux dans leur vie professionnelle, amicale, amoureuse et sexuelle, mais le terme « meneur » montre surtout qu'une compétition avec les autres hommes doit être là en permanence. Il faut être le premier, quitte à écraser les autres. Les sites de coaching en séduction jouent sur le fait qu'un homme qui « suivrait » ne serait pas séduisant, comme s'il n'y avait que deux positions possibles pour un homme : dominer ou suivre, sans penser qu'ils peuvent tous être sur un plan d'égalité. Et bien évidemment ces sites proposent des formations payantes aux hommes pour qu'ils deviennent des « leaders », des « meneurs d'hommes » en leur vantant ce qu'il y aurait soi-disant à en tirer :

> À quoi tu penses que tes interactions et tes relations vont ressembler à partir du moment où tu vas appliquer ça ? Au lieu d'être constamment en retrait, passif et effacé, qu'est-ce que tu penses qu'il va se passer ? À ton avis, en quoi ta vie sociale sera différente lorsque tu vas commencer à mettre ça en pratique dans ton quotidien ? Pour certains, ce sera davantage d'attention de la part des femmes. Pour d'autres, ce sera davantage de respect. Et des interactions de meilleures qualités avec les hommes. Pour d'autres, ce sera plus de succès à la fac, à l'école ou au boulot. Je ne suis pas à ta place donc je ne sais pas quels sont tes objectifs ni tes priorités, mais quoi qu'il en soit ça peut valoir le coup de regarder ça[48].

Le système patriarcal a donc mis en place des rapports de domination entre les sexes mais aussi entre les hommes en les divisant en deux catégories, les « vrais hommes », ceux qui correspondent aux normes masculines, et les « efféminés », qui n'y correspondraient pas. Dans l'affaire de la ligue du LOL, de jeunes hommes ont harcelé pendant des années des femmes mais aussi quelques hommes. Une des victimes masculines, Matthias Jambon-Puillet, s'est vu moquer les angoisses qu'il verbalisait sur son blog. Olivia Gazalé, autrice d'un livre sur la virilité, explique que « tout se passe en fait comme si la virilité, jamais sûre d'elle, était toujours en attente d'une reconnaissance, d'une validation, comme si elle était de l'ordre de la croyance, du consentement, de l'acquiescement[49] ».

Les hommes sont donc soumis à l'examen attentif constant d'autres hommes. Ils sont surveillés, classés, acceptés ou refusés dans le monde des hommes par des tests omniprésents, à l'école, au sport… La virilité est démontrée par l'approbation des autres hommes. Ce sont d'autres hommes qui évaluent la performance. Le viol collectif a souvent été décrit d'ailleurs comme un rite d'initiation à la virilité entre hommes qui s'évaluent ainsi les uns les autres. Le sociologue Laurent Mucchielli pense qu'il peut être aussi une manière de tester collectivement sa virilité en la confrontant à celle des autres hommes[50], tout comme l'historienne Nicole Gonthier qui le qualifie de « rite de virilité entre jeunes mâles[51] ». Quant à Bourdieu (même s'il se trompe à croire le viol collectif réservé à certaines classes sociales), il affirme :

> Des pratiques comme certains viols collectifs des adolescents – variante déclassée de la visite collective au bordel, si présente dans les mémoires d'adolescents bourgeois – ont pour fin de mettre ceux qui sont à l'épreuve en demeure d'affirmer devant les autres leur virilité dans sa vérité de violence, c'est-à-dire en dehors de toutes les tendresses et de tous les attendrissements dévirilisants de l'amour[52].

Sans prendre un exemple aussi extrême que le viol collectif, il suffit d'observer les pratiques entre hommes, où il y a comparaison et concurrence permanentes. Ces performances ne sont pas que des jeux, mais elles servent sans cesse à tester sa propre virilité et celle des autres. Le fait de se vanter de ses prouesses sexuelles à d'autres hommes en est un exemple assez révélateur, elle sert à affirmer qu'on « assure », qu'on « en a », qu'on est un « vrai homme », un « vrai mec ».

Le fait que les hommes prouvent leur virilité aux yeux des autres hommes est une conséquence du sexisme, qui le sert également. Le réalisateur et scénariste David Mamet l'exprime clairement :

> Dans l'esprit des hommes, les femmes occupent une place si basse dans l'échelle sociale de ce pays qu'il est inutile de se définir face à elles. Ce dont les hommes ont besoin, c'est de l'approbation des autres hommes[53].

Les femmes ne sont plus que des objets, du troc, une monnaie d'échange, des trophées, des instruments que les hommes utilisent pour améliorer leur classement. « Voulez-vous être un mâle alpha ? » lit-on sur les sites qui apprennent à séduire les femmes. Le mâle alpha ne se définit pas face aux femmes mais face aux autres hommes. Le sociologue Michael Kimmel a surnommé cette surveillance étroite entre hommes *the gender police*[54], « la police du genre ». La masculinité se construit dans un environnement

homosocial, c’est-à-dire entre hommes et avec des hommes. Les hommes sont scrutés, examinés : avec qui couchent-ils ? Comment marchent-ils ? Que lisent-ils ? Qu’est-ce qu’ils regardent ? Comment s’habillent-ils ? Chaque geste est traqué pour voir ce qui ne ferait pas viril, qui ne ferait pas « vrai mec ». Sur les forums sportifs, il est fréquent de voir les supporteurs d’une équipe féminiser leurs « adversaires » lorsqu’ils estiment qu’ils se plaignent trop d’un arbitrage, par exemple « bande de pleureuses, acceptez la défaite ! ». Lorsque les hommes sont moqués et humiliés, ils le sont par féminisation. Dans un monde qui ne serait pas sexiste, cela ne serait absolument pas une insulte.

Le problème de la compétition est que s’il y a un gagnant, il y a forcément un ou des perdants. Or, la masculinité supporte mal l’échec ; on le voit avec mon exemple des supporteurs de foot, les perdants sont humiliés. La compétition n’est pas là pour le plaisir, le fun ou pour le dépassement de soi, elle est surtout là pour écraser les autres et asseoir sa virilité sur le dos d’autres hommes.

Toujours chercher et vouloir des relations sexuelles avec des femmes

Le sexe est une activité sociale, codifiée, normée. Vous ne faites (en théorie) pas l’amour en public, le samedi à 14 heures sur les Champs-Élysées. Cet exemple extrême montre qu’on apprend le sexe, et que là aussi s’exerce un processus de socialisation avec des codes qui varient selon les époques et les lieux. Nous avons vu que la masculinité doit être prouvée et constamment réaffirmée, et l’hétérosexualité est la pierre angulaire de la masculinité. La relation hétérosexuelle obéit, elle aussi, à des codes, des normes, qui dépendent, logiquement, du sexisme dans lequel nous grandissons toutes et tous. Ainsi elle est toujours envisagée sous le prisme du dominant et de la dominée. L’homme y est chasseur, et la femme, proie. Tous les termes autour de la pénétration impliquent une action de l’homme sur la femme ; l’homme agit et la femme *est agie*, comme le dit le linguiste Pierre Guiraud : « L’homme y est toujours le maître et doit toujours y affirmer une valeur à la mesure de laquelle il est jugé[55]. » L’homme est vu comme celui qui pénètre, qui est actif, et la femme comme celle qui est

pénétrée et qui est passive. Cela n'a au fond rien de logique ; imaginez-vous prendre un caillou dans votre main et le serrer. Vous serez bien actif ou active et on dira que vous tenez un caillou dans votre main. C'est très exactement ce qui se passe lorsqu'un pénis est dans un vagin, mais nos imaginaires sexistes, codifiés, nous empêchent de percevoir une femme comme active pendant l'acte sexuel. On ne dira jamais qu'une femme serre ou tient un pénis dans son vagin. Ces imaginaires assoient, bien sûr, l'idée de la complémentarité des sexes. Michel Bozon affirme ainsi : « Les images, le vocabulaire et les significations mobilisés dans chaque société pour évoquer les rapports sexuels sont partout utilisés pour dire également la domination de sexe en général[56]. »

Dans un tel contexte, les hommes sont sommés, pour prouver leur virilité, d'avoir – à tout le moins de vouloir – beaucoup de relations sexuelles avec beaucoup de femmes différentes. L'hétérosexualité n'est pas une option, et le « soupçon d'homosexualité » pèse sur tous les hommes (même s'il pèse évidemment davantage sur les hommes homosexuels).

Si on cherche à définir ce que doit être un homme, on pourrait dire qu'il doit :

– toujours avoir envie de relations sexuelles avec des femmes ;
– ne jamais refuser un rapport sexuel ;
– initier l'acte sexuel, ne jamais laisser la femme le faire.

Une étude sur des intervenant·es en éducation à la sexualité montrait qu'ils et elles avaient tendance à associer les adolescentes au romantisme et les garçons au sexe. « Les garçons sont interpellés sur l'intérêt qu'ils peuvent porter à une pratique sexuelle orale, les "jeunes filles" sont assignées à une posture quasi romantique[57]. » Le consentement masculin n'était jamais questionné car considéré comme acquis d'avance. Il a été démontré que le fait d'avoir des photos de sa petite amie nue accroît le prestige d'un adolescent auprès de ses pairs (d'où la tentation de les montrer à ses amis) ; bien évidemment, une fille ne verrait absolument pas sa réputation s'améliorer si elle possédait de telles photos de son petit ami[58] ; en aucun cas elle ne serait vue comme « très féminine » parce qu'elle a plein de photos de pénis. Cela nous semblerait même ridicule de l'envisager. Au contraire, pour beaucoup, un garçon qui a des photos de filles nues est considéré comme très viril et un exemple à suivre.

Les hommes sont supposés, à cause des hormones ou parce qu'ils sont « comme ça », vouloir tout le temps du sexe. Ces stéréotypes sont renforcés par les médias, les séries, le cinéma, la musique ou le porno. Dans sa chanson *St Valentin*, Orelsan se met dans un soi-disant rôle de composition, dans la peau d'un homme qui explique qu'il aime le sexe au point de faire mal aux femmes : « J'bois, baise, jusqu'à c'que t'en sois mal en point […] Celles qui encaissent jusqu'à finir handicapées physique. » Tous les stéréotypes sur la sexualité masculine sont présents dans la chanson ; le sexe dans la dégradation des femmes, le sexe à tout moment, le sexe sans lendemain. Ces stéréotypes existent aussi chez bon nombre de Français·es : 73 % des femmes et 50 % des hommes pensent que les hommes auraient biologiquement plus de besoins sexuels que les femmes[59]. C'est une des idées les plus répandues qui sert d'ailleurs souvent à justifier le viol. Si certains curés catholiques sont des pédocriminels, entend-on, c'est parce qu'ils sont condamnés au célibat. Or, pourquoi ne se sont-ils pas retenus ? Est-ce que la sexualité masculine est si sauvage, tellement incontrôlable, qu'un homme n'a pas d'autre choix que de violer un enfant s'il n'a pas accès aux corps de femmes adultes ? Soit dit en passant, cette idée reçue est bien évidemment fausse, et la très grande majorité des pédocriminels ont, en dehors des viols d'enfants, une vie sexuelle avec des adultes qu'ils estiment satisfaisantes[60]. De plus, l'appétence pour le viol, si on peut la qualifier ainsi, ne saurait être réglée par des relations sexuelles consenties puisque, bien souvent, c'est le non-consentement qui excite sexuellement le violeur. L'idée que la sexualité des hommes est particulière et incontrôlable se vérifie lorsqu'on interroge les Français·es sur le sujet : 57 % d'entre eux pensent qu'il est plus difficile pour un homme que pour une femme de maîtriser son désir sexuel, et 60 % pensent que les hommes ont une sexualité plus simple que les femmes[61]. Cela entretient les hommes dans l'idée que pour être « un homme, un vrai », il faut tout le temps avoir envie de sexe sinon on n'est pas normal. Cela reste encore un grand tabou et, dans une large étude sur l'asexualité (le fait de ne pas avoir de désir sexuel), seules 11 % des personnes se disant asexuelles étaient des hommes[62]. On peut supposer que beaucoup se sont autocensurés dans leurs réponses tant ils se sentaient anormaux. Celui qui n'a pas de conquête (appréciez le vocabulaire) sera mal vu et échouera en tant qu'homme puisque la virilité se prouve par la conquête sexuelle. C'est pour cela qu'il y a autant de sites pour apprendre aux hommes à séduire les femmes, non pas parce qu'ils ont

spécialement envie de coucher avec beaucoup de femmes, mais parce que cela leur permet de prouver, à eux mais surtout aux autres hommes, qu'ils ont réussi ce rite de passage, cette épreuve virile, et qu'ils sont « de vrais mecs ».

Être un homme nécessite de vouloir avoir des relations sexuelles avec des femmes et le dire explicitement. Si vous ne voyez rien d'étrange là-dedans, demandez-vous si une femme, pour prouver qu'elle est « une vraie femme », devrait dire haut et fort qu'elle a couché avec énormément d'hommes ? Impossible à concevoir ? C'est donc bien un trait caractéristique de la virilité. Dans le film *40 ans et toujours puceau*, gros succès au box-office, et à destination d'adolescent·es et jeunes adultes, le héros est, comme le titre l'indique finement, toujours vierge. Ces amis feront donc tout pour changer son état incompatible avec le fait d'être un homme. Il envoie le message aux spectateurs qu'il est ridicule pour un homme d'être vierge. La plupart des hommes interrogés[63] disent en première instance être conformes aux stéréotypes : ils ont en effet tout le temps envie de sexe. Mais lorsqu'on pousse les questions plus avant, ils disent que leur désir est parfois feint et qu'ils ressentent de la pression à ce sujet-là tant dans les médias qu'à cause des conversations entre hommes. À propos de ces dernières, ils ont souvent conscience que certains en rajoutent, mais cela ne les empêche pas de se sentir complexés. « Je n'ose jamais dire que je n'ai pas envie ou que je suis fatigué, déclare Jérémie, 31 ans, j'ai peur qu'elle pense que je suis anormal. » « Lorsque les potes racontent des histoires de cul, je sais qu'ils inventent, mais je fais pareil, ajoute Pierre, 42 ans, et je m'invente une vie sexuelle où je baise à couilles rabattues à longueur de journée. » Et Manu, 16 ans, de rajouter : « Ce qui m'énerve c'est qu'entre mecs, il faut dire du mal des filles pour être inclus dans le groupe. Dire qu'Unetelle est une grosse salope ou qu'on l'a baisée. Même si on sait tous que c'est faux. »

Une étude récente montre qu'hommes et femmes en couple hétérosexuel pendant une longue période déclarent les mêmes problèmes sexuels : fréquence des rapports, devoir toujours initier les rapports, montrer de l'intérêt pour les rapports sexuels[64]. Il n'y avait quasi aucune différence entre hommes et femmes, ce qui montre bien que, contrairement aux idées reçues, le désir masculin n'est pas plus fort, plus intense que le désir féminin. Mais pourtant les hommes sont censés en exprimer davantage. Il

existe d'ailleurs une pression sur les hommes et les femmes célibataires mais elle s'exprime différemment. On demandera aux femmes si elles n'ont pas envie de « prendre soin d'un homme », si elles ne se sentent pas seules ou n'ont pas envie d'un enfant. L'angle sexuel sera immédiatement envisagé avec un homme en lui demandant si le sexe ne lui manque pas trop. Évidemment, on le « soupçonnera » aussi d'être homosexuel. « Attention, on va finir par croire que tu es gay » est une phrase courante (et de surcroît homophobe).

Dans la sexualité, un vrai homme est également censé prendre les devants et l'initiative. Une étude anglaise démontre que 75 % des jeunes sondé·es seraient d'accord avec le fait que les femmes prennent l'initiative mais, dans les faits, cela reste les hommes qui le font[65].

La virilité est fortement liée à l'hétérosexualité et au fait de devoir assumer sans cesse un très fort désir sexuel. Cela a également des conséquences sur la façon dont sont traitées les violences sexuelles. Si on considère que le désir sexuel d'un homme est irrépressible, alors cela servira d'excuse aux violeurs, cela laissera à penser que le viol est inévitable et enfin que c'est aux femmes de s'en prémunir puisque les violeurs sont en quelque sorte dépassés par leurs pulsions sexuelles. Il est donc urgent de décorréler la masculinité de l'hypersexualité.

Éviter tout ce qui est considéré comme « féminin » afin qu'il n'y ait aucune confusion quant à sa masculinité

Dans le film *I Love You, Man* sorti en salles en 2009, un des héros doit s'affirmer et se libérer. Pour cela, son ami lui demande de hurler le plus fort possible. Sa première tentative sera assortie du commentaire suivant : « Maintenant tu me retires ce tampon et tu recommences. » La crainte de passer pour une fille – et donc d'être ridicule puisque tout ce qui est féminin est considéré comme bien inférieur à ce qui est masculin dans une société sexiste – est omniprésente chez les hommes. On leur apprend donc le plus

rapidement possible à se dissocier de tout ce qui pourrait être considéré comme féminin.

Nous avons vu qu'il y avait une socialisation genrée, mais celle-ci ne s'exprime pas de la même façon qu'on soit un garçon ou une fille. Certaines émotions sont réservées aux filles et les garçons ne devraient pas les exprimer : c'est le fameux exemple des pleurs évoqué plus haut. Les parents vont davantage autoriser leur fille à jouer avec des jouets dits de garçon que de permettre à leur fils de jouer à la poupée. Là, il y aura un vrai blocage. Très tôt, un garçon va être élevé avec l'idée qu'il doit tout faire pour se différencier d'une fille. Il existe d'ailleurs des expressions françaises qui peuvent désigner un comportement dit masculin chez une fille comme « garçon manqué » et qui peuvent être employées d'une façon positive. On va ainsi dire d'une fille qui joue très bien au football qu'elle est « un vrai garçon manqué », comme si le plus grand compliment qu'on pouvait lui faire était de lui dire qu'elle ressemble à un homme. En revanche, cela n'est jamais perçu comme positif lorsqu'un garçon est comparé à une fille : chochotte, femmelette sont des insultes. Il n'est pas rare de voir des hommes féminiser ceux avec qui ils ne sont pas d'accord pour les humilier. Il est donc à considérer que très tôt un garçon apprend qu'il n'est pas une fille et que c'est moins bien d'être une fille qu'un garçon, puisque lorsqu'on le compare à une fille c'est pour l'humilier. Un garçon va donc apprendre que les qualités masculines qu'il doit acquérir sont supérieures à celles acquises par les femmes et que les garçons qui n'en possèderaient pas les codes ne sont pas de vrais hommes. En général, les garçons ont tendance à acquérir des caractéristiques masculines en évitant de faire, dire ou éprouver des choses considérées comme féminines. En revanche, les activités et les identités des filles semblent être modelées plus directement sur l'imitation que sur l'évitement de la masculinité : elles imitent les autres femmes pour en devenir elles-mêmes. On peut vérifier cela en pensant aux jeux des garçons et des filles. Les garçons joueront des personnages variés comme des cow-boys, des indiens, des soldats ou des super-héros tandis que les filles joueront souvent le rôle de mères, d'infirmières et d'enseignantes. Autrement dit, les garçons apprennent que leurs perspectives futures sont illimitées alors que les filles apprennent que leur futur est lié à des contraintes sociales concrètes. Une étude confirme encore combien les valeurs associées à la masculinité sont socialement supérieures à celles associées à la féminité[66]. Les mères et les pères d'enfants entre 3 et

5 ans ont souvent célébré ce qu'ils percevaient comme une non-conformité de genre de la part de leurs filles. Ils ont déclaré avoir pris plaisir à les habiller avec des vêtements de sport, ainsi qu'à leur acheter des autos, des camions, des trains et des jouets de construction. Plusieurs ont fait remarquer qu'ils s'efforçaient d'encourager leurs petites filles à aspirer à des occupations traditionnellement masculines et ont commenté favorablement leur comportement si elles le faisaient. Les choses étaient bien différentes pour les garçons : il était toléré qu'ils utilisent certains jouets dits féminins si cela favorisait l'empathie, l'intérêt pour autrui ou les sensibilisaient à leur rôle de futur père ; les petits garçons pouvaient donc s'amuser avec des minicuisines par exemple ou des poupées, mais cela n'était pas dans le but d'imiter les filles (comme c'était le cas pour elles qu'on encourageait à utiliser des jeux de garçons pour brouiller les stéréotypes de genre), mais de se préparer à être de futurs pères ou maris. En revanche, certaines activités leur étaient très fortement déconseillées, comme se maquiller, jouer avec des poupées Barbie ou porter des vêtements féminins. Le vernis à ongles était également un sujet d'inquiétudes pour beaucoup de parents devant le désir de leur fils de faire comme les filles. Un père se rassurait de cette façon-là :

> Barbie ne l'intéresse pas, il s'intéresse à Ken… Il joue avec Ken et fait des trucs avec lui, il a toujours dit qu'il aimait Ken… S'il jouait toujours avec des poupées et des choses comme ça alors je commencerais à m'inquiéter et j'essaierais de faire quelque chose pour changer ça. Mais il joue avec Ken et ça ne va pas plus loin que ça, donc ça va.

Ces inquiétudes étaient davantage partagées par les pères que par les mères. À l'adolescence, les activités considérées comme féminines sont fortement dévalorisées, comme le fait de regarder des comédies romantiques ou d'écouter des chansons d'amour[67]. Dans les années 1990, une étude s'est concentrée sur la perception par les filles et les garçons de la série *Hélène et les garçons*. Elle montre que les garçons ont bien intériorisé que cette série, par la sentimentalité qu'elle dégage, est « pour les filles » ; plus que de la regarder ou pas, il faut surtout *dire* qu'on ne la regarde pas.

> [Ces exemples] montrent la profonde ambiguïté des positions publiques masculines. Qu'ils détestent réellement ou pas ce genre de séries n'est pas le problème : ce matériau sentimental est utilisé comme un support pour marquer leur différence avec la culture féminine et, partant, affirmer leurs identités sexuées de garçons[68].

Les loisirs féminins sont en permanence décriés ; les filles aimeraient de la musique de moins bonne qualité, plus commerciale ; si elles jouent aux

jeux vidéo, ce ne sont pas aux jeux les plus intéressants et elles n'ont pas la bonne technique. Il est important pour les garçons de se distancier en permanence des filles et leur dévalorisation systématique en fait partie.

Judy Chu a travaillé sur de très jeunes garçons aux États-Unis[69]. Elle montre qu'ils expriment des émotions, sont attentionnés et calmes mais que ces émotions dites féminines deviennent moins perceptibles chez eux lorsqu'ils apprennent à prouver qu'ils sont des garçons. Elle se demande, logiquement, pourquoi on ne dit pas qu'un garçon est un « vrai homme » lorsqu'il est calme, tranquille, gentil, attentionné et généreux. Les garçons possèdent bien ces qualités-là mais elles ne font pas partie du package pour être défini comme un homme. En effet, dans la mesure où ces qualités sont considérées comme féminines et que la masculinité est définie comme le contraire de la féminité, nous sommes moins susceptibles de reconnaître ces qualités chez les garçons, encore moins de les compter parmi les attributs qui confirment l'identité masculine des garçons.

Refuser l'homosexualité

Eddy, 15 ans :

> Entre mecs, on n'arrête pas de se traiter de « pédé ». Tu écoutes telle musique ? Ça fait pédé. Tu regardes telle série ? Ça fait pédé. Alors on fait en permanence attention à la façon dont on se comporte pour ne pas qu'on nous traite de pédé. Moi je m'en fous un peu, je joue avec ça mais je me demande ce que ça fait aux gars qui sont homosexuels d'entendre ça tout le temps.

Le sociologue Michael Kimmel l'explique très bien : il existe une police du genre qui fait que les hommes sont en permanence en train de se jauger les uns les autres et d'estimer qui est viril et qui ne l'est pas. Celui qui est estimé ne pas l'être est donc traité de « pédé », « tapette », « tafiole » qui sont tous des termes homophobes. Les insultes à caractère homophobe sont centrales dans la construction de la masculinité au collège et au lycée[70], et elles servent à mettre à l'écart les garçons considérés comme les moins virils, ce qui permet d'ordonner le groupe des hommes. Dans la salle de sport que je fréquente, la suspicion d'homosexualité, sous couvert de plaisanterie, est permanente dans un certain groupe d'hommes hétérosexuels. L'un veut se faire percer les oreilles ? Les autres se moquent de lui en disant qu'il est homosexuel. L'autre aime tel personnage de manga

plutôt que tel autre ? Même chose. La menace de sodomie est aussi permanente entre eux. J'ai ainsi assisté à une scène où l'un d'entre eux disait à l'autre « ah tiens, quand tu t'es penché, j'aurais pu t'enculer ». Cela les a beaucoup fait rire. Je trouve ces rapports d'une violence infinie par l'homophobie permanente qu'ils véhiculent mais aussi la vision que ces hommes ont les uns des autres. Comment peut-on dire à un autre homme : « tiens, j'aurais pu te violer » et que cela fasse rire toute l'assemblée ? Comment peut-on à ce point prétendre l'amitié lorsqu'elle est fondée sur l'humiliation de l'autre ? Chacun contrôle et surveille sans cesse ce que font les autres afin d'estimer si ses attitudes sont virilement acceptables. Le moindre détail devient source de moquerie.

L'homophobie qui s'exprime entre hommes ne sanctionne pas des comportements nécessairement homosexuels. En clair, ce ne sont pas seulement les homosexuels qui sont insultés, mais l'ensemble des hommes, et ils doivent donc tout faire pour ne pas être perçus comme tels. Le chercheur Daniel Borrillo définit deux types d'homophobie. Il existe pour lui « l'homophobie générale » qu'il définit comme « la discrimination envers les personnes qui montrent, ou à qui l'on prête, certaines qualités (ou défauts) attribuées à l'autre genre[71] ». C'est ce dont nous parlions plus avant, le fait de traiter de « pédé » un homme, sans rien savoir de sa sexualité parce qu'il a, juge-t-on, un comportement non conforme à l'idée qu'on se fait d'un homme. L'homophobie générale permet de dénoncer celles et ceux qui ne respecteraient pas les comportements du genre auxquels ils appartiennent. Existe aussi « l'homophobie spécifique » qui « constitue une forme d'intolérance se référant spécialement aux gays et aux lesbiennes[72] ». Et Borrillo d'ajouter :

> Selon le processus de socialisation masculine, l'apprentissage du rôle s'effectue en fonction de l'opposition constante à la féminité. La virilité n'est pas donnée d'emblée, elle doit être fabriquée. La défaillance la plus grave de la machinerie virile, c'est la production d'un homosexuel. […] Pour un homme hétérosexuel, se confronter à un homme efféminé éveille l'angoisse des caractères féminins de sa propre personnalité.

La sociologue C. J. Pascoe qui a travaillé sur le sujetdans les lycées états-uniens parle de *fag discourse* (« discours sur les pédés ») qui consiste à brandir le terme « pédé » comme une menace sur l'ensemble des garçons, ce qui les oblige à se policer et à ne jamais sortir des normes de genre[73]. Elle montre que plaisanter en permanence sur ce sujet crée aussi du lien entre les hommes ; un groupe de jeunes hommes crée du lien et des amitiés

en insultant et en traitant d'autres garçons, jugés moins virils, de « pédés ». Le fait d'être traité de pédé surgit à propos de tout et n'importe quoi ; être bon à l'école, être émotif, s'habiller d'une certaine façon, écouter telle musique, avoir des amies, etc. Pascoe montre que cette étiquette de pédé est rarement attachée pour toujours à un garçon ; la plupart des groupes de garçons vont et viennent avec cette identité. Ainsi parce qu'ils prônaient la chasteté, un groupe de jeunes a été qualifié de « pédé » dans le lycée que Pascoe étudiait, mais comme ils ont exercé de la violence envers d'autres jeunes, cette « identité » leur a été retirée. Elle est restée constante pour le seul garçon de l'école se disant ouvertement homosexuel et s'habillant tantôt de manière masculine, tantôt féminine.

Toutes les masculinités – la façon d'être homme – ne sont pas égales ni valorisées de la même manière. La virilité est définie de manière claire par les hommes hétérosexuels blancs de la classe moyenne qui rejettent les autres masculinités. La sociologue Raewyn Connell estime qu'il existe une forme de masculinité qui s'impose qu'elle appelle « masculinité hégémonique » et qui permet la subordination d'hommes sur d'autres hommes[74]. Les hommes hétérosexuels subordonnent les hommes homosexuels à la fois par leur statut social mais aussi par des réalités matérielles concrètes (discrimination politique, économique, sociale, etc).

Les adolescents ont des attitudes plus négatives que les filles du même âge face aux hommes homosexuels ou pensés comme tels[75]. Ils sont plus nombreux à les éviter, les insulter ou les harceler. Les coups et blessures et les crimes homophobes sont quasi exclusivement le fait de garçons ou de jeunes hommes[76].

L'activiste proféministe canadien Michael Kaufman a l'habitude de demander dans ses séminaires comment les hommes font pour deviner qu'un homme est homosexuel[77]. Les participants évoquent la démarche, la façon de parler, des choses très stéréotypées. Il propose d'inverser la question et de demander aux hommes ce qu'ils font pour qu'on ne pense pas qu'ils sont homosexuels. Et là encore ils répondent qu'ils contrôlent à peu près tout dans leur vie, leur habillement, leur gestuelle, leurs émotions.

Il ne s'agit pas, il est capital de le préciser, d'excuser l'homophobie, mais de comprendre comment et pourquoi elle naît. Et le fait est que plus on se conforme aux normes de masculinité, plus on sera homophobe. Plus on voudra être un homme, un vrai, plus on devra se distancier de comportements dits féminins et humilier ceux qui en adopteraient. Il ne

s’agit pas non plus de prétendre que tous les hommes souffrent de l’homophobie, qu’ils soient homosexuels ou hétérosexuels, mais de montrer que cette insulte de « pédé » exerce une menace constante sur l’ensemble des hommes afin qu’ils se conforment à des normes viriles traditionnelles.

La romancière Margaret Atwood a écrit : « Les hommes ont peur que les femmes se moquent d’eux. Les femmes ont peur que les hommes les tuent. » Je pense que la première partie de la phrase n’est pas exacte ; les hommes ont peur que *les autres hommes* se moquent d’eux. Les hommes ont peur du jugement des autres hommes. Et c’est cela qui maintient la virilité en place : le jugement constant que les hommes portent les uns sur les autres en s’adressant des injures homophobes et sexistes. La compétition entre hommes, le fait de retenir la plupart de ses émotions, de réifier les femmes, d’être homophobe font partie de la construction de la virilité. Apprendre à être viril renforce le sexisme, l’homophobie et bien sûr la transphobie.

On le sait, seulement 10 % des femmes majeures victimes de viol portent plainte. Les chiffres sont encore plus faibles pour les hommes, quasi incalculables justement à mon sens à cause de l’ensemble de ces traits constitutifs de la virilité. Un homme ne porte pas plainte pour viol parce que cela voudrait dire qu’il n’a pas été assez fort physiquement pour résister. C’est évidemment faux, mais on lui a tellement enseigné qu’un homme doit savoir se défendre et avoir le dessus qu’il peut y croire (ou ses proches, ou la police), ce qui le dissuadera de porter plainte. Les hommes violés portent également très peu plainte parce que l’homophobie est si ancrée dans nos sociétés que pèserait immédiatement sur eux le soupçon qu’ils dissimulent ainsi une relation homosexuelle consentie. Dans les grandes idées reçues sur le viol, seuls les femmes et les « pédés » (ceux qui ne sont pas assez virils pour se défendre ou qui « aiment ça ») sont violés. La construction virile a donc des conséquences directes sur les victimes masculines de violences sexuelles qui se culpabilisent, ne portent pas plainte ; et forcément, cela participe à l’impunité des violeurs. 10 % des Français·es en 2019 croient encore qu’un homme ne peut pas être violé. Toute notre société participe à faire du viol d’hommes un impensé, un non-dit qui culpabilise profondément les victimes.

CHAPITRE II

LA VIOLENCE MASCULINE

« Aussi Boaty remit-il bien les choses au clair, un soir, en passant : qui elle était, à qui elle appartenait, et ce qu'elle était censée dire et faire, dans sa situation. Il se montra si explicite qu'elle ne put quitter la maison pendant une semaine […]. Il n'avait jamais frappé une femme jusque-là – il faut dire qu'il n'avait jamais eu de femme à frapper. Il y prit goût instantanément et se demanda pourquoi il avait tant tardé à s'y mettre. »
Arrive un vagabond, Robert Goolrick

La violence est extrêmement genrée, ce qui ne veut évidemment pas dire que les femmes ne sont pas violentes, ou que les hommes sont violents par nature, mais, simplement, que la majorité des actes de violences – contre soi-même, les autres ou les biens – sont exercés par des hommes. L'essentiel des suicides (violence contre soi-même), des blessures et des morts accidentelles (qui sont souvent des prises de risque qui constituent une forme de violence), des violences physiques et sexuelles contre les femmes, les hommes et les enfants, et des homicides, est commis par des hommes. Les hommes sont à la fois les principaux auteurs et les principales victimes de violence. Et… il n'y a aucune fatalité à cela si on fait l'effort de comprendre d'où vient cette violence et non en sortant des explications biologisantes comme « c'est la testostérone » ou fatalistes comme « les hommes sont comme ça ».

Nous avons vu dans le chapitre précédent que les garçons sont éduqués pour devenir des hommes en inhibant chez eux certains traits de caractère et en exaltant les autres. Marc, 35 ans, déclare ainsi :

> Mon premier problème avec la masculinité a été le rapport à la violence. On me la présentait comme symbole d'autorité et de pouvoir, mais aussi comme destructrice et terrifiante. Très jeune, j'ai compris que je disposais de cet avantage sur les autres car j'étais le petit garçon costaud, un peu plus grand et un peu plus lourd que la moyenne, mais cette force était tout sauf ce à quoi j'aspirais. J'étais un garçon curieux qui voulait apprendre le monde, qui aimait les sciences et la lecture, et qui préférait le calme aux éclats de voix. Et malheureusement la violence fait partie de ces comportements qui, pour un homme, sont considérés comme normaux, légitimes, et un moyen raisonnable d'obtenir ce qu'il désire.

Pour acquérir des normes et valeurs correspondant aux rôles sociaux masculins et féminins, chacun·e s'inspirera des exemples familiaux, de ses

ami·es, des personnes qu'elle/il croise mais aussi des rôles modèles de la télévision, du cinéma ou des séries. La violence est régulièrement représentée de manière glorifiante, et même excitante, dans les films, à la télévision, dans la musique ou les jouets pour garçons. Les modèles de masculinité renvoyés par le cinéma ou les séries sont ceux d'hommes violents ; de James Bond à Dirty Harry, de Rambo à Terminator, de Iron Man à Hulk, la masculinité passe par la colère et la violence, qu'elles soient ou non légitimées par des événements extérieurs. Cette pression à être violent existe depuis le plus jeune âge puisque près de la moitié des garçons de 14 à 19 ans interrogés dans une étude états-unienne ont déjà été encouragés par leur entourage à frapper quelqu'un en cas de problème[78]. Il est considéré comme admissible et tolérable qu'un homme règle ses problèmes, quels qu'ils soient, à coups de poing.

Des hommes en colère

Nous l'avons vu dans le premier chapitre, hommes et femmes sont éduqués de façon à faire d'eux des êtres correspondant le plus possible aux stéréotypes de genre. Un point est tout particulièrement important, c'est l'expression de la colère. Une étude a permis de montrer combien les adultes ont des attitudes stéréotypées face aux enfants, même si ces derniers sont très jeunes[79]. Un très jeune enfant est habillé tour à tour en garçon et en fille et on le met face à un diable sortant de sa boîte. On demande ensuite à un groupe d'observateurs de décrire ce qu'ils voient. Invariablement, ils dépeignent ce qu'ils pensent être une fille comme ayant peur alors que le « garçon » est pensé comme étant en colère. Cette expérience montre que nous avons des attentes différenciées face au sexe, ce qu'on appelle des stéréotypes de genre. On n'imagine pas qu'un garçon puisse avoir peur face à une situation potentiellement stressante et on projette sur lui nos attentes stéréotypées. De plus, si nous attendons qu'un garçon se montre en colère face à un diable sortant de sa boîte, alors nous l'éduquerons dans ce but et nous nous efforcerons de gommer chez lui toute trace de peur. S'il a peur face à quelque chose d'effrayant, nous tenterons de lui expliquer qu'il n'y a aucune raison d'avoir peur, alors que nous rassurerons la fille et la conforterons dans l'idée qu'elle a raison d'avoir peur. Nous éduquerons les

garçons à ne pas montrer certaines émotions, comme la peur ou l'angoisse, et à clairement en verbaliser d'autres, comme la colère. Lorsque les parents discutent avec leurs enfants ou racontent des histoires, ils cherchent à accentuer certains sentiments chez leur fille, comme la peur ou la tristesse, et la colère chez leur fils[80]. La colère est vue comme relativement positive pour un garçon ; on dira qu'il a « du tempérament » et « ne se laisse pas faire », alors qu'une fille en colère sera considérée comme « hystérique » et ayant peu de contrôle sur elle-même. Les filles et femmes vont très vite apprendre que la colère les dessert et vont s'efforcer de ne pas la montrer si elles en ressentent. Les mères cèdent plus facilement aux colères de leur fils qu'à celles de leur fille. La tristesse correspond davantage à une qualité perçue comme féminine, plus empreinte de passivité. C'est au fond tout à fait logique : les émotions que les femmes sont encouragées à exprimer (empathie, joie de vivre, vulnérabilité) et celles qu'elles doivent inhiber (agression et colère) maximisent les possibilités qu'elles remplissent leur rôle de bonne épouse et bonne mère de famille. Les émotions que les hommes sont encouragés à inhiber (tristesse, vulnérabilité, dépression) et celles qu'ils doivent exprimer (colère et agression) mettent l'accent sur la réussite individuelle et la domination, leur garantissant d'être un bon chef de famille, qui nourrit les siens, en étant en perpétuelle compétition avec les autres hommes et en n'hésitant pas à faire preuve de violence – réelle ou symbolique – pour y parvenir. L'homme violent afin de protéger sa famille est un trope courant : il le fait parce qu'il n'a pas le choix et que cette violence est légitime. Le cas de Liam Neeson dans la série de films *Taken* est à ce titre particulièrement intéressant. Ce n'est plus un jeune homme – il a 56 ans lors du premier opus – et il incarne, physiquement du moins, une masculinité lambda ; il n'est pas, comme on pouvait le voir dans les films d'action des années 1990, extrêmement musclé et bodybuildé. C'est un agent secret retraité qui ne demande rien à personne, sinon vivre en paix, et que les événements forcent à (re)devenir violent. Sa femme et sa fille (les films jouent autour de l'enlèvement ou la mort de ces deux personnages) n'ont au fond aucune existence propre, elles ne sont là qu'afin de justifier l'extrême violence du héros. Dans *Taken*, la violence de Neeson est légitimée : puisque les méchants lui ont enlevé SA femme et SA fille, ils méritent les pires tortures. Et ce sont des prétextes qui sont fournis par la société tout entière, il y a toujours de bonnes raisons pour que les hommes soient violents. On retrouve aussi dans de nombreux films l'idée que

lorsqu'un homme doit s'absenter, il confie invariablement à son fils, peu importe son âge, le soin de protéger sa mère. Dans *Breakdown*, un enfant pointe un fusil sur Kurt Russell, qui menace son père. Il explique que ce dernier lui a appris à tirer afin de protéger sa mère durant ses absences. Il lui a donc semblé plus judicieux de confier une arme chargée et la protection de sa famille à un garçon de 7 ou 8 ans plutôt qu'à une femme adulte en pleine possession de ses moyens. La violence masculine est donc légitimée par le biais qu'il existe des êtres plus faibles par essence : les femmes.

Tout le temps de leur enfance, puis de leur adolescence, la colère sera encore valorisée chez les garçons, colère débouchant potentiellement sur de la violence. L'autrice Sylvie Ayral a démontré, en travaillant sur des collégiens, que plus de 90 % des punitions infligées pour de la violence envers autrui concernent des garçons[81]. Les sanctions infligées ne font que renforcer l'expression d'une masculinité stéréotypée. En effet, ces garçons sont souvent punis pour des faits de violence et la punition est en elle-même une violence ; c'est un cercle vicieux qui explique aux garçons qu'il suffit d'être du bon côté du manche pour être violents et que ce n'est pas la violence en soi qui pose un problème. Face aux garçons à punir, les professeurs hommes vont d'ailleurs avoir une attitude plus physique, un vocabulaire plus grossier, voire leur proposer de sortir pour « régler ça entre hommes ». Même s'ils n'ont évidemment pas l'intention de se battre avec leurs élèves, cette attitude est révélatrice : elle explique que ce n'est pas la violence le problème mais le fait de dépasser certaines limites dans cette violence. Tous les professeurs interrogés ont des stéréotypes clairs au sujet des garçons et des filles ; c'est la testostérone qui fait agir les garçons ainsi, ils sont « comme ça », ils sont plus turbulents que les filles, la puberté incite les garçons à devenir agressifs. Bref, d'un côté on condamne par la punition leur agressivité, et de l'autre on la valide, puisqu'on utilise les mêmes procédés pour les punir tout en les excusant au prétexte qu'ils ne peuvent pas changer. Beaucoup de garçons punis font état du plaisir de la transgression et disent que cela renforce leur prestige auprès des filles, mais aussi auprès des garçons. La sanction permet donc au garçon d'être renforcé dans son identité sexuée et est même un rite de passage qui le fait entrer dans le rang des dominants. Sébastian, 28 ans, déclare :

> J'ai passé mes années de collège et de lycée à être puni ; heures de colle, exclusion, etc. C'était devenu un jeu entre les profs et moi ; et plus un prof tentait de jouer au mec avec moi, plus je le

bolossais.

L’apprentissage de la colère ne se déroule pas de la même façon pour tous les garçons. Il y a des différences entre classes sociales, mais aussi ethniques. Les garçons noirs sont vus comme plus violents[82] – en particulier les adolescents – que les garçons blancs. Les comportements des enfants et adultes noirs sont étiquetés et jugés plus sévèrement que ceux des enfants et adultes blancs, ce qui peut expliquer pourquoi les enfants noirs sont plus susceptibles d’être punis[83]. Les sportifs noirs sont également davantage punis, suspendus ou expulsés que les blancs pour un comportement similaire. Pour comprendre pourquoi, une étude a été menée : des observateurs, principalement blancs, y analysent des visages exprimant diverses émotions[84]. Ils ont davantage peiné à identifier les expressions des visages des hommes noirs et ont attribué à des visages n’exprimant aucune forme de colère cette émotion-là. Les visages noirs étaient quatre fois plus susceptibles que les visages blancs d’être considérés comme en colère. De nombreux hommes noirs ont témoigné sur les réseaux sociaux faire extrêmement attention à ne jamais s’énerver pour ne pas justifier ce stéréotype raciste. L’acteur afro-américain Terry Crews a raconté avoir été agressé sexuellement et n’avoir pas répliqué parce qu’il avait trop vu d’hommes noirs réagir à la provocation et finir morts ou en prison. Nous manquons encore de travaux sur les conséquences que ces stéréotypes raciaux ont sur les hommes noirs, mais il est important de comprendre que la colère ne s’exprime pas de la même façon qu’on soit (ou perçu comme) blanc, noir, arabe, asiatique, juif, etc.

On l’a vu, la colère est davantage acceptable si elle s’exprime chez les hommes et a des conséquences néfastes pour les femmes. Lors du débat de l’entre-deux-tours de la présidentielle de 2007, Sarkozy feint de croire que Royal est en colère et donc un peu hystérique ; ce qui ne manque pas de culot quand on connaît sa propre nervosité. Mais il n’est pas problématique pour les hommes de paraître nerveux ou agressifs puisque cela fait partie intégrante des traits de caractère attendus. Il faudra vraiment que Jean-Luc Mélenchon apparaisse extrêmement en colère lors de la perquisition des locaux de la France insoumise en 2018 pour que cela commence à lui coûter ; il est d’ailleurs probable que ce sont plus les mots qu’il a prononcés que le ton sur lequel il les a dits qui ont choqué certains. Ça n’était auparavant pas un réel handicap pour lui.

Arrêtons-nous sur l’échange entre Ségolène Royal et Nicolas Sarkozy :

Nicolas Sarkozy : Je ne sais pas pourquoi madame Royal, d'habitude calme, a perdu ses nerfs…
Ségolène Royal : Je ne perds pas mes nerfs, je suis en colère. Pas de mépris. Je suis en colère. Je n'ai pas perdu mes nerfs. Il y a des colères très saines et très utiles.
N. S. : Je ne sais pas pourquoi madame Royal s'énerve…
S. R. : Je ne m'énerve pas.
N. S. : Qu'est-ce que cela doit être quand vous êtes énervée !
S. R. : J'ai beaucoup de sang-froid. Je ne suis jamais énervée…
N. S. : Vous venez de le perdre.

Ségolène Royal n'a pas beaucoup de choix dans ses réponses, car Sarkozy l'accule en l'obligeant à dire qu'elle n'est pas énervée et, bien évidemment, elle peine à le faire en restant calme. Ce n'est pas cela qui lui a coûté la présidentielle, mais cela a pour le moins marqué les esprits, puisque nombre de journaux ont titré sur cette séquence. Comme le soulignent Elsa Dorlin et Catherine Achin :

> Impuissante face à un processus ultraclassique de pathologisation du conflit, d'hystérisation de sa « colère », Ségolène Royal fait les frais d'une rhétorique sexiste éculée. Ce qui est apparu comme une juste et calme défense du candidat Nicolas Sarkozy, face aux attaques indignées de son adversaire, s'apparente de fait à une stratégie citationnelle : en employant ces mots et ce ton, Sarkozy établissait non seulement un rapport de connivence, d'amitié et d'empathie virile avec les hommes (« regardez cette hystérique qui m'agresse ! »), mais aussi un rapport de culpabilisation avec les femmes, enjointes d'affirmer qu'elles, elles n'étaient pas comme « la Royal »[85].

C'est un procédé assez classique que les femmes connaissent bien souvent. Quelle que soit la situation, elles sont dans l'impossibilité de se mettre en colère, sinon cela apparaîtra comme une faiblesse, alors que ce sera une force pour les hommes. En 2002, François Bayrou gifle un enfant ; lui qui avait l'image d'un homme assez falot a beaucoup bénéficié de cette violence et de cette colère. Cela lui a donné un statut plus viril, plus présidentiable. Il a été prouvé que la colère est positivement associée aux hommes et négativement aux femmes. Chez les hommes, la colère représente une prise de contrôle et de domination, chez les femmes une perte de contrôle[86]. Hommes et femmes eux-mêmes ont donc intériorisé logiquement les propres stéréotypes sexuels qu'on leur a accolés. Les garçons agressifs seront jugés plus compétents et aimables que ceux qui ne le sont pas, ce qui n'est pas le cas des filles. Cette situation se poursuit à l'âge adulte[87]. Une autre étude a mis des gens face à une situation fictive[88]. On leur disait qu'ils étaient un jury de tribunal devant écouter un avocat, qui était, tour à tour, un homme ou une femme. Lorsque l'avocat s'est mis en colère, certains ont changé d'avis sur la culpabilité de la personne jugée. Lorsque l'avocate l'a fait en utilisant les mêmes mots et la même gestuelle

que son prédécesseur, cela n’a rien changé à l’opinion du jury. De la même façon, des étudiant·es préféreraient travailler avec un directeur agressif plutôt qu’avec une directrice agressive. Systématiquement, si on montre à un panel de gens des hommes et des femmes en colère, ils ont tendance à penser que les femmes ont un statut professionnel bas et un petit salaire contrairement aux hommes, vus comme des leaders avec une grosse rémunération et un statut de cadre.

Les hommes sont donc poussés dès le plus jeune âge à exprimer leur colère et même encouragés à le faire. Elle est partie intégrante de l’expression de la virilité. On n’imaginerait pas associer à la virilité la douceur – et pourtant il y a beaucoup d’hommes qui sont doux –, pas plus qu’on associerait la colère à la féminité. Et pourtant, et j’en sais quelque chose, plein de femmes sont colériques. Il y a donc bien des traits de caractère considérés comme masculins, qui valorisent les hommes qui les possèdent et dévalorisent ceux ne les ayant pas, ou ne souhaitant pas les avoir. Cela paraîtrait même complètement absurde pour beaucoup de dire que la masculinité se définit par la douceur ou l’empathie, mais pourquoi ne le serait-elle pas également ?

Le suicide masculin

Les hommes complètent beaucoup plus leur suicide que les femmes et sont également davantage alcooliques. Il y a un lien entre les deux car l’état alcoolique augmente le risque suicidaire. En revanche, ils font beaucoup moins de tentatives de suicide et connaissent beaucoup moins d’états dépressifs que les femmes. Il est néanmoins possible qu’on mésestime le taux d’hommes dépressifs car ils seraient sous-diagnostiqués. Les hommes ne parlent que peu de leurs fragilités, y compris à un médecin. Un homme déprimé, s’il va consulter, ne le verbalisera pas. Il parlera plutôt de stress. Il aura probablement des attitudes d’irritabilité ou de colère et surcompensera en travaillant davantage ou en buvant de l’alcool. Les hommes consultent moins, que ce soit en psychiatrie, psychothérapie ou psychanalyse, car les normes de thérapie sont opposées aux normes masculines. Lorsque j’avais 24 ans, mon père, âgé de 73 ans, s’est suicidé. Même s’il y a des raisons évidemment personnelles à son suicide, il serait absurde de ne pas y voir

une des conséquences de l'éducation genrée qui, toute sa vie, l'aura empêché de chercher de l'aide, de voir un psychiatre et d'exprimer ses angoisses. L'âge auquel mon père s'est suicidé constitue un des deux pics auquel les hommes passent le plus à l'acte ; il est probable que, pour les plus âgés, cela ait aussi un rapport avec la retraite. Les hommes, beaucoup plus que les femmes, s'identifient par leur activité professionnelle. Lorsqu'ils la perdent (chômage, retraite…), ils peuvent estimer n'être « plus rien ». Un terme a été inventé en anglais : *Normative Male Alexithymia*, qui caractérise le fait pour un homme d'être incapable d'exprimer ses émotions à cause de la socialisation masculine. On demande en thérapie de lâcher prise, d'accepter sa vulnérabilité et de parler de ses faiblesses, ce qui s'oppose en tous points aux normes masculines. Une recherche états-unienne a permis d'opposer ce que demande la thérapie face aux exigences de la masculinité[89] :

– dévoiler sa vie privée / cacher sa vie privée ;
– renoncer au contrôle / conserver le contrôle ;
– avoir une intimité non sexuelle / sexualiser l'intimité ;
– montrer ses faiblesses / montrer sa force ;
– faire l'expérience de la honte / exprimer sa fierté ;
– être vulnérable / être invincible ;
– chercher de l'aide / être indépendant ;
– exprimer ses émotions / être stoïque ;
– faire de l'introspection / agir et faire ;
– s'attaquer aux conflits interpersonnels / éviter les conflits ;
– faire face à sa douleur et à sa souffrance / nier sa douleur et sa souffrance ;
– reconnaître ses échecs / persister indéfiniment ;
– admettre son ignorance / feindre l'omniscience.

En clair, la thérapie ne correspond pas à la façon dont les hommes ont été socialisés. Pour arriver à obtenir de l'aide face à la dépression ou au risque suicidaire, un homme doit donc se détacher des normes masculines, ce qui est compliqué, puisque cela reviendrait à réinterroger sa vie entière et à questionner sa personnalité.

Les hommes représentent les trois quarts des personnes suicidées chaque année. Ces résultats existent quelle que soit la structure familiale ; on ne peut donc l'imputer au fait d'avoir ou non des enfants ou au fait d'être

célibataire ou en couple. Cela permet de conclure que « la construction sociale des genres est alors à l'origine des différences observées des modes d'expression du mal-être entre les sexes[90] ». C'est le fait d'avoir été socialisé comme un homme qui rend le taux de morts par suicide supérieur chez les hommes. Les hommes sont aussi plus nombreux que les femmes à considérer que le suicide est une solution efficace pour régler ses problèmes et cela correspond aux normes masculines puisqu'on est dans l'action, seul à agir et dans l'impossibilité de demander de l'aide[91].

Le suicide des hommes est souvent présenté comme un des symptômes de la crise de la masculinité ; les hommes seraient victimes des femmes castratrices et en particulier des féministes. Ainsi, en 2016, le journal *The Daily Telegraph* publie une tribune expliquant qu'à cause des féministes, les garçons ne peuvent plus jouer à des jeux violents, ce qui les empêcherait de faire l'apprentissage de la virilité et donc de la résilience[92]. Comme ils ne sont plus résilients, ils sont davantage vulnérables face aux épreuves de la vie et se suicident. Pourtant, les hommes se sont toujours davantage suicidés que les femmes, y compris à des époques où il n'y avait pas de mouvement féministe. Lorsque Émile Durkheim publie, à la fin du XIX^{e}, son essai sur le suicide, il fait déjà cette constatation. Or le mouvement féministe était embryonnaire à cette époque. Le suicide baisse également de façon continue depuis trente ans, y compris chez les hommes, alors que le mouvement féministe est lui de plus en plus présent et que les rôles sociaux des hommes et des femmes évoluent rapidement. Le pays où les hommes se suicident le plus est la Corée du Sud, qui est un pays très peu féministe où les rôles masculins restent traditionnels. Imputer le suicide des hommes au féminisme n'a donc aucun sens historique ou sociologique.

Mais essayons de comprendre pourquoi les hommes se suicident davantage.

Les modes de suicide diffèrent sensiblement selon le sexe. Ainsi, « pour les hommes, la pendaison est à l'origine de 61 % des suicides et les armes à feu de 16 %. Les femmes ont aussi majoritairement recours à la pendaison (42 %), à la prise de médicaments et autres substances (24 %) et aux sauts d'un lieu élevé (13 %)[93] ». Lorsque hommes et femmes choisissent le même moyen pour se suicider, les hommes complètent davantage leur suicide. Il est donc important de comprendre pourquoi les hommes utilisent des moyens plus létaux comme la pendaison ou les armes à feu. Il semble

qu’il y ait plusieurs raisons ; ils choisissent des moyens accessibles, familiers et sûrs. La possible douleur engendrée n’est qu’un critère secondaire pour eux, ce qui va avec la socialisation masculine comme étudiée dans le chapitre précédent, alors qu’elle est le critère principal pour les femmes, qui veulent des moyens de suicide indolores. Les armes à feu appartiennent traditionnellement au domaine masculin, contrairement aux médicaments, assez utilisés par les femmes pour se suicider[94]. Nous avons vu que les hommes étaient peu éduqués à la frustration et à la déception ; beaucoup d’hommes se suicident après une séparation amoureuse (et nous verrons que c’est également la première cause des féminicides par conjoint). Le personnage de Werther créé par Goethe se suicide ainsi par dépit amoureux. Les hommes ont également beaucoup de mal à composer avec la perte d’emploi, symbole d’une identité masculine. L’homme se voit comme chef de famille, pourvoyeur des revenus du foyer et la perte de son emploi peut le faire se sentir comme dévirilisé. Le risque de suicide double d’ailleurs chez les chômeurs face aux personnes qui travaillent.

Si on résume, les hommes se suicideraient donc plus pour deux raisons :

– parce qu’on leur a appris que l’échec ne fait pas partie de la vie d’un homme, qu’un homme qui échoue n’est pas un vrai homme. Échec professionnel, amoureux, etc. ;

– parce qu’ils sont familiers avec la violence physique, ce qui facilite leur passage à l’acte avec des moyens particulièrement létaux.

On constate également que le sentiment de honte est genré car, selon qu’on est homme ou femme, il ne s’exprime pas pour les mêmes raisons. Les femmes peuvent avoir honte de ne pas réaliser des attentes souvent contradictoires, comme être une bonne mère et réussir au travail. Pour les hommes, toute faiblesse est ressentie comme honteuse. Les hommes ne vont donc pas demander d’aide lorsqu’ils en ont besoin, y compris à leurs amis proches. Là encore, l’homophobie est importante, puisqu’il est difficile pour un homme d’être très proche d’autres hommes par crainte qu’on pense qu’il est homosexuel.

Une étude, sur près de 20 000 personnes, montre que plus on est attaché aux valeurs masculines, plus il y a de lien avec une santé mentale fragile[95]. Une chercheuse qui a consacré sa thèse au suicide masculin en conclut donc que « l’adhésion au rôle masculin traditionnel fragiliserait l’état mental en inhibant les facteurs de protection que sont la demande d’aide et le soutien social[96] ».

Il est difficile pour beaucoup d'hommes de réfléchir à la masculinité car on nous a enseigné que les vertus masculines étaient les plus hautes, comme en témoigne la glorification fantasmée des valeurs chevaleresques du Moyen Âge. Lorsqu'un homme craint de ne pas se sentir heureux avec de telles valeurs ou alors ne réussit pas à les acquérir, il se questionne plutôt que de questionner la masculinité. Il se dit que c'est lui qui a échoué, qui est raté, un homme raté, incapable de subvenir à ses besoins ou à ceux de sa famille. C'est ce qu'explique par exemple Thierry, 33 ans :

> Lorsque je me suis retrouvé au chômage, à dépendre du salaire de ma femme, je l'ai très mal vécu, j'ai eu l'impression de ne plus être un homme, même si cela ne veut rien dire. Et j'avais des envies de suicide.

Et c'est là que pourront survenir des conduites à risque et un risque suicidaire. Il est important de comprendre le lien clair et établi qu'il y a entre valeurs masculines traditionnelles et suicide si l'on souhaite que le taux de suicide masculin baisse.

Live fast and die young : la prise de risques chez les hommes

Un sondage a posé la question suivante : « Au cours des trente derniers jours, avez-vous fait quelque chose de risqué pour le plaisir ou par défi ? » 19 % des garçons et 9 % des filles interrogés ont répondu par l'affirmative. Les prises de risques les plus transgressives (comme faire un excès de vitesse en véhicule) sont davantage commises par des hommes jeunes[97]. Les prises de risques sont genrées : les jeunes filles adopteront des conduites silencieuses, comme les troubles du comportement alimentaire, l'automutilation ou les tentatives de suicide par absorption de médicaments. Les garçons sont plus expressifs dans leurs prises de risques, en consommant des drogues ou de l'alcool, en se livrant à des excès de vitesse[98]. En 2015, les hommes représentent 85 % des conducteurs tués sur la route et plus de 80 % des auteurs d'accidents mortels.

Dans certains métiers traditionnellement masculins et risqués, les hommes affrontent le risque, voire le provoquent, au lieu de le subir. Ainsi sur des chantiers, certains accomplissent des rituels de bizutage dangereux,

comme faire porter aux nouveaux des sacs de ciment très lourds sur une échelle très souple ou cacher leur casque de protection. Cela sert à la fois à asseoir sa virilité, montrer qu'on est insensible à la souffrance et qu'on peut en infliger aux autres[99].

On ne peut donc pas dire que les hommes prennent systématiquement des risques parce qu'il le faut, parce qu'ils n'ont pas d'autre choix que de pourvoir aux besoins de leur famille, puisqu'ils le font alors que cela n'est pas nécessaire, comme au travail par exemple (ne pas porter de casque, faire des rituels initiatiques entre hommes), qu'ils se mettent aussi en danger en dehors des heures de travail lors de leurs loisirs ou en famille et qu'enfin les femmes subviennent aussi aux besoins de la famille sans prendre autant de risques.

En 1993 sont créés sur Internet les Darwin Awards qui récompensent ironiquement les personnes mortes à cause de leur bêtise. On peut par exemple citer ce cas d'un homme qui a voulu sauter d'un immeuble pour filmer des parachutistes sans porter lui-même un parachute. Des chercheurs ont analysé que 90 % de ces morts sont des hommes[100]. Cette étude est particulièrement intéressante car on parle ici de risques pris sans aucun intérêt ni financier ni professionnel (même si on peut estimer que ces hommes y trouvent un intérêt comme le simple fait de trouver cela drôle, par exemple). Bien sûr, comme le signalent les chercheurs, on ne peut exclure que l'alcool entre en ligne de compte. Mais boire trop d'alcool est déjà une prise de risques (et on a vu qu'elle est genrée), encore plus lorsqu'on s'apprête à avoir une attitude dangereuse. Il serait sans aucun doute intéressant d'analyser à quel point les morts des Darwin Awards étaient en groupe au moment de leur décès ; est-ce la pression sociale, masculine, qui les a poussés à accomplir un tel geste ? Ont-ils eu peur de passer pour des peureux ou des lâches s'ils n'allaient pas jusqu'au bout ?

Je me souviens que l'un de mes anciens compagnons devait subir une lourde opération pour une hernie discale. La veille, il n'a rien trouvé de mieux à faire que d'aller se saouler avec ses amis et a entrepris d'escalader un pont à Lyon. Il est bien évidemment tombé dans le Rhône. L'histoire s'est terminée sans trop de gravité, hormis une déchirure musculaire, mais cette prise de risques était sans aucun intérêt ; il ne gagnait rien à escalader ce pont (sinon une bonne crise de rires entre amis, mais il est intéressant que ce soit la prise de risques graves qui entraîne le rire et la complicité entre hommes). Encore une fois, il ne s'agit pas de juger des

comportements (même si sur le coup je l'ai jugé très fort) ou de dire que les hommes sont stupides, mais de comprendre ce qui se joue derrière cette prise de risques.

On constate également que les hommes sont plus susceptibles d'être admis aux urgences après une blessure accidentelle, une blessure sportive ou un accident de la route avec risque mortel[101]. Les hommes prennent aussi davantage de risques boursiers, ou dans leurs pratiques sexuelles ou sportives ; l'alpinisme, le parachutisme, etc., sont des activités essentiellement masculines. C'est la même chose chez les enfants et les adolescents ; à chaque étape de la vie, les hommes connaissent plus de blessures accidentelles que les femmes. L'Unicef déclare que les garçons dans les pays de l'OCDE ont 70 % de risques de plus que les filles de mourir de façon accidentelle[102]. Cela continue à l'âge adulte avec le risque au volant : en 2007, pour le même nombre de kilomètres parcourus, les femmes françaises avaient pratiquement quatre fois moins de risques que les hommes d'être tuées, deux fois moins de risques d'être blessées et environ douze fois moins de risques d'être condamnées pour des délits routiers[103]. Une étude a montré que les parents ayant des filles et des garçons leur parlent différemment : face à une même activité, les filles sont mises en garde quatre fois plus[104] !

Ceci posé, demandons-nous pourquoi les hommes prennent plus de risques, risques parfois nécessaires mais souvent inutiles. Cela n'est au fond pas très étonnant. On attend des femmes un comportement plus soumis, plus obéissant face aux normes sociales, alors que l'on attend souvent des garçons qu'ils les transgressent. Souvenez-vous, dans le chapitre précédent, des punitions infligées aux garçons au collège : ils étaient punis mais leur comportement était justifié par le fait que « les garçons sont comme ça » et « qu'il faut bien que jeunesse se passe ». Les femmes sont vues comme n'étant pas compétitrices, mais prudentes et un peu peureuses, au contraire des garçons. Et d'ailleurs nous aurons souvent tendance à ne pas aimer les femmes qui adoptent des comportements agressifs et compétiteurs. Le cas de Serena Williams est à ce titre exemplaire : elle n'est pas plus agressive ou compétitrice qu'un athlète masculin, mais on ne cesse de mettre en avant ces deux traits de caractère en les jugeant négativement. Le fait qu'elle soit noire amplifie indubitablement cette représentation. Ces stéréotypes concernant la prise de risques sont intériorisés très vite, les adolescent·es

considèrent par exemple qu'il est plus tolérable que ce soit un garçon qui conduise après avoir bu qu'une fille[105].

Là encore, on constate que, comme dans le cas du suicide, plus on adhère à une vision traditionnelle de la masculinité, plus on se conforme aux stéréotypes masculins, plus on prend de risques[106]. Une expérience a été menée auprès d'étudiant·es. On leur a demandé de prendre place dans un simulateur de conduite pendant qu'un haut-parleur diffusait des mots « masculins » (père, costume, solide…), « féminins » (rouge à lèvres, femme…) et « neutres » (location, aveugle…). Lorsque les hommes ont entendu les mots dits « masculins », leur vitesse a augmenté de façon significative[107]. On constate la même chose en faisant entendre à des femmes des stéréotypes sur les femmes au volant, leur conduite devient moins bonne. L'adhésion aux stéréotypes de sexe conditionne donc la prise de risques chez les hommes et, plus on y adhère, plus on est susceptible de prendre des risques. Cette prise de risque cause beaucoup de morts, d'accidents graves chez les hommes.

Les femmes, et ce dès l'enfance, internalisent beaucoup plus que les hommes les règles de prudence et s'autorégulent. Les petites filles obéissent davantage à leurs parents, par exemple en acceptant de leur prendre la main pour traverser la route. Elles vont même devancer l'action en prenant elles-mêmes la main de l'adulte[108]. Cela n'est pas le cas des garçons. On peut supposer que les normes associées à la féminité (compréhension, empathie, intérêt pour autrui) encouragent à respecter les règles sociales alors que les normes dites masculines sont davantage centrées sur soi (compétitivité, confiance en soi, solidité, etc.) et exigent moins de les satisfaire, ce qui expliquerait la plus grande prise de risques.

Bourdieu soulignait que

> certaines formes de « courage », celles qu'exigent ou reconnaissent les armées ou les polices (et tout spécialement les « corps d'élite ») et les bandes de délinquants […] – qui […] encouragent ou contraignent à refuser les mesures de prudence et à dénier ou à défier le danger par des conduites de bravade responsables de nombreux accidents –, trouvent leur principe, paradoxalement, dans la peur de perdre l'estime ou l'admiration du groupe, de « perdre la face » devant les « copains », et de se voir renvoyer dans la catégorie typiquement féminine des « faibles », des « mauviettes », des « femmelettes », des « pédés », etc[109].

En effet, refuser de prendre des risques, fussent-ils idiots ou potentiellement mortels, implique encore aujourd'hui d'être déclassé en tant qu'homme, ce qui est le pire qu'il puisse arriver à un homme, comme nous

l’avons vu. Didier Fassin le montre dans son étude sur les policiers[110] : alors même qu’il n’y a aucune nécessité à se presser, beaucoup n’hésitent pas à prendre des risques inconsidérés au volant pour se rendre sur les lieux d’un accident ou encore lors de courses-poursuites illégales. Or les accidents au volant sont une des principales causes de mortalité chez les policiers.

Avoir peur ne correspond pas aux normes de la masculinité. Certains hommes avouent avoir peur devant des femmes mais pas devant des hommes, ce qui témoigne bien que la prise de risques n’est pas tant une entreprise de séduction hétérosexuelle qu’une compétition entre hommes. « La masculinité est éprouvée devant les autres hommes, la virilité doit être validée par les autres hommes, et certifiée par la reconnaissance de l’appartenance au groupe des vrais hommes[111]. » Nous l’avons vu dans la première partie, la compétition fait partie intégrante des relations entre hommes puisqu’elle sert à la fois à tester sa virilité mais aussi celles des autres. Les hommes qui adhèrent le plus aux valeurs masculines utilisent moins de préservatifs et pensent qu’une grossesse de leur partenaire validera leur virilité. Ils s’exposent davantage aux infections sexuellement transmissibles (IST) et à une grossesse possible de leur partenaire[112].

La prise de risques pour les hommes est donc spectaculaire, visible, et une sorte de rite de passage. Pendant l’enfance, elle permet au petit garçon de s’affirmer comme tel (et qu’il n’est surtout pas une « fillette », une « chiffe molle » ou autres termes plus homophobes). À l’adolescence, elle est un rite de passage vers l’état adulte, vers l’état d’homme. Et à celui qui est devenu homme, elle permet de lui montrer qu’il en reste un en évitant tout processus de déclassement. Mais cette prise de risques a des conséquences dramatiques, comme nous l’avons vu : morts accidentelles et précoces à tous les âges de la vie pour un homme, blessures accidentelles, accidents routiers ou emprisonnement. Cette prise de risques est corrélée à une adhésion forte aux valeurs traditionnellement masculines ; plus on y adhère, plus on prend des risques.

Les violences faites aux femmes, un problème d’hommes

Chaque année, 94 000 femmes entre 18 et 75 ans en France métropolitaine sont victimes de viols ou de tentatives de viol. Dans 98 % des cas les auteurs sont des hommes. Chaque année, 219 000 femmes sont victimes de violences physiques ou sexuelles par leur conjoint ou ex-conjoint. Là encore, dans l'immense majorité des cas, il s'agit d'un homme. Pour les violences sexuelles sur mineur·es, les responsables sont encore à 96 % des hommes. En France, une femme meurt tous les trois jours sous les coups de son conjoint ou ex-conjoint.

On a souvent tendance à parler de « violences faites aux femmes » en oubliant les auteurs de ces violences. Cela concourt à invisibiliser le sexe des agresseurs mais aussi à faire penser que seules les femmes veulent résoudre ce problème et que cette violence est avant tout un problème de femmes. Or elle en dit beaucoup plus sur les auteurs que sur les victimes, et elle devrait avant tout être considérée comme un problème masculin.

Dans les médias, il n'est désormais plus tabou de parler des victimes, mais les auteurs – et souvent les véritables raisons – sont occultés. Un journal va ainsi titrer « Il tente d'étrangler sa femme car le repas était trop salé » au lieu de dire « Il frappe sa femme parce que c'est un homme violent ». Dire que les violences faites aux femmes sont un problème de femmes permet aux hommes de ne pas y accorder d'attention et cela envoie surtout aux femmes un message : c'est à elles de prévenir et d'éviter les violences physiques et sexuelles, il n'y a pas à attendre grand-chose des hommes. Des générations d'hommes sont ainsi convaincus que tant qu'ils ne harcèlent pas des femmes (et même là ils arrivent à se convaincre que ce n'est pas vraiment du harcèlement mais de la « drague lourde » ou de « l'humour »), ils n'ont rien à voir avec le sexisme. Cela voudrait donc dire que les femmes doivent s'y intéresser parce qu'elles sont des femmes, même si elles n'ont pas été agressées. En ce cas, pourquoi les hommes qui n'ont pas été agresseurs ne s'y intéressent pas ? Les hommes doivent s'en préoccuper justement parce que les statistiques montrent que la seule caractéristique commune de tous les agresseurs de femmes (ils sont de toutes origines, religions, catégories socioprofessionnelles, âges), c'est qu'ils sont des hommes.

La violence faite aux femmes infligée par des hommes est aussi parfois qualifiée comme « un problème humain ». Dire cela efface les victimes et les auteurs. Prenons un exemple. Une femme est frappée parce qu'elle a une étoile de David autour du cou et l'agresseur a explicitement tenu des propos

antisémites. Une femme est frappée car elle est caissière dans une banque et un braqueur l'a frappée. Une femme est frappée par son mari parce qu'il estime qu'elle s'habille trop sexy. Dans les trois cas, les personnes ont eu le nez cassé, cela fait autant mal dans les trois situations. Il ne s'agit pas de dire qu'il y a des victimes plus méritantes que d'autres ou qui comptent davantage. En revanche, si on veut efficacement lutter contre le problème d'antisémitisme, de délinquance de rue ou de sexisme, alors il faut le nommer. Il est important de dire qu'une femme était juive et que son agresseur était antisémite. Il est important de dire qu'un homme a frappé sa conjointe car il a des idées sexistes et estime que sa femme lui appartient. En revanche, dans le cas du braquage, le sexe n'entre pas en ligne de compte : le braqueur aurait tout autant frappé un caissier. Il n'est pas question, comme certains le prétendent avec mauvaise foi, que les femmes comptent davantage pour les féministes et qu'on se moque des autres victimes, mais de chercher la solution la plus efficace pour mettre fin aux violences. On ne lutte pas de la même façon pour mettre fin à l'antisémitisme, au sexisme ou aux coups et blessures crapuleux.

Souvent, lorsqu'on parle de violences conjugales, on ne nomme pas l'auteur. Un média va titrer « Une femme est étranglée » ou « Un couple retrouvé mort » (alors qu'il s'agit du meurtre d'une femme et du suicide de celui qui l'a assassinée). On va aussi parler de « dispute de couple », de « dispute conjugale », alors que l'homme était le seul à s'énerver. Les violences sont un problème non parce que beaucoup de femmes les subissent, mais parce que beaucoup d'hommes les font subir. On retrouve la même problématique avec le viol. Les médias ne diront pas non plus par qui sont violées les femmes. Ils écriront qu'elles ont été violées dans telle ville, mais ne préciseront jamais que c'est par un homme, ce qui n'aide pas à nommer le problème – c'est pourtant la seule façon de le résoudre.

La linguiste féministe Julia Penelope le montre bien à travers une évolution exprimée dans les phrases suivantes[113] :

1. John bat Mary.
2. Mary est battue par John (l'agresseur à la fin).
3. Mary est battue (John a disparu).
4. Mary est maltraitée (atténuation des violences).
4. Mary est une femme maltraitée (l'identité de Mary est tout entière contenue dans les termes « femme battue » et est créée par un absent : John).

Se demander pourquoi les femmes battues ne partent pas est encore une manière d'exonérer les hommes de réfléchir à la violence masculine. Pourquoi ne pas plutôt se demander pourquoi les hommes violents le sont ? Pourquoi tuent-ils ? Si la première question qui vous vient à l'esprit face à une femme battue ou tuée par son conjoint est pourquoi elle n'est pas partie, vous êtes en train de faire porter sur la victime la responsabilité tout entière de ce qui lui est arrivé. Or elle a été frappée parce qu'il l'a frappée, pas parce qu'elle n'est pas partie. Elle a été tuée parce qu'il l'a tuée, pas parce qu'elle n'est pas partie. Cela paraît anecdotique, mais c'est extrêmement-révélateur de notre vision des violences patriarcales, où nous finissons toujours par conclure que c'est aux femmes de se débrouiller avec cela, qu'elles soient victimes ou non, pendant que les hommes, même s'ils sont auteurs de ces violences, n'ont rien à y voir.

Une autre façon pour les hommes de se dire non concernés par les violences faites aux femmes (mais aussi par les violences faites aux enfants) est de reporter ces violences sur d'autres hommes, qu'ils soient appelés des fous, des malades mentaux ou des monstres. En disant par exemple du viol que c'est un acte commis par un homme forcément monstrueux, beaucoup d'hommes évitent ainsi de s'interroger sur leur propre comportement. Rappelons-le : 90 % des viols de personnes adultes sont commis par quelqu'un que connaît la victime et, dans 60 % des cas, c'est le conjoint ou l'ex-conjoint. Et c'est la même chose pour les enfants ; un enfant a très peu de risques d'être violé par un homme inconnu, beaucoup plus par quelqu'un de sa famille proche. Une femme a très peu de risques d'être violée dans un parking sombre par un inconnu armé d'un couteau, beaucoup plus par quelqu'un qu'elle connaît et à son domicile. Les violeurs ne sont pas des monstres, les études nous montrent qu'ils ont une vie sociale, familiale et sexuelle et qu'ils sont insérés socialement. En tant qu'homme, alimenter l'idée reçue qu'un violeur est un monstre aide à se déculpabiliser en affirmant que les violeurs n'ont rien à voir avec nous et que donc il n'y a pas à s'interroger sur nos propres comportements ou ceux de nos amis, collègues, frères ou cousins.

Les hommes violents le sont car ils ont intériorisé des croyances au sujet de la virilité qui légitiment leurs actions violentes. Ces croyances ne viennent pas de nulle part, ces hommes ne sont pas des aliens. Ces hommes inversent souvent la charge de la culpabilité ; elle est le problème, elle est manipulatrice, elle devrait être soignée, pas moi. Le fait de blâmer la

victime pour ce qu'elle a subi (ce qu'on appelle le *victim blaming*) est présent en permanence. « Elle m'a aguiché, elle m'a chauffé, je ne pouvais pas faire autrement. » C'est une nouvelle manière de ne pas s'intéresser aux violences faites aux femmes. En juillet 2019, Bianca Devins, 17 ans, a été égorgée par un homme de 21 ans. Le meurtrier a ensuite posté des photos du cadavre sur Instagram. De nombreux hommes, à travers le monde, sont allés chercher sur les réseaux sociaux de Bianca ce qui avait pu motiver le comportement du meurtrier. Indice : RIEN ne peut justifier un meurtre. Ce n'est pas un cas unique ; dans de très nombreuses circonstances – quasi systématiquement dans les cas de viol – on va chercher dans le passé des victimes, ou dans le viol lui-même, ce qui pourrait le justifier. Et cela permet aux hommes de manière générale de se dédouaner de leurs propres comportements potentiels. Quand l'actrice Marie Trintignant a été tuée par Bertrand Cantat est ressorti le fait qu'elle a eu plusieurs maris (ce qui justifie qu'elle meure ?), plusieurs enfants de plusieurs pères différents (ce qui justifie qu'elle meure ?), a fumé du haschich (ce qui justifie qu'elle meure ?) ou bu de l'alcool. Justifier la mort d'une femme battue à mort par son conjoint aide à ne pas s'interroger sur les raisons systémiques de cette mort. Comment un homme peut-il être jaloux au point de frapper une femme ? Comment peut-il considérer qu'elle lui appartient et n'a pas, par exemple, à appeler son ex-conjoint ?

Les hommes violents sont des hommes normaux. Chaque fois qu'un homme violent est arrêté, son entourage témoigne qu'il était très sympa et qu'il n'avait pas l'air d'avoir commis de tels actes. Jonathann Daval a frappé, étranglé sa femme Alexia puis brûlé son cadavre. Il a ensuite envoyé de faux SMS du téléphone de sa femme et déclaré sa disparition en pleurant devant les caméras, à côté des parents de sa victime. Longtemps, les personnes de son entourage ont témoigné qu'il était sympathique et amoureux de sa femme. Cela n'est pas anormal qu'ils le fassent ; ils n'ont évidemment pas connu le côté extrêmement violent de Daval. Mais que les médias et la société tout entière continuent à véhiculer ce genre de discours contribue à faire croire qu'il faut avoir un profil extrêmement inquiétant pour violer ou tuer, ce qui signifierait que leurs victimes sont donc bien sottes de ne pas l'avoir vu. C'est ainsi qu'on m'a doctement expliqué sur Twitter que les femmes devaient apprendre à repérer les « pervers narcissiques » ; ainsi il n'y aurait plus de violences conjugales puisqu'elles ne se mettraient plus en couple avec. Au-delà du fait que le mot « pervers

narcissique » est employé pour à peu près n'importe qui aujourd'hui, il est naïf – pour être gentille – de penser que les hommes violents vont dévoiler rapidement leur jeu et qu'il suffirait de deux ou trois questions habiles pour comprendre à qui on a affaire. Enfin, pathologiser les violences évite d'en voir le côté systémique et lié à la construction de la virilité ; si c'est un problème psy, circulez il n'y a rien à voir, sauf éventuellement à mettre en thérapie les hommes violents après passage à l'acte, mais certainement pas en amont en interrogeant la masculinité. Les hommes violents n'ont pas de traits distinctifs. Ils sont nos frères, pères, amis, collègues, etc. Ils sont influencés par des idées au sujet de la virilité qui enseignent aux hommes ce qui est attendu d'eux au sujet des relations avec les femmes. Leur violence dit donc quelque chose de tous les hommes. Si beaucoup de femmes sont battues et violées, alors il y a beaucoup d'hommes qui violent et battent. Si on connaît des femmes violées et battues, souvent on connaît les hommes qui l'ont fait. Qui veut penser que ses amis sont des violeurs ? Qu'est-ce que cela dit de moi si j'ai de tels amis ? Si mon ami frappe une femme et que c'est mon ami, qu'est-ce que cela dit de moi ? Et qu'est-ce que cela dit de moi si je lui conserve mon amitié ? C'est encore plus clair pour des membres de la famille. Qu'est-ce que cela dit de nous en tant que famille ? Qu'est-ce que nos parents nous ont appris, quelles valeurs nous ont-ils transmises ? Plus on convainc les hommes de s'engager face aux violences patriarcales, plus on les pousse à examiner leur complicité face à ces violences. Les hommes ont en plus le devoir de se soutenir entre hommes ; ne pas soutenir un homme, fût-il un agresseur sexuel, peut laisser croire à une forme de trahison. Un homme qui trahit n'est pas fiable, s'il n'est pas fiable, il n'est pas digne d'être un homme.

Une autre raison qui pousse les hommes à ne pas s'intéresser aux violences sexo-spécifiques est de dégenrer cette violence en disant que les femmes sont aussi violentes que les hommes. Je n'ai qu'une chose à répondre : regardez les statistiques. Dans de très nombreux pays, des organismes nous ont fourni tous les chiffres sur le sujet, avec la méthodologie pour les obtenir. Et ces chiffres disent tous la même chose : les hommes sont infiniment plus violents physiquement, sexuellement et psychologiquement que les femmes.

Une étude intéressante fait le test suivant. Plus l'identité masculine est menacée, plus les concernés ont tendance à attribuer la responsabilité d'un

viol à la victime[114]. Si un homme sent sa masculinité menacée, il la renforce en tenant davantage de propos homophobes ou en se déclarant farouchement pour la guerre[115]. Il y a donc un lien clair à faire entre le fait d'adhérer aux valeurs masculines et à la violence. Exercer de la violence sur les femmes, qu'elle soit physique ou sexuelle, permet de maintenir l'inégalité entre les sexes. Le viol est un instrument de contrôle qui terrorise toutes les femmes ; celles qui le subissent et celles qui vivent dans la crainte de le subir. Les recherches féministes nous ont permis de comprendre que la violence des hommes est un élément important de l'organisation et du maintien de l'inégalité entre les sexes. Si les femmes subissent la violence masculine, ont peur de la subir et savent qu'un homme violent ou violeur ne risque pas grand-chose, alors elles se « tiendront tranquilles ».

Dans le chapitre précédent, nous avons vu que les garçons sont éduqués très jeunes à se penser supérieurs aux femmes et que leurs désirs passent avant. C'est très exactement ce qui correspond à la définition d'une violence sexuelle ; penser que son désir vaut plus que celui de la personne en face. Vous me direz que tous les hommes ne violent pas. Bien évidemment, le déterminisme social n'est jamais absolu et on peut évidemment s'en dégager. Pour autant, on ne peut faire comme si la quasi-totalité des violeurs n'était pas des hommes. Rappelons qu'il ne faut pas de force spécifique pour violer quelqu'un. Introduire son doigt dans l'anus de quelqu'un qui n'est pas consentant est à la portée d'absolument tout le monde ; une femme peut le faire facilement à un homme et l'aura donc violé. Violer un enfant extrêmement jeune ne nécessite pas non plus de la force. Et pourtant les femmes ne le font pas. Il ne s'agit évidemment pas de dire qu'elles sont meilleures que les hommes, juste d'essayer de comprendre ce qui, dans la construction masculine, peut inciter à cela. Il a été démontré que les violeurs étaient les hommes qui adhéraient le plus à une image de masculinité traditionnelle, adhéraient aux idées reçues sur le viol et pensaient qu'il fallait dominer les femmes[116]. Il y a donc bien une corrélation entre construction de la masculinité et violences sexuelles.

Revenons à l'idée que les hommes ne sont pas tous des violeurs ou des hommes violents avec leur femme. C'est vrai. Mais combien d'hommes ont des amis, des frères, des collègues dont ils connaissent le comportement face aux femmes et ne disent rien ? Combien d'hommes font des plaisanteries dégradantes sur les femmes lorsqu'ils sont entre hommes ? Plaisanter n'est pas violer et je ne le sous-entends pas. Mais cela établit un

climat de permissivité où l'on estime qu'il est drôle et sans gravité d'humilier les femmes. Ne rien dire face à des hommes dont on sait qu'ils se comportent mal avec les femmes leur donne le sentiment au mieux qu'on s'en moque, au pire qu'on les approuve. Cela alimente leur sentiment d'impunité. Les hommes connaissent des femmes battues mais aussi des hommes violents. La violence subie par les femmes ne sera pas modifiée par les changements que les femmes devraient faire dans leur vie, mais par les changements que les hommes feront dans la leur.

Lorsque j'ai présenté mon précédent livre sur la culture du viol, un jour des femmes attendaient en déjeunant dans le lieu où je devais faire ma présentation. Un homme y déjeunait également et elles lui ont donc demandé s'il comptait rester. Il a déclaré ne pas être concerné. Et le fait est qu'à chacune de mes présentations, il y a eu moins de 15 % d'hommes dans l'assistance. Comment peut-on ne pas être concerné par le viol ? Une étude a montré que s'ils étaient sûrs de ne pas être pris, entre 16 et 20 % des hommes interrogés commettraient un viol[117]. En remplaçant dans la question posée le mot viol par « forcer une femme à avoir un rapport sexuel » on passe entre 36 et 44 % des garçons interrogés. Alors, toujours pas concernés ? Si on sait que l'on n'a pas violé soi-même, on a forcément des personnes autour de soi qui l'ont été, et sans doute, si on a envie d'y réfléchir, des hommes qui ont violé. Alors comment pourrait-on ne pas être concerné ?

Combien d'hommes ont appris qu'il fallait insister auprès des femmes pour arriver à ses fins ? Le sociologue Michael Kimmel explique que ses amis lui ont donné le conseil suivant lorsqu'il était adolescent[118] :

> Si elle veut entendre que tu l'aimes, dis-lui que tu l'aimes. Si elle veut entendre que tu vas l'épouser, dis-le-lui. La chose la plus importante est de continuer. Ne t'arrête pas. Si elle dit non, continue. Si elle repousse ta main, continue. Arrête-toi seulement si elle te frappe.

Michael Kimmel vient d'un milieu parfaitement ordinaire ; combien d'hommes ont reçu ce genre de conseils ? Combien d'adolescentes ont appris qu'il était flatteur qu'un garçon insiste, que cela voulait juste dire qu'il tient à elle ? Combien ont aussi appris dès leur plus jeune âge que lorsqu'un garçon les embête, voire les frappe, c'est qu'il les aime bien ? Un souvenir personnel de l'école primaire : un garçon était extrêmement violent avec les filles, il a pris ma tête pour la frapper contre un mur. On m'a expliqué que c'était juste une manière pour les garçons de

communiquer avec les filles qu'ils aimaient bien car ils étaient un peu maladroits.

Lorsque Kimmel a interrogé des adolescents, il a constaté que les choses changeaient peu et que les garçons continuaient à croire que les femmes disent seulement « non » pour préserver leur réputation, mais qu'elles pensent en fait « oui ». Nous avons vu dans la première partie que pour être un homme il faut avoir beaucoup de partenaires féminines. Beaucoup plus d'hommes que de femmes s'engagent dans des relations sexuelles hétérosexuelles dont ils n'ont pas vraiment envie parce que cela leur permet de se sentir plus sûrs d'eux après ou qu'ils ont peur de refuser et de paraître peu virils. La pression des pairs joue un rôle beaucoup plus important également chez les garçons que chez les filles[119]. En exigeant des hommes qu'ils aient beaucoup de partenaires sexuelles féminines, et tout en leur disant que l'opinion des femmes en la matière compte peu, nous créons des agresseurs sexuels et des violeurs.

Tout violeur, tout homme violent avec les femmes, a été un enfant et un adolescent. Chaque année, nous continuons à élever des millions d'hommes toxiques et dangereux pour les femmes. Nous pouvons créer des services pour les femmes battues et violées, renforcer les lois sur le viol et la violence domestique, arrêter, condamner et incarcérer des hommes, mais cela reste une politique réactive et essentiellement un constat d'échec. Ce sont les normes masculines qui créent la violence infligée par des hommes à des femmes, et c'est un travail difficile parce que beaucoup d'hommes continuent à dire qu'ils sont des braves types et que cela ne les concerne pas. Demandez-vous si vous connaissez des amis dont vous savez qu'ils se comportent mal avec les femmes. Est-ce qu'ils vous ont déjà confié avoir couché avec des femmes trop ivres pour s'en rendre compte ? Est-ce que vous les avez vus insister en soirée auprès de femmes qui ne voulaient pas d'eux ? Est-ce que vous avez déjà vu votre collègue systématiquement humilier sa femme, voire la frapper ? Au sport, participez-vous à des discussions de vestiaire où vous parlez mal des femmes ? Est-ce que vous vous taisez face à des hommes qui parlent de leurs partenaires sexuelles comme de putes ou de filles faciles ? Est-ce que vous savez qu'un de vos proches a violé une femme et continuez-vous à être ami avec lui ? Ce ne sont que quelques exemples, et si l'immense majorité des femmes a déjà eu à souffrir de ce genre de comportements, alors il est logique que vous ayez vu ces comportements très souvent sans rien dire. Tous les hommes ont joué

un rôle dans la perpétuation de la violence parce que le mauvais traitement des femmes est une caractéristique de notre culture patriarcale. Plusieurs études montrent que beaucoup d'hommes sont mal à l'aise avec la manière dont les femmes sont traitées, mais ils pensent être les seuls. Leur silence favorise alors l'impression fausse que seule une minorité masculine refuse le sexisme. Beaucoup d'hommes réfutent le sexisme mais pensent qu'il est un passage obligé pour être admis dans « la maison des hommes ». Cela n'est pas faux ; mais avez-vous envie d'être admis dans un groupe où vous ne serez jamais à l'aise et jamais complètement vous-même ? Avez-vous envie d'être dans un groupe où l'on parle mal et où l'on agit mal avec les femmes ?

Les hommes ont besoin d'admettre qu'ils sont tous concernés par les violences faites aux femmes. Régulièrement, sur les réseaux sociaux, lorsqu'une femme déclare avoir été agressée sexuellement, beaucoup d'hommes lui affirment « n'être pas comme cela ». Quel est le sens de cette réponse ? Obtenir une médaille pour ne pas être un agresseur sexuel ? On les entend également dire que « tous les hommes ne sont pas comme cela », ce que personne n'a jamais prétendu. Admettez qu'il est quand même passablement égoïste et indécent de n'avoir aucun mot de réconfort et de soutien pour la victime tout en parlant, en plus, du fait que ce récit nous a blessés en tant qu'hommes !

Ne rien dire face à un ami dont on sait qu'il est un agresseur sexuel, c'est faire partie du problème.

Ne rien dire face à un collègue qui établit une atmosphère sexiste pour les femmes, c'est faire partir du problème.

Ne rien dire face aux valeurs masculines qui continuent à dire qu'un garçon qui a manqué de courage est une « femmelette », c'est faire partie du problème.

Beaucoup d'hommes se sont moqués d'une activiste âgée de 16 ans, Greta Thunberg. Ils ont critiqué ses vêtements, son physique, le fait qu'elle soit autiste, ses expressions faciales. En plus d'être du validisme (le fait de se moquer de personnes handicapées en estimant que la norme est d'être valide), c'était bien évidemment du sexisme. Bernard Pivot twitta ainsi :

> Dans ma génération, les garçons recherchaient les petites Suédoises qui avaient la réputation d'être moins coincées que les petites Françaises. J'imagine notre étonnement, notre trouille, si nous avions approché une Greta Thunberg…

Ce genre de propos est décuplé par la présence médiatique de Thunberg, mais fréquent. Combien d'hommes estiment normal de commenter le physique de femmes, parfois très jeunes, et ce dans la totale indifférence de leurs pairs ? Tous les hommes ont envie de faire partie du groupe des « gars cool », d'être adoubés par leurs pairs. Cela a d'ailleurs été la ligne de défense de certains membres de la ligue du LOL, ces jeunes hommes qui ont harcelé des femmes au début des années 2010. Cela commence à l'école et dure tout au long de la vie.

Pour en revenir au suicide masculin, le sentiment combiné de ne plus avoir de métier, de décliner physiquement mais aussi de ne plus faire partie de groupes d'hommes ni d'être en compétition joue certainement un rôle dans le suicide des hommes âgés. Face aux autres hommes, un homme peut subir de la pression pour savoir qui « porte la culotte ». Si un homme, face à d'autres, dit qu'il ne sait pas où est sa femme à ce moment précis, ils peuvent se moquer de lui en supposant qu'elle a un amant. Même dit sur le mode rigolard, cela entretient l'idée qu'il ne l'a pas assez comblée, qu'il ne la surveille pas assez, qu'il n'a « pas assez de couilles ». Comme nous l'avons vu, les hommes estiment et mesurent leur masculinité non pas face aux femmes mais face aux autres hommes ; c'est ce qu'on appelle un acte homosocial (ce sont les interactions qui ne sont ni sexuelles ni amoureuses avec des personnes du même sexe que vous). Beaucoup d'hommes pensent donc qu'il faut être sexiste et violent pour être accepté des autres hommes, et ce, même s'ils n'en ont pas envie. Il existe aussi des mécanismes inhérents à la culture masculine qui les empêchent de parler ; critiquer les hommes sexistes fera qu'on vous questionnera sur votre virilité, votre sexualité. On vous dira que vous êtes féminisé, que vous êtes une « lavette » ou que vous faites cela seulement pour coucher avec des femmes féministes. Le propos le plus courant sera de dire que vous êtes gay. Cela signifie d'ailleurs que, pour ces hommes, seuls les hommes homosexuels sont respectueux des femmes, ce qui en dit assez long sur l'hétérosexualité. En bref, la seule solution possible pour un homme de rester dans la maison des hommes est soit de participer à la violence et au sexisme, soit de se taire. Plein d'hommes vont donc conclure qu'il est préférable pour eux de supporter cette ambiance que de passer pour homosexuel, ce qui en dit long sur l'homophobie de notre société. Il est donc important de dire que les violences patriarcales sont avant tout un problème d'hommes. Ce n'est pas

aux femmes, aux victimes, de changer de comportement mais bien aux hommes violents. Et comme cette violence est partie intégrante de la construction masculine, l'ensemble des hommes doit s'interroger.

Des crimes et délits

Les hommes sont responsables de la quasi-totalité des crimes et délits commis en France. Les statistiques sont les mêmes chez les mineur·es. En novembre 2018, en France, sur près de 80 000 personnes détenues, un peu plus de 96 % sont des hommes. Et 83 % des personnes mises en cause pour homicide en 2017 sont des hommes, tout comme celles mises en cause pour vols avec armes ou coups et blessures volontaires[120]. Cela n'est pas seulement vrai pour les personnes condamnées, mais également lorsqu'on fait des enquêtes autodéclaratives (on demande aux gens de déclarer les délits qu'ils ont commis). Les hommes déclaraient tous deux ou trois fois plus que les femmes avoir volé de petites sommes d'argent[121]. Il est bien sûr possible qu'il y ait des biais, qu'on ait plus pitié des femmes, qu'on les arrête et condamne moins, mais cela ne peut suffire à justifier le fait que l'immense majorité des auteurs d'infractions soient des hommes.

On aura tôt fait de me dire que c'est la testostérone qui provoque cela, mais nul n'a jamais pu prouver que les délinquants et les criminels (y compris sexuels) ont un taux de testostérone supérieur à la normale. Au contraire, de nombreuses études ont montré que le taux de testostérone de l'immense majorité des délinquants sexuels est totalement dans la norme. Si c'était la testostérone en elle-même le problème, pourquoi tous les hommes ne seraient-ils pas délinquants ? Il ne faut aucune force physique particulière pour faire l'usage d'armes ; or 99 % des tireurs de masse aux États-Unis sont des hommes. Il n'est pas plus difficile pour une femme que pour un homme de commettre un crime ou un délit. On peut utiliser une arme si on n'a pas la force nécessaire. Cambrioler une maison ne nécessite pas des compétences qu'un homme aurait et pas une femme. C'est donc bien encore une fois dans la socialisation masculine qu'il faut chercher. Alors bien évidemment, le déterminisme n'est pas absolu et tous les hommes ne sont pas des délinquants, il n'en demeure pas moins que les statistiques sur les infractions sont trop genrées pour penser que c'est un

hasard. On peut néanmoins affiner notre analyse ; ce sont essentiellement les hommes jeunes (15-30 ans) qui commettent des crimes. Et c'est justement à cet âge-là qu'on passe du statut d'adolescent à celui d'adulte, du statut de garçon à celui d'homme.

Nous avons vu que les hommes sont poussés à prendre des risques et à entrer en compétition avec les autres hommes pour justifier leur virilité. Commettre une infraction quelconque est une prise de risques, tout comme commettre des actes de violence envers d'autres hommes est un moyen explicite d'entrer en concurrence avec eux. Et il y a une tolérance relative envers certains actes de délinquance masculine : rappelez-vous de cette étude indiquant qu'il y avait une plus grande tolérance pour les hommes prenant le volant après avoir bu que pour les femmes. Il n'est donc encore une fois pas étonnant que ce soient les hommes qui soient massivement concernés par le fait de commettre des crimes et délits. De la même façon, la sanction qui est envisagée pour eux (comme celle pour les collégiens dont on a déjà parlé) est, elle aussi, virile et violente. Les quelques difficiles débats sur le fait d'ôter leurs armes aux policiers – comme cela se pratique dans de nombreux pays qui n'ont connu aucune augmentation de la délinquance – ont montré que nul n'envisageait que la police soit autre chose que brutale et répressive. Lorsque Sarkozy décide de supprimer la police de proximité, il le fait au prétexte qu'elle symbolise la faiblesse et le laxisme. Et enfin évoquons les multiples interventions policières extrêmement violentes, en manifestation par exemple, qui n'ont jamais contribué à faire baisser la violence préexistante à leur arrivée. En bref, les hommes commettent des infractions, les punitions qui leur sont réservées sont elles aussi punitives et viriles, ce qui ne concourt pas à faire baisser la délinquance. C'est un cercle vicieux qui n'interroge jamais les causes de la violence. Le criminologue David Wilson souligne aussi, à propos des tueurs de masse aux États-Unis, que les hommes ont sans doute plus de mal à gérer la perte d'un emploi ou une insulte quelconque qui leur aurait été faite ; il montre que cela explique en partie leur perte de contrôle, puisque perdre quelque chose (un métier, une femme, etc.) leur donne l'impression de perdre leur identité masculine.

L'incitation à prendre des risques, à ne pas montrer sa peur, à transgresser les règles fait partie de la construction masculine. Et ce sont d'ailleurs des modèles qui sont présentés aux hommes depuis assez longtemps. Pensez à la série *L'Inspecteur Harry* qui est fondée sur l'idée que pour arrêter les

méchants, il ne faut pas respecter les règles d'une société par trop féminisée. Toute la série de films est consacrée à montrer que seule la violence virile traditionnelle, incarnée par Clint Eastwood, fonctionne pour arrêter les méchants et qu'il en est sans cesse empêché par des bureaucrates mous, peu virils, tout droit issus de la gauche états-unienne. Pensez à toutes ces séries, ces films, où le héros est un modèle pour beaucoup d'hommes ; *Scarface* de Brian de Palma où les jeunes hommes ne retiennent que l'argent, la jolie maison, l'ascension, la réussite, et pas la mort, le nez plein de coke, comme un abruti dans sa fontaine. Les modèles masculins que ce soit au cinéma ou dans la littérature incitent non seulement à la prise de risques, à la transgression, mais aussi à la criminalité. Il y a un certain culte pour le mauvais garçon (Tony Montana dans *Scarface* le dit d'ailleurs), pour le gangster.

On l'a vu également, la remise en question de l'identité masculine est sans fin et de nombreux hommes passent par la violence pour prouver qu'ils sont des hommes ; contre des femmes, contre des enfants, des biens ou eux-mêmes. Dès leur naissance, on enseigne aux hommes qu'ils doivent avoir le pouvoir, qu'ils ont le droit à la colère, à l'agressivité, à la compétitivité, alors que les femmes doivent être douces, généreuses et empathiques. On accorde aux hommes le droit à la colère et à la violence, cela ferait partie de leur nature, ce qui expliquerait ensuite le passage à l'acte en termes de violence et d'actes transgressifs. Dans la quasi-totalité des familles, on présente aux petits garçons des livres, des dessins animés, des contes, des histoires où les garçons se mettent en colère pendant que les filles sont passives. Blanche-Neige, dans le film de Disney, est d'une totale passivité face à ce qu'elle subit. À chaque fois ce sont des hommes qui la sauvent. Son inertie totale est symbolisée d'ailleurs par le sommeil profond de la fin du film, provoqué par une pomme empoisonnée dont ne peut la sortir que le baiser d'un homme. On voit ainsi très souvent sur les réseaux sociaux des garçons tout casser parce que leur ordinateur n'a pas démarré ou qu'ils ont perdu à un jeu vidéo. Comme le déclare le sociologue Michael Flood : le taux de délits commis par les hommes

> reflète de très anciens traits dominants de la masculinité qui découlent de notre façon de socialiser les hommes et les garçons pour qu'ils dominent, prennent des risques et s'abstiennent de toute empathie. Ces traits se retrouvent dans les crimes violents et non violents[122].

Les hommes victimes de violence

Si les hommes sont les principaux auteurs de violence, ils en sont aussi les principales victimes. C'est en particulier vrai pour des formes de violence collective et publique comme les guerres, la violence dans la rue, les gangs ou le trafic de drogue. Ainsi dans des zones de guerre comme la Palestine ou l'Irlande du Nord, ce sont davantage les hommes qui sont exposés à la violence et y participent. Dans les guerres, les hommes sont, de façon générale, les principales victimes.

Les normes de la masculinité passent par la violence entre hommes ; on peut parler de soumission à la violence, c'est-à-dire que les hommes savent qu'il faut passer par un certain type de comportements violents envers les autres hommes pour montrer qu'on en est un. Sylvie Ayral montre qu'au collège, tous les garçons vus comme pas assez virils sont harcelés, menacés et frappés. Ce phénomène perdure ; les hommes homosexuels et ceux qui sont perçus comme tels sont agressés par de jeunes hommes soucieux de prouver leur masculinité et leur hétérosexualité. La violence peut être utilisée comme une ressource pour prouver qu'on est un homme et, forcément, on fait ainsi des victimes. Pour certains jeunes hommes, le comportement violent est perçu comme inévitable, obligatoire, une réponse convenablement masculine et hétérosexuelle au conflit, qui offre des récompenses substantielles et qui est respectée par les jeunes femmes attirées par les hommes « durs ». De tels codes sociaux affectent de nombreux hommes en termes de blessures physiques, de problèmes de santé et de décès. Les agressions sur des terrains de sport ne sont pas complètement légitimes sur le plan social mais elles peuvent ne pas être totalement disqualifiées. Lorsque Zidane donne un coup de tête à Materazzi, ce qui lui est reproché, c'est très principalement la conséquence pour l'équipe de France, mais beaucoup disent comprendre sa réaction. Elle est d'autant plus admise que Materazzi est soupçonné d'avoir insulté la mère ou la femme de Zidane, ce qui, dans une société sexiste et patriarcale, est un bon déclencheur-prétexte de l'agressivité masculine. L'agression sur le terrain est courante dans les sports de contact à prédominance masculine tels que le football américain, le hockey sur glace et le rugby, et peut même constituer le sport lui-même, comme dans la boxe, la lutte, etc. Dans ces

contextes, la violence exercée par des hommes envers des hommes est normative, codifiée (bien que soumise à certaines règles) et célébrée.

La violence entre hommes est la forme la plus courante de violence publique et les hommes constituent la majorité des victimes d'homicides et de voies de fait. Les agressions dans les lieux publics sont souvent le résultat de luttes pour l'honneur des hommes. Des incidents mineurs peuvent déclencher une violence meurtrière. En août 2019, un homme est tué à Béziers pour une place de parking. En 2014, un automobiliste va renverser un motard avec qui il venait de se disputer puis lui rouler sciemment dessus. Les insultes, la remise en question de la virilité, les bagarres sur fond d'alcool sont aussi des manières pour les hommes de se divertir tout en testant leur masculinité réciproque.

Pouvoir réagir agressivement et héroïquement à l'agression physique des autres hommes est souvent un marqueur de la virilité. Les histoires de résistance à l'agression et les cicatrices qui les accompagnent peuvent être des insignes de virilité qui incarnent le courage, l'aventure et la résistance dans la rue. Les hommes qui manifestent de la douleur ou de la faiblesse risquent d'être perçus comme féminisés et homosexualisés.

Les normes de la masculinité font donc des morts ; des hommes en tout premier lieu. Lorsque nous, féministes, dénonçons les violences faites aux femmes, il nous est systématiquement répondu que les hommes sont aussi et même plus victimes de violences que les femmes, et que les violences qu'ils subissent sont souvent plus fatales. C'est vrai. On notera toutefois que, souvent, ceux qui utilisent cet argument le font à des fins purement rhétoriques. Non, les morts au champ de bataille ne peuvent en aucun cas occulter les mortes sous les coups de leurs conjoints. Les mêmes qui sont à l'origine de ces tentatives de diversions sont d'ailleurs les premiers à s'alarmer du moindre mouvement des rôles traditionnels genrés, à dénoncer la « féminisation » de nos sociétés, à s'émouvoir de la « crise de l'identité masculine ». Mais tous les indicateurs le démontrent, que la victime soit un homme, une femme, un enfant, dans l'écrasante majorité des cas, l'auteur de ces violences reste un homme et le plus souvent un homme qui adhère aux stéréotypes de genre traditionnels. C'est donc bel et bien la virilité qui produit ces morts et ces mortes, et c'est donc bien elle qu'il faut questionner.

L'American Psychological Association a produit au début de l'année 2019 un manuel à destination des professionnel·les pour aider les

garçons et les hommes en matière de santé mentale. Leur position est claire :

> Le résultat principal des recherches est que la masculinité traditionnelle – marquée par le stoïcisme, la compétitivité, la domination et l'agression – est globalement nuisible. Les hommes socialisés de cette manière sont moins susceptibles d'adopter des comportements sains[123].

Ils s'appuient pour cela sur plusieurs études qui démontrent que plus les hommes adhèrent aux stéréotypes virils, moins ils sont susceptibles de se faire soigner[124], plus ils vont adopter des comportements à risques comme fumer, boire, ne pas manger de fruits et légumes[125] ou éviter de solliciter des services de santé mentale[126]. Une étude a également révélé que la virilité était étroitement associée avec le fait de manger de la viande[127], ce qui va d'ailleurs de pair avec le fait que les hommes sont moins concernés, et agissent moins que les femmes, par les questions écologiques[128]. Là encore, il a été démontré que plus les hommes sentaient leur masculinité en danger, moins ils étaient susceptibles d'adopter des comportements écologiques, qu'ils associaient à la féminité[129]. La construction de la virilité a donc des conséquences inattendues et globales tant sur les individu·es que sur la planète elle-même.

CHAPITRE III

LE SEXISME TOUCHE-T-IL LES HOMMES ?

« Tu seras viril mon kid
Je ne veux voir aucune larme glisser sur cette gueule héroïque
Et ce corps tout sculpté pour atteindre des sommets fantastiques
Que seul une rêverie pourrait surpasser
Tu seras viril mon kid
Je ne veux voir aucune once féminine
Ni des airs, ni des gestes qui veulent dire
Et dieu sait, si ce sont tout de même les pires à venir
Te castrer pour quelques vocalises »
Eddy de Pretto, *Kid*

Pour les féministes, le patriarcat est un mot désignant un système politique dans lequel les femmes sont opprimées par les hommes. On parle bien sûr sur le plan collectif et non individuel, mais il n'en demeure pas moins qu'un homme bénéficie, qu'il le veuille ou non, du patriarcat. Ainsi, à expériences et diplômes égaux, on le paiera souvent davantage. S'il est expert dans un domaine, on fera plus souvent appel à lui qu'à une femme de compétence équivalente. Par exemple, en 2017, il y avait seulement 37 % d'expertes invitées à la télévision et à la radio.

Le sexisme désigne les attitudes discriminatoires envers les femmes au sein du patriarcat mais également l'idée que les hommes sont supérieurs aux femmes.

Il ne peut exister de sexisme anti-hommes, même si j'entends que cela soit difficile à comprendre parce que le sexisme est forcément structurel et systémique et a des conséquences matérielles et concrètes. On peut bien écrire dans tous les magazines féminins possibles que les hommes sont immatures, cela n'aura pas de conséquence sur leur vie professionnelle. Ils ne subiront pas non plus de violences pour cela. Les femmes sont discriminées économiquement, politiquement, socialement. On ne refusera jamais un métier à un homme parce qu'il est homme, on ne le paiera jamais moins qu'une femme à compétences et diplômes égaux. Nous avons vu que les qualités dites masculines (force, compétitivité, agressivité) sont louées

dans notre société pour « réussir ». Les hommes partent donc avec des avantages. Certains me demanderont quels avantages a un homme ouvrier ; bien évidemment il convient de comparer à classe égale, et donc avec une femme ouvrière. Nous verrons alors que, même dans ce cas-là, il bénéficie de privilèges qu'elle n'a pas.

Les masculinistes prétendent régulièrement que les femmes ne sont pas si discriminées, voire que les hommes subissent beaucoup plus d'injustices qu'elles. C'est en général imputé au féminisme, puisque les masculinistes ne souhaitent pas faire évoluer la condition masculine, mais, au contraire, revenir à des « valeurs d'antan » qu'ils idéalisent et fantasment. Ils utilisent ainsi différents faits, souvent réels d'ailleurs, qu'ils vont distordre, mais pas pour améliorer la situation des hommes. Le sociologue états-unien Michael Kimmel a appelé cela *aggrieved entitlement*, l'impossibilité de faire le deuil des privilèges masculins et de réfléchir à la masculinité. Essayons donc de voir les principales idées reçues concernant les discriminations subies par les hommes.

« La guerre est pour l'homme ce que l'accouchement est pour la femme » (proverbe indien)

On entend souvent dire que les hommes sont discriminés face aux femmes en ce qui concerne la conscription et la guerre. En effet, ils sont plus souvent sélectionnés pour servir et il y a davantage d'hommes blessés et tués pendant les guerres que de femmes. En Israël, où la conscription est mixte, les femmes, qui représentent 34 % de l'armée, sont facilement exemptées du service militaire ou ont une durée de service plus courte que celle des hommes pour des motifs liés au mariage, à la grossesse ou à des convictions religieuses. Au sein de l'armée, elles ont généralement des activités traditionnellement féminines comme professeure ou secrétaire. En 2011, elles représentaient 3 % des soldats combattants de l'armée israélienne.

Certains pourraient justifier que c'est normal puisque les femmes sont généralement moins fortes physiquement que les hommes. Le professeur

Joshua S. Goldstein démontre que lorsque les femmes participent aux combats, elles sont aussi efficaces que les hommes[130].

L'analyse des différences biologiques entre hommes et femmes montre qu'il existe des différences de taille et de force mais qu'elles sont trop minimes pour justifier à elles seules l'exclusion des femmes. Encore une fois, l'explication réside dans la culture : les hommes doivent se battre pour prouver leur virilité. En liant masculinité et guerre, elle confère aux hommes le statut exclusif de combattants et cantonne les femmes dans des rôles d'auxiliaires. La division sexuée de la guerre résulte donc essentiellement de la construction culturelle d'hommes courageux, intrépides et prêts à se battre[131].

Il est donc vrai que les hommes participent davantage aux opérations militaires. Mais ces hommes sont envoyés à la guerre par d'autres hommes, et non par des femmes, d'autant plus que la grande majorité des chefs d'État, des responsables politiques et des chefs militaires sont des hommes. De plus, les guerres sont plutôt soutenues par les hommes que par les femmes, et ce quels que soient les convictions politiques, le salaire, le niveau d'éducation ou l'âge[132]. Cela n'a au fond rien de très étonnant et correspond aux valeurs traditionnellement associées à la masculinité et à la féminité. Nous avons vu que les hommes ont davantage recours à la violence que les femmes puisque cela leur permet de prouver qu'ils sont et demeurent des hommes. Passer par la guerre pour résoudre une situation donnée est donc une attitude logique pour les hommes alors que les femmes, davantage garantes de la paix sociale, habituées à devoir être douces et empathiques, chercheront plutôt d'autres solutions. Encore une fois, il est bon de préciser qu'il ne s'agit pas de glorifier les femmes et de dire que les hommes sont tous d'horribles personnages qui adorent la guerre : mais de comprendre pourquoi la guerre est une activité aussi sexuée. Dans tous les cas, si elles soutiennent la guerre, les femmes sont plus sujettes que les hommes à s'interroger sur le degré de violence employé et sur les conséquences humanitaires[133].

Les femmes chefs d'État n'ont pas statistiquement moins tendance que les hommes à entrer en guerre, mais plus les États ont un pourcentage peu élevé de femmes dans leurs assemblées représentatives, plus ils seront susceptibles de résoudre leurs différends internationaux par le biais de la guerre[134]. En temps de guerre, la mise en œuvre de quotas de genre dans

les assemblées et autres parlements pourrait, selon certaines recherches, augmenter de 27 % la probabilité que la violence prenne fin dans les cinq ans[135]. De la même façon, plus des femmes concernées par le conflit en cours sont impliquées dans les processus de paix, plus le conflit a de chances de se terminer en moins d'un an. Garantir la présence de femmes à la mise en œuvre d'un plan de paix et établir des quotas électoraux par sexe peut considérablement augmenter les chances d'une paix durable.

Les dirigeants les plus enthousiastes à l'idée d'envoyer des hommes à la guerre sont également ceux qui soutiennent le plus fortement la masculinité patriarcale traditionnelle là où le rôle des hommes est d'être agressif à la fois pour se défendre et réagir à l'agression[136]. D'ailleurs, les dirigeants politiques masculins s'inspirent explicitement des thèmes de la masculinité pour justifier et encadrer leur implication militaire ou leur politique en général. Le président Reagan utilisa par exemple le personnage extrêmement viril de Rambo en disant, après une projection de *Rambo 2,* qu'il saurait quoi faire la prochaine fois que des terroristes attaqueraient[137]. On retrouve cela également avec Vladimir Poutine qui s'est attaché à multiplier les apparitions ultraviriles, torse nu, chevauchant un cheval ou tenant une arme. Ceci lui a servi à se démarquer de son prédécesseur Boris Eltsine qui était vieux, malade et alcoolique, mais aussi à justifier sa politique[138]. On se souvient ainsi de ses propos sur les terroristes qu'il voulait « buter jusque dans les chiottes », l'invitation aux islamistes à venir se faire « circoncire » à Moscou ou la déclaration de faire « pendre par les couilles » le président géorgien[139]. On retrouve également cela avec le président guatémaltèque, Alejandro Giammattei, qui multiplie les déclarations viriles en promettant de combattre les criminels à coups de testostérone (et là on l'imagine jetant des hormones à la tête des criminels, terrifiés). Les organisations militaires s'appuient systématiquement et intentionnellement sur des notions patriarcales de la masculinité pour convaincre les hommes de se battre et de prendre des risques dans les conflits ; ainsi pendant la guerre du Vietnam, les combattants vietnamiens étaient appelés « pédés » par les soldats américains, comme l'étaient parfois dans les années 1990 les recrues états-uniennes dans la Navy[140]. Cela permet, dans le premier cas, de s'affirmer comme de « vrais hommes » qui usent de méthodes de combat « dignes » face aux Vietnamiens qui emploieraient des méthodes de combat « lâches et peu viriles » et, dans

l'autre, de faire de l'incorporation dans la Navy un processus de virilisation des jeunes hommes. Aux États-Unis encore, la doctrine *Don't ask, don't tell* (« Ne demandez pas, n'en parlez pas »), en vigueur de 1993 à 2011, visait à interdire aux homosexuel·les et aux bisexuel·les de se déclarer comme tels tant qu'ils servaient. L'explication était que cela « créerait un risque inacceptable contre les hauts standards moraux, l'ordre, la discipline et la cohésion qui forment l'essence des capacités militaires[141] ». Comme les homosexuels ne sont pas vus comme de « vrais hommes », cela montre surtout que l'armée obéit avant tout à des valeurs masculines traditionnelles. Au sein des organisations militaires, la valorisation de la prise de risques en tant que comportement masculin est une cause de préjudice important pour les recrues ; on leur fait des bizutages parfois dangereux, les instructeurs sont souvent violents ; tout est fait pour faire de garçons des hommes, c'est-à-dire des hommes violents. Enfin, les hommes et les femmes qui assument des rôles au combat doivent faire preuve d' « hypermasculinité ». Les soldates sont évaluées en fonction de critères masculins ; or pourquoi ceux-ci seraient-ils le mètre étalon ? Elles vont donc adopter des discours et des comportements masculins, abandonner des pratiques traditionnelles de la féminité et minorer le harcèlement ou les agressions sexuelles qu'elles subissent. Les soldats, eux, tenteront régulièrement de se différencier des autres par des pratiques et des paroles d'ultramasculinité en montrant par exemple qu'ils sont plus forts physiquement[142].

Ce sont souvent les hommes qui se sont opposés à la présence de femmes dans l'armée, arguant qu'elles seraient inefficaces, voire entraveraient le travail des hommes soldats[143]. Ainsi, en 2000, la Cour de justice de l'Union européenne a tranché en faveur d'une Allemande, Tanja Kreil, qui, s'étant vu refuser un engagement dans la Bundeswehr, a contesté les dispositions constitutionnelles interdisant l'accès des femmes aux activités entraînant un service armé. En France, avant 2014, les femmes étaient interdites à bord des sous-marins. À la suite du cas Kreil, de nombreux pays ont modifié leur législation concernant les femmes dans l'armée. Il paraît donc d'un côté difficile de reprocher aux femmes de ne pas s'engager tout en les empêchant de le faire. En France, un rapport du Sénat de 2014 pointe que les codes dans les écoles militaires sont très masculins, que les uniformes ne sont pas les mêmes (pas de galons pour les femmes) et que les femmes enceintes doivent s'habiller en civil puisqu'il n'a jamais été conçu

d’uniforme pour elles. De manière générale, l’armée est très peu compatible avec le fait d’élever des enfants… et pour les lecteurs qui trouveraient cela normal, rappelons que les femmes ne sont pas seules à faire des enfants.

Enfin, le harcèlement sexuel et les agressions sexuelles sont omniprésents dans l’armée et dans les académies militaires. À l’été 2008, les audiences du Congrès américain sur les agressions sexuelles dans l’armée ont révélé que plus du quart des femmes avaient été agressées sexuellement ou violées dans l’exercice de leurs fonctions. La Commission britannique pour l’égalité et les droits humains a révélé la même chose pour les femmes militaires dans l’armée britannique. Un livre révélait la même situation en France en 2014[144]. Au lycée militaire Saint-Cyr, beaucoup de femmes ont témoigné avoir subi de la violence et du harcèlement avec pour objectif de leur faire quitter ce lieu où elles n’avaient, selon certains, pas leur place : « En réalité, selon eux, les filles ne devraient tout simplement pas être là. Les femmes sont des êtres merveilleux, doux et gentils, mais mieux à la maison à faire des enfants[145]. » En clair, il paraît difficile de reprocher aux femmes d’être minoritaires dans l’armée tout en faisant tout pour qu’elles n’y entrent pas.

De plus, les valeurs véhiculées dans l’armée sont souvent profondément sexistes : le langage utilisé par les soldats, les images de pin-up dans les forces armées et les chants militaires véhiculent fréquemment des messages dénigrant les femmes. Ainsi la chanson *La Coloniale* dit par exemple :

> C’était un wagon de pines
> Qui revenait d’Indochine
> Y en avait des longues, des fines
> Qui pendaient par la portière
> […]
> La p’tite bonne qu’avait tout vu
> S’en est servi la première
> Elle s’en est tellement foutue
> Qu’elle s’en péta la charnière
> Elle s’en est tellement foutue
> Qu’elle s’en péta la charnière
> Si bien que du con au cul
> Ce n’est plus qu’une vaste ornière

On imagine combien une femme serait à l’aise dans ce genre de situation. Si elle ne la chante pas, on la traitera de coincée, et si elle le fait, de salope. Toutes les femmes ayant vécu des situations de ce genre (des ambiances viriles rigolardes) verront très bien le dilemme insoluble dont je parle.

D’autres chansons, comme *Le Volontaire*, expliquent combien les femmes font souffrir les hommes qui, à cause d’elles, s’engagent et meurent au combat. Il aurait pu aller se coller devant une série triste de Netflix, manger deux kilos de chocolat et digérer son chagrin, mais non, il a choisi de s’engager, et c’est (comme d’habitude) à la femme qu’on le reproche.

Bien évidemment, certains chants sont également racistes, comme *Le Chant des coloniaux* : « Brave colon fait rentrer ta moukère ». Ce type d’atmosphère, et c’est un euphémisme, est extrêmement inconfortable pour les femmes et ne peut les inciter à s’engager dans l’armée.

La guerre évolue et la plupart des armées occidentales tendent à imiter la structure de l’armée états-unienne et convergent vers une structure dite « post-fordiste ». La conscription y est abolie et l’on fait appel à des forces rémunérées. Bien évidemment, cela a entraîné une pénurie de main-d’œuvre qui a nécessité de faire appel aux femmes, y compris dans des postes précédemment considérés comme masculins. Ainsi, moins une armée professionnelle a recours à la conscription et plus de femmes y serviront. Les femmes représentaient 7,5 % des forces armées françaises en 1995 et sont passées en 2008 à 14,2 % (la conscription a été supprimée en 2002)[146]. L’évolution de la nature de la guerre explique aussi l’augmentation du nombre de femmes recrutées. La guerre contemporaine entraîne beaucoup moins que par le passé de confrontations directes entre deux grandes armées. On pratique désormais une guerre à distance avec, par exemple, des drones, des cyber-armes, et l’accent mis sur la collecte de renseignements. Ces occupations liées à l’informatique, à l’électronique et au renseignement, qui constituent le cœur de la nouvelle guerre, sont plus importantes que le combat physique. Les femmes peuvent donc parfaitement y prétendre.

Enfin, il faut rappeler que désormais de plus en plus de civils, dont des femmes, sont touchés pendant la guerre. Par exemple, lors de la Première Guerre mondiale, 15 % des victimes étaient des civils, contre 65 % lors de la Seconde Guerre mondiale. Les femmes ne sont pas seulement prises entre deux feux, elles sont de plus en plus victimes de violences en temps de guerre et même prises spécialement pour cibles. En Bosnie, par exemple, le viol systématique des femmes a été organisé, mis en place, planifié. Le président des Philippines Rodrigo Duterte déclara qu’il fallait « tirer dans le vagin » des femmes rebelles. Ces crimes sexo-spécifiques peinent à être reconnus et, en avril 2019, plusieurs pays, dont les États-Unis, ont mis leur

veto à une résolution visant à lutter contre le viol comme arme de guerre, parce que cela impliquait d'aider les victimes de viol en matière de droits sexuels et reproductifs. Enfin, si les hommes sont les principales victimes directes des opérations militaires, il est prouvé que les impacts de la guerre et des conflits civils sur la santé et le bien-être (en termes de maladie et de décès) sont plus importants pour les femmes que pour les hommes[147]. L'incidence des conflits armés sur l'espérance de vie des femmes est supérieure à celle des hommes, les guerres entre États et les guerres civiles affectant les femmes plus négativement que les hommes pendant toute la période de conflit[148]. Une analyse mondiale récente des victimes de guerre révèle que « les hommes sont plus susceptibles de mourir pendant les conflits, tandis que les femmes meurent plus souvent de causes indirectes après la fin du conflit[149] ».

Oui, un grand nombre d'hommes et de garçons sont tués et blessés à la guerre, et les féministes ont été à l'avant-garde des efforts visant à prévenir les horreurs de la guerre. Les groupes féministes contemporains jouent un rôle important, par exemple en soutenant les objecteurs de conscience masculins comme ce fut par exemple le cas en Corée du Sud[150]. Si l'on souhaite lutter contre la mort de nombreux hommes lors de conflits armés, il convient de lutter contre les valeurs qui exaltent la violence et le combat comme valeurs viriles ultimes.

Kramer contre Kramer

En 1991, l'écrivaine féministe Susan Faludi écrit *Backlash : la guerre froide contre les femmes*. Elle y démontre que pendant les années 1980, alors que les femmes avaient récolté les fruits de nombreux combats durement menés (contraception, IVG, lois sur les violences sexuelles, etc.), elles ont dû faire face à un retour de bâton *(backlash)* qui visait à stopper voire faire reculer leurs droits à partir d'une série de mensonges savamment distillés. Le film *Kramer contre Kramer* sorti en 1979 illustre ce backlash. Meryl Streep annonce à son mari, joué par Dustin Hoffman, qu'elle le quitte et lui laisse la garde de leur fils unique. Elle finit par changer d'avis et entame une bataille juridique, qu'elle gagne, pour la garde ; elle laisse finalement la garde à son mari, voyant comme il s'occupe bien de son fils.

Ce film, ainsi que d'autres, puis des chansons (Daniel Balavoine, *Mon fils ma bataille*) visent à asseoir l'idée que les femmes, depuis qu'elles ont acquis des droits, abandonnent leur rôle de mère de famille pour se concentrer sur leur carrière ou leurs amants, mais finalement obtiennent toujours la garde des enfants même si elles sont des mères exécrables. Les femmes auraient désormais « tout gagné » et les hommes seraient en position d'infériorité sur tous les plans.

Effectuons déjà un constat sur les soins aux enfants. Même si l'écart entre hommes et femmes s'est réduit en vingt-cinq ans, les femmes y consacrent toujours deux fois plus de temps que les hommes. Plus il y a d'enfants, plus les femmes consacrent de temps aux tâches domestiques, au contraire des hommes qui y passent moins de temps. Un homme qui a trois enfants va passer moins de temps à faire le ménage que s'il n'avait pas d'enfant ou s'il n'en avait qu'un. Les tâches parentales sont elles aussi sexuées. Les trois quarts des soins aux enfants, de leur suivi scolaire ou des trajets d'accompagnement sont réalisés par les mères. Seules les activités de jeux et de socialisation sont également partagées entre hommes et femmes. En vingt-cinq ans, le temps des hommes passé à s'occuper des enfants a augmenté de… dix minutes par jour. On est donc loin de femmes dénaturées, qui passeraient leur temps entre shopping et cocktails pendant que les maris changent des couches[151]. Une étude a d'ailleurs montré que les mères sont généralement plus stressées, plus fatiguées et moins heureuses que les pères[152].

Il est vrai que l'initiative du divorce est celle des femmes dans 60 à 70 % des cas. Mais on ne peut d'un côté avoir permis aux femmes de demander le divorce, à l'égal des hommes, et de l'autre le leur reprocher. Il est tout aussi faux de prétendre que le divorce cause le suicide chez les hommes puisqu'il est prouvé que « le divorce aggrave désormais autant, voire plus, la tendance au suicide des femmes que celle des hommes par rapport aux personnes mariées[153] ». Même si c'était le cas, il paraîtrait extrêmement difficile de demander aux femmes de rester, contre leur gré, avec un homme pour qu'il ne se suicide pas !

Et quoi qu'en disent les masculinistes, le divorce coûte avant tout aux femmes : 20 % des femmes basculent dans la pauvreté après un divorce contre 8 % des hommes. La situation est un peu moins dramatique après la rupture d'un Pacs, mais a les mêmes conséquences : les femmes courent plus fréquemment le risque de devenir pauvres[154].

Après une rupture (divorce ou Pacs), le niveau de vie des femmes baisse d'un peu moins de 15 % alors qu'il aurait augmenté si elles étaient restées en couple. La perte de niveau de vie directement imputable à la rupture est de l'ordre de 20 % pour les femmes et de 3 % pour les hommes[155].

Après un divorce, les hommes qui étaient propriétaires d'un bien immobilier le restent davantage que les femmes.

Une famille sur cinq est monoparentale et 85 % de ces familles ont à leur tête des femmes. Or d'après l'agence de recouvrement des impayés de pensions alimentaires, 40 % des pensions alimentaires sont totalement ou partiellement impayées ; ce chiffre est à prendre avec précaution puisqu'il a été calculé dans les années 1980 et ne prend pas en compte les unions libres. Les médias regorgent d'articles tous genrés au masculin « Les plumés du divorce », « Je suis ruiné à cause de ma rupture : comment me relever ? », « Les hommes ruinés après un divorce », « Ruinée par son ex-femme, bientôt SDF, une star du football a pensé au suicide », mais ce sont essentiellement les femmes qui souffrent des conséquences financières du divorce. Les femmes qui élèvent seules leurs enfants sont plus frappées par le chômage et moins susceptibles de « refaire leur vie » que les hommes divorcés.

La garde des enfants est un sujet épineux et les multiples groupes de pères divorcés, qui prétendent que les juges donnent systématiquement la garde aux mères alors qu'ils la réclament instamment, n'arrangent rien à l'affaire. Une étude a permis de montrer que dans 80 % des cas, les parents se sont mis d'accord à l'amiable pour fixer la résidence des enfants[156] : dans 71 % des cas, les deux parents étaient donc d'accord pour que la garde soit au domicile de la mère. Dans 9,4 %, un des deux parents n'a exprimé aucun souhait, et c'est dans l'immense majorité des cas le père ; les juges accordent donc logiquement la garde à celle qui en a fait la demande : la mère. Dans les 10 % des cas où il y a désaccord sur la garde, celle-ci est plus fréquemment donnée à la mère, mais les juges, dans les cas de désaccords, fixent deux fois plus de résidence chez le père que dans les cas d'accord. Soulignons que la décision entérine généralement une situation existante, c'est-à-dire que le lieu de résidence de l'enfant avant passage devant le ou la juge était déjà chez la mère.

Certains prétendent aussi que les femmes, pour obtenir le divorce et la garde des enfants, inventeraient avoir été battues ou violées ou manipuleraient les enfants pour qu'ils disent l'avoir été. Les chiffres sont

clairs : seulement 10 % des femmes violées portent plainte et une majorité des viols sont commis par le conjoint ou l'ex-conjoint. S'il y a eu viol, il y a donc davantage de risques que la femme n'en parle jamais et ne porte pas plainte. Il y a beaucoup plus à s'inquiéter du fait que les victimes de viol portent très peu plainte que des fausses allégations qui sont rares. Il y a extrêmement peu de cas où les femmes sont « avantagées » dans le droit de garde, et nous avons vu que le divorce, assorti de la garde d'enfants, est très loin de constituer un avantage pour les femmes. Nous avons également vu que lorsqu'ils sont mariés, l'essentiel des tâches liées aux enfants échoit aux mères ; est-il donc si étonnant que la société, lorsqu'il y a désaccord entre les parents, considère globalement que la mère s'occupera davantage des enfants ?

La monoparentalité est source d'appauvrissement et de contraintes diverses pour les femmes. Il ne s'agit donc pas d'exclure les pères, mais d'avoir le droit de divorcer pour les femmes.

Est aussi fréquemment évoquée l'idée que les femmes « feraient des enfants dans le dos des hommes ». En clair, elles leur imposeraient des grossesses et des enfants dont ils ne voulaient pas. Ainsi un site masculiniste écrit :

> Le moyen le plus fréquent pour imposer une paternité est le mensonge sur l'utilisation d'un moyen de contraception, chose que ne peuvent généralement pas vérifier les hommes (prise de la pilule, stérilet, etc.) et qui vont abaisser son seuil de précaution.

À l'heure actuelle, les hommes cisgenres (dont le sexe de naissance est en accord avec le genre) sont les seuls à pouvoir avoir le contrôle absolu sur leurs capacités reproductives. S'ils ne veulent pas d'enfant, il leur est possible de mettre un préservatif et d'ainsi se préserver quasi absolument de toute grossesse de leur partenaire. Les femmes, en revanche, voient régulièrement leurs droits sexuels et reproductifs attaqués, avec un droit à l'IVG restreint, comme dans de plus en plus d'États américains. Dans le monde, on estime que 214 millions de femmes souhaiteraient espacer ou éviter les grossesses mais n'ont pas accès à des moyens de contraception[157]. Certaines femmes sont stérilisées de force, comme les handicapées mentales. Un article de *Libération* de 2001 témoignait de cette pratique dans plusieurs centres pour personnes handicapées mais également à l'initiative de parents de personnes handicapées[158]. Jusqu'en 2016, pour changer de statut légal auprès d'un tribunal, les personnes transgenres devaient être stérilisées. Enfin, dans les années 1960 et 1970, des politiques

d'avortements et de stérilisations ont été menées dans les territoires d'outre-mer sur les femmes noires[159], alors que, dans le même temps, l'IVG était interdite aux femmes de métropole. En janvier 2019, des députés ont d'ailleurs demandé l'ouverture d'une commission d'enquête sur des stérilisations et avortements forcés à La Réunion.

Il convient donc de répéter une chose ; si vous ne voulez pas d'enfant, messieurs, portez systématiquement un préservatif. Il est absurde de confier sa contraception à quelqu'un d'autre et de s'en plaindre ensuite. Et si vous ne voulez pas d'enfant du tout, la vasectomie est une méthode extrêmement fiable. Enfin, il semble qu'il faille mener une discussion sur ce qu'est la paternité, sur le fait d'être père et des droits et devoirs que cela implique. On ne peut pas d'un côté exiger des droits sur l'enfant, alors que d'un autre côté on montre que l'on a bien peu de devoirs, en particulier de soins face à lui.

Mais oui mais oui, l'école est finie

Un argument fréquemment utilisé par les masculinistes est que les filles ont de meilleurs résultats scolaires. Comme le rappelle Francis Dupuis-Déri[160], il y a pléthore d'articles rappelant que les garçons seraient « en péril » à l'école, comme *Le Monde de l'éducation* qui titra « Faut-il sauver les garçons ? ». En 2011, *Le Figaro* interviewe le pédopsychiatre Stéphane Clerget et titre « Stéphane Clerget : "Il faut sauver les garçons !" » Il y déclare, tout en mesure, que « si nous ne faisons pas cette révolution, si nous ne réintroduisons pas les hommes à l'école, nous courons à la catastrophe ». Vous l'aurez compris, si les garçons sont en échec à l'école, c'est parce qu'il y a trop de femmes enseignantes. Le sociologue Michel Fize, dans l'ouvrage *Les Pièges de la mixité scolaire*, revient lui aussi sur cette crise que connaîtraient les garçons. Enfin, en 2009, le professeur Jean-Louis Auduc publie *Sauvons les garçons !* où il écrit que « les garçons sont devenus, en quelques années, le deuxième sexe de l'école et occupent sans conteste la place la plus défavorable au sein du système éducatif, place caractérisée par l'échec scolaire et la sous-qualification massive ».

Toutes les statistiques le montrent : de l'école à l'université, les filles réussissent mieux que les garçons. Elles redoublent moins et ont de

meilleurs résultats, y compris en mathématiques. Désormais, en France, les filles représentent 47 % des élèves dans les filières scientifiques du lycée. Elles sont 84 % à avoir le bac en 2017 contre 74 % des garçons.

Pourtant, les filles sont considérablement désavantagées. Elles sont moins interrogées et stimulées que les garçons ; les questions qu'on leur pose font moins appel au raisonnement que celles posées aux garçons[161]. Les travaux des filles sont corrigés de manière brève avec peu de commentaires, contrairement à ceux des garçons[162]. Dès la maternelle, les garçons sont plus sollicités et les filles sommées de se taire[163]. L'agitation des petites filles est moins tolérée et les institutrices ont tendance, pour les punir, à les isoler ou à les mettre à côté d'un garçon, ce qui est d'ailleurs assez curieux. En quoi être à côté d'un garçon devrait constituer une punition, sauf si on estime que ces derniers vont ennuyer les filles ? Dans une école suédoise, pays pourtant censé être à la pointe en termes de féminisme, les garçons bénéficiaient des deux tiers du temps de parole et les enseignant·es acceptaient que les garçons interrompent les filles alors qu'ils et elles disaient à ces dernières d'attendre leur tour pour parler[164].

Les stéréotypes ont la peau dure puisque les enseignant·es attendent davantage des garçons que des filles en mathématiques. À notes égales, un garçon sera davantage orienté en filière scientifique qu'une fille. Il semble malheureusement que les choses changent assez peu. J'étais en 3e à l'époque paléolithique (en 1988) et déjà, alors que nous étions deux à avoir exactement les mêmes (et meilleurs) résultats en mathématiques, la professeure m'avait expliqué qu'il vaudrait peut-être mieux que je me dirige vers une filière littéraire alors que, bien évidemment, elle imaginait mon camarade en filière scientifique. Les stéréotypes des enseignant·es, de la famille, en clair de la société tout entière, joueront en défaveur des filles comme une sorte de prophétie autoréalisatrice : elles se dévalueront. Un test le prouve : on demande à des élèves de reproduire une figure géométrique complexe. Si l'on dit aux filles qu'il s'agit d'une épreuve de dessin, elles la réussissent mieux que les garçons. Si on dit qu'il s'agit d'une épreuve de géométrie, c'est l'inverse. Un autre test a prouvé que nous associons systématiquement les mathématiques au masculin[165].

En bref, stéréotypes aidant, on imagine que les filles ont de bons résultats parce qu'elles travaillent et sont sérieuses alors que les garçons le font par talent, grâce à des compétences quasi innées[166]. Beaucoup d'enseignant·es

estiment ainsi que les garçons pourraient avoir de bien meilleurs résultats et que, simplement, ils ne travaillent pas assez.

De plus, les programmes scolaires, même s'ils commencent à s'améliorer, montrent aux élèves que les femmes sont absentes, tant en histoire que dans les découvertes scientifiques. La plupart des illustrations montrent des hommes. Dans les manuels de seconde, les biographies de femmes représentent seulement 6 % du total[167]. En 2016, seuls 4 % des auteurs étudiés au bac de français étaient des femmes[168]. La place des femmes dans la Résistance pendant la Seconde Guerre mondiale a longtemps été minorée. Là encore, cela donne une certaine vision du monde. Cela offre aux femmes peu de rôles modèles et apprend à tous et toutes que seuls les hommes ont eu des rôles historiques, scientifiques, économiques ou littéraires importants.

L'idée que les filles réussissent mieux parce qu'elles seraient plus dociles, que l'école aurait des valeurs plus féminines (pour ce que cela veut dire) a été battue en brèche. Les filles réussissent mieux parce qu'elles travaillent davantage et consacrent plus de temps à leurs devoirs[169].

En fait, les problèmes, plus qu'en termes de genre, se situent au niveau de la classe sociale. Ce ne sont pas massivement les garçons qui échouent à l'école, mais les garçons des classes populaires. L'échec est souvent imputé au fait que les garçons ne supporteraient pas la réussite des filles et deviendraient agressifs et en spirale d'échec, mais comme le dit la professeure des sciences de l'éducation Nicole Mosconi[170],

> c'est plutôt la crise sociale et la domination économique et sociale, avec de plus les phénomènes de racisme, qui expliquent l'échec scolaire des garçons de milieux populaires qu'un antagonisme entre garçons et filles.

On a mis en opposition garçons et filles plutôt que de tenir compte des problèmes de classe sociale, de milieu familial ou de racisme. Une étude menée au Québec a révélé que moins les enfants, garçons comme filles, adhèrent aux stéréotypes de sexe, mieux ils et elles réussissent à l'école[171]. Or les garçons adhèrent beaucoup plus aux stéréotypes de sexe que les filles, et ceux des classes populaires davantage. Cela explique en partie pourquoi ils échouent à l'école. Il est probable que les filles des quartiers populaires réussissent davantage à l'école parce qu'elles ont compris que cela leur permet de résister au sexisme, de tenter d'avoir une place dans la société. Plus on attribue des stéréotypes aux garçons, tels que le fait de

n’être pas capables de tenir en place, d’être violents ou compétitifs, plus on va renforcer leur situation d’échec au lieu de la contrer.

Par ailleurs, la réussite scolaire des filles doit être tempérée, puisque celle-ci ne rime pas avec une réussite sociale. Elles accèdent beaucoup plus rarement que les garçons aux filières les plus prestigieuses et à celles qui garantissent un métier à haut revenu. Alors que les filles représentent 47 % des effectifs des classes scientifiques, elles ne sont plus que 28 % en écoles d’ingénieurs. Leurs diplômes d’études supérieures seront donc beaucoup moins rentables que ceux des garçons et, nous le verrons plus tard, elles sont plus précaires, plus mal payées et plus pauvres que les garçons.

Les différences de résultats entre les sexes sont donc beaucoup plus faibles que ceux par l’origine sociale. Nicole Mosconi parle ainsi de « division socio-sexuée des savoirs[172] ». Ce sont essentiellement les garçons des classes populaires qui échouent à l’école. Ainsi, les garçons issus de familles immigrées de cités ont neuf fois moins de chance d’obtenir une orientation en seconde générale et technologique que les élèves des classes moyennes et supérieures[173]. Il importe donc de mener davantage d’études en combinant à la fois le sexe et la classe sociale afin d’avoir déjà une vision claire de la situation ; il existe beaucoup de travaux sur l’école et les classes populaires, mais peu ont affiné en ajoutant le prisme du genre.

La pauvreté des hommes

Lorsqu’on se représente un sans domicile fixe, on imagine volontiers un homme, et le stéréotype est vrai : trois SDF sur cinq sont des hommes. Mais il est important de comprendre qu’il existe un continuum entre les personnes pauvres logées et les SDF. La frontière est poreuse ; où classer une personne qui sous-loue un logement mais devra partir à plus ou moins court terme ? Quelle est la différence fondamentale entre un jeune travailleur sans domicile et celui vivant dans un foyer trouvé par un éducateur[174] ? Il y a moins de femmes dans la rue car les représentations sociales de sexe font que nous supportons moins de voir une femme dans la rue ; la femme qui, par définition, appartient au foyer, à l’intime, au dedans[175]. Ce stéréotype tend selon moi à s’effacer lorsqu’il s’agit de

femmes immigrées qui apparaissent souvent, par racisme, comme moins fragiles que les femmes blanches. Les femmes dites roms (même si cette locution est discutable) sont par exemple très concernées par cette problématique. Nos stéréotypes racistes à leur égard, ainsi qu'à leurs enfants, font que nous tolérons beaucoup mieux qu'elles soient à la rue parce que nous les imaginons plus susceptibles de le supporter ; il suffit de lire certains propos véhiculés sur les réseaux sociaux : les Roms vivraient naturellement dans la saleté ou la promiscuité, comme s'il s'agissait pour ceux qui sont en situation de grande précarité d'un choix de vie délibéré et apprécié. Joanne Passaro[176], qui a travaillé sur les SDF aux États-Unis, démontre que, s'il y a une dimension sexuée, il y a également une dimension raciale ; les hommes noirs sont plus susceptibles que les hommes blancs d'être à la rue, et d'y rester souvent à vie.

Il existe des différences entre hommes et femmes SDF. Une enquête récente démontre que les femmes SDF parisiennes sont moins suivies par un travailleur social et possèdent moins souvent une assurance maladie que les hommes[177]. En revanche, elles bénéficient de conditions d'hébergement plus stables et sont moins présentes dans des foyers que l'on doit quitter pendant la journée. Les femmes sont aussi accompagnées d'enfants et sont plus jeunes. Ainsi, la moitié des sans domiciles de 18 à 29 ans sont des femmes[178]. Il est probable que le fait d'être souvent accompagnées d'enfants font qu'elles restent moins dans la rue. De plus, il est probable que dans notre imaginaire collectif, l'homme SDF soit vu comme celui qui est paresseux, qui n'est même pas capable de gagner son pain et nourrir son foyer, et qu'au fond, il mériterait son sort alors que nous acceptons davantage qu'une femme soit sans emploi ; nous la jugeons moins paresseuse et nous lui faisons moins « payer » le fait d'être à la rue.

Les femmes se retrouvent statistiquement plus souvent à la rue après un divorce ou des violences commises par leur mari, alors que les hommes y échouent après une perte d'emploi ou une incarcération. Les femmes SDF ont subi davantage de violences physiques ou sexuelles dans l'enfance ou par leur conjoint. Pour les hommes, ce sont les fugues, les placements en foyer qui ont pu les conduire à la rue[179]. Enfin, les femmes vivant dans la rue y sont infiniment plus victimes de violences sexuelles que les hommes, ce qui explique sans doute qu'on leur cherche rapidement une solution d'hébergement.

Oui, il y a plus d'hommes SDF, mais il y a davantage de femmes pauvres, et ce à tous les âges de la vie. Quelle que soit la classe d'âge considérée, les femmes seront toujours en moyenne plus pauvres que les hommes, hormis à l'âge de 18 ans où le pourcentage est le même.

Les femmes sont plus pauvres pour plusieurs raisons :

– elles sont plus souvent à la tête de famille monoparentales (85 %) ;

– elles ont connu plus d'interruption de carrière avec les congés maternité, le fait de s'être occupée d'un proche ou d'un enfant malade, ce qui fait que l'écart de pauvreté entre les femmes âgées et les hommes âgés est plus marqué. Ainsi, dans plus de 80 % des cas, l'accompagnant d'un enfant handicapé est la mère, ce qui l'empêche d'avoir des revenus propres et de s'assurer une retraite correcte ;

– les travailleurs pauvres sont essentiellement des travailleuses parce qu'elles travaillent davantage à temps partiel et en contrats courts que les hommes. Beaucoup de femmes vont ainsi travailler dans des domaines comme la restauration, le nettoyage ou le service à la personne avec une très grande amplitude horaire qui les empêche de chercher un autre emploi. Dans les services de nettoyage, les femmes travaillent sur des durées courtes et cumulent plusieurs employeurs et donc des lieux de travail différents. Dans la grande distribution, les horaires sont irréguliers avec, souvent, l'impossibilité de rentrer à son domicile pendant la pause à cause de l'éloignement travail/domicile[180] ;

– elles ne trouvent pas de garde d'enfant, sont en famille monoparentale et arrêtent donc de travailler pour s'occuper des enfants ;

– elles sont généralement en situation de sous-emploi ; elles voudraient travailler mais ne trouvent pas de travail ;

– elles travaillent plus souvent dans des métiers où le salaire brut est le plus bas, comme les services aux particuliers ;

– elles sont moins qualifiées ; tous métiers confondus, la part des emplois non qualifiés d'employés et d'ouvriers est près de deux fois plus importante pour les femmes que pour les hommes ;

– elles sont quatre fois plus à temps partiel que les hommes, d'autant plus lorsqu'elles ont plusieurs enfants. C'est rarement un choix, puisque beaucoup de femmes à temps partiel affirment qu'elles voudraient travailler davantage si on leur proposait des modes de garde pour les enfants ;

– elles supportent plus de contraintes horaires que les hommes comme l'impossibilité de modifier ses horaires ou travailler le dimanche ;

– elles sont fortement concentrées dans le bas de l'échelle des salaires horaires de base ;

– elles sont moins payées que les hommes à diplôme égaux et compétence égales ;

– elles font moins d'heures supplémentaires et celles-ci sont moins payées (puisque alignées sur leur salaire, qui est plus bas) ;

– elles font moins de formation (parce qu'elles doivent s'occuper des enfants, que leur conjoint refuse qu'elles en fassent ou à cause de la banalisation des compétences mises en œuvre dans les emplois de service peu qualifiés, considérées « naturellement féminines » et ne nécessitant donc pas de formation) ;

– leur retraite est inférieure à celle des hommes et elles valident deux fois moins des carrières complètes ;

– les femmes ont un risque de chômage supérieur à celui des hommes.

Ces situations s'expliquent par des préjugés prégnants dans nos sociétés. Une enquête montre que, lorsque les parents de jeunes enfants travaillent, une nette majorité des interrogés déclare que le parent qui devrait de préférence cesser ou réduire son activité est « la mère », « le père » dans 1 % des cas et « le plus bas salaire » dans 42 % des cas[181]. Comme le plus bas salaire est celui de la femme dans trois couples de salariés sur quatre, on en déduit que le parent désigné implicitement serait la mère dans 89 % des cas. Les partisans de choix symétriques (« les deux parents continuent leur activité », « les deux parents réduisent leur temps de travail ») demeurent minoritaires.

Une étude de l'Insee révèle qu'une personne interrogée sur quatre pense qu'en période de crise économique les hommes devraient être prioritaires pour trouver un emploi, avec tout de même une différence selon les générations[182] : cette priorité est approuvée par 50 % des 75-79 ans et seulement 10 % des 20-24 ans. Dans la même étude, plus de la moitié des personnes pensent qu'un enfant d'âge préscolaire risque de souffrir du fait que sa mère travaille ; là encore, les avis dépendent beaucoup de l'âge : en dessous de 40 ans, quatre adultes sur dix sont plutôt d'accord avec cette idée contre sept sur dix pour les 65 ans et plus.

Au fond, encore une fois, les stéréotypes de sexe nous en disent long sur la plus grande pauvreté des unes et le fait que les autres soient davantage sans domicile. Le fait de systématiquement considérer que c'est une tâche

féminine que d'être en charge des enfants, des personnes malades et handicapées de la famille empêche les femmes de travailler, d'avoir des carrières complètes. Le fait de les considérer comme « naturellement faites » pour les emplois les plus mal payés les précarise encore plus. En ce qui concerne les hommes SDF, le fait d'être un homme fait penser qu'il est apte à supporter la violence de la rue, qu'il mérite davantage ce qui lui arrive et qu'il n'a qu'à se retrousser les manches, être un peu plus courageux (« un vrai homme ») et s'en sortir.

La justice est beaucoup plus clémente envers les femmes

Toujours selon les masculinistes, les femmes bénéficieraient d'une justice plus clémente. Elles passeraient moins en justice, seraient moins condamnées et auraient des peines de prison plus légères.

Voici ce que nous disent les chiffres : en 2014, les femmes représentent 18 % des accusés dont l'affaire a été traitée par le parquet, 10 % des condamnés et moins de 4 % de la population détenue[183].

Le parquet est chargé de qualifier les affaires. Il étudie les dossiers qui lui sont soumis, en évalue la gravité et décide des suites éventuelles à donner. En 2014, il y a eu un peu plus de femmes que d'hommes dont l'affaire a été classée sans suite. Les femmes sont moins poursuivies et elles bénéficient de davantage de mesures alternatives que les hommes. Lorsqu'elles sont condamnées à de la prison, elles le sont deux fois moins que les hommes. En revanche, elles sont davantage condamnées à des peines avec sursis ou à des amendes. Les durées d'emprisonnement sont également moins longues. La réponse pénale est la même pour les types d'infraction suivants : conduite en état alcoolique, défaut de permis de conduire, usage de stupéfiants et contentieux de l'autorité parentale.

Si le crime est jugé « masculin », le juge sera plus clément avec la femme qui l'a commis et il cherchera davantage à connaître sa situation, en particulier avec ses enfants. La vice-présidente du TGI de Pontoise déclarait ainsi :

> Nous sommes toujours un peu surpris d'avoir à juger une femme, c'est tellement rare ! Devant ces prévenus atypiques, peut-être tentons-nous davantage de comprendre ce qui a pu les amener là et

de mettre au jour les raisons économiques, sociales, psychologiques les ayant amenées à enfreindre la loi[184].

Les femmes commettent des infractions différentes de celles des hommes. La très grosse majorité des infractions à la législation sur les stupéfiants ou à la sécurité routière sont le fait d'hommes. Les infractions où les femmes sont le plus représentées (30 %) sont les atteintes aux biens comme les escroqueries ou les vols simples. Elles commettent peu d'atteintes aux biens avec violence. Elles sont peu présentes dans les cas de violences volontaires. Elles commettent plus d'infractions que les hommes dans le cadre d'affaires liées à l'exercice de l'autorité parentale, en matière d'obtention de prestations sociales indues, au sein des contentieux à la législation du travail.

La spécificité de la délinquance féminine explique pour partie cette différence de traitement judiciaire, particulièrement en raison de leur peu d'implication dans des actes violents.

Si les femmes jugées et condamnées ont des peines plus légères, c'est également parce qu'elles récidivent moins que les hommes. Pour décider d'une peine, on examine le passé du prévenu et les hommes jugés sont plus susceptibles que les femmes d'avoir des antécédents judiciaires. Sont également prises en compte les infractions judiciaires commises. En 2014, au vu des condamnations prononcées par les tribunaux correctionnels, le taux d'antécédent des femmes condamnées est deux fois moins important que celui des hommes condamnés, et ce quel que soit le type d'infraction[185]. Si on examine les peines prononcées face aux hommes et femmes sans aucun antécédent judiciaire, alors les peines infligées sont plus proches, même si on constate toujours que les femmes sont moins souvent condamnées à de la prison ferme.

Il est à supposer que si les hommes font davantage de peines de prison et qu'elles sont plus longues, c'est qu'on estime que c'est par la violence – et la prison en est une – qu'il faut les punir. Au fond s'opère le même système qui prévalait déjà au collège : il faut une réponse virile à un comportement viril, il faut de la violence pour punir la violence.

En fait, les hommes ont souvent un avantage sur les femmes, car ils sont plus susceptibles de disposer de l'argent et des ressources nécessaires pour lutter contre leurs condamnations. Donc, si la loi n'est pas explicitement en faveur des hommes, elle favorise sans équivoque ceux qui ont l'argent et le privilège de classe, privilèges plus fréquemment masculins.

Le travail c’est la santé ?

« On en reparlera lorsqu’il faudra porter quelque chose de lourd. »
Hubert Bonisseur de La Bath, *OSS 117 : Rio ne répond plus*.

Une des revendications claires des hommes est qu’ils exercent des métiers qui sont plus difficiles et pénibles que ceux des femmes. En effet, les hommes travaillent plus souvent de nuit et ont davantage d’horaires alternants. Ils portent un peu plus des charges lourdes, mais moins qu’on pourrait le penser : 45 % contre 37 % des femmes. Ils ont plus à marcher et subissent plus de vibrations. En revanche, hommes et femmes sont autant soumis aux positions fatigantes. Ils sont exposés beaucoup plus que les femmes à des produits chimiques cancérogènes. Ils ont également plus de contraintes de rythmes de travail. Néanmoins, les femmes sont plus sujettes à des risques psychosociaux qui sont les « risques pour la santé mentale, physique et sociale, engendrés par les conditions d’emploi et les facteurs organisationnels et relationnels susceptibles d’interagir avec le fonctionnement mental[186] ».

Elles subissent plus de pression, on leur laisse moins d’autonomie, elles sont plus souvent victimes d’agressions et font plutôt un travail répétitif. Les hommes ont plus d’accidents du travail avec arrêt de travail que les femmes du fait de leur surreprésentation parmi les ouvriers, qui constituent la catégorie la plus exposée.

Les femmes sont autant touchées par les maladies professionnelles avec arrêt que les hommes mais pour des maladies moins graves ; 98 % des victimes d’affections de l’amiante et 96 % des victimes de surdité sont des hommes. Les femmes sont plus touchées par les troubles musculosquelettiques que les hommes.

Constatons en revanche que si le nombre d’accidents du travail recule globalement pour les hommes, il augmente chez les femmes. Entre 2001 et 2016, « les accidents du travail déclarés et reconnus ont augmenté de 30,5 % chez les femmes et baissé de 29 % pour les hommes[187] ». Il y a autant de maladies professionnelles chez les hommes et les femmes, mais elles augmentent beaucoup plus rapidement chez ces dernières. Cela s’explique assez simplement : les emplois industriels fortement masculinisés et les plus dangereux disparaissent progressivement alors qu’on commence à peine à

prendre en compte la pénibilité du travail dit féminin. En effet, pendant longtemps, la recherche sur la pénibilité au travail ne s'est exercée que selon des critères masculins. Un article du Conseil économique, social et environnemental (CESE) pointait ainsi en 2010 :

> L'impact des facteurs de risques au travail sur la santé des femmes conserve ainsi à bien des égards un caractère d'invisibilité entraînant méconnaissance ou sous-estimation et donc faible prise en compte[188].

Par exemple, le travail d'hôtesse de caisse n'est pas reconnu comme un travail pénible, car le critère « port de charge lourde » est calculé en charge unitaire et pas en poids cumulé. De plus, il faut avoir un certain nombre d'heures travaillées pour que le travail soit reconnu comme pénible ; or les femmes sont souvent en temps partiel. On constate donc que la pénibilité du travail des femmes est minimisée. Dans une entreprise de production d'asperges, les hommes les ramassaient pendant que les femmes les plaçaient dans des paniers. Les premiers ont vu la pénibilité de leur tâche reconnue au contraire des femmes, qui avaient pourtant développé des troubles musculosquelettiques[189].

Il est donc vrai que les hommes souffrent plus au travail (même s'il conviendrait sans doute d'affiner l'analyse : la majorité des professions les plus pénibles, les moins payées, les plus précaires et les plus dangereuses sont exercées par des hommes racisés[190]) mais essayons de comprendre pourquoi. Nous avons déjà vu que la construction de la masculinité passe par le fait de montrer sa force physique et de prendre des risques, ce qui constitue le cœur de beaucoup de métiers traditionnellement masculins, comme le bâtiment par exemple. Les hommes occupent plus souvent des métiers à risque : construction, travail dans les mines, pêche, pompiers, professions militaires ou certaines catégories de métiers d'ouvriers. Nous avons également vu dans une partie précédente que les hommes exerçant des professions à risque prennent des risques inutiles comme le fait, sur un chantier, de ne pas porter de casque. On a également parlé de ces policiers qui ont une conduite dangereuse alors que rien ne les y oblige, qui fait des accidents de la route une des premières causes de mortalité dans cette profession.

Lorsque j'ai fait venir un couvreur chez moi, il est monté sans harnachement de sécurité ni casque, et ce, sous une forte pluie. Il a estimé qu'il y avait un risque, puisqu'il n'est pas allé sur la pente la plus importante du toit lorsqu'il pleuvait, mais il s'est quand même retrouvé à

dix mètres de haut sans sécurité pour intervenir sur une partie moins pentue. Il avait pourtant tout le matériel disponible pour se sécuriser. Certaines études montrent qu'il y a, pour beaucoup de professions à risque, une intériorisation du risque, et que les travailleurs sont en quelque sorte fatalistes ; comme le risque est là, autant faire avec sans spécialement s'en prémunir. Il n'est évidemment pas question de dire que c'est de leur faute si les hommes se blessent, mais de comprendre en quoi la construction de la masculinité intervient dans cette question. Si un homme est persuadé – parce que c'est ce que toute la société lui dit – qu'il faut prendre des risques pour être « un homme, un vrai », alors il en prendra et il aura davantage d'accidents du travail. Ces normes ne s'appliquent pas qu'aux professions peu qualifiées ou physiques ; simplement les normes pour montrer qu'on est un « vrai homme » existent partout mais changent selon le type de profession. Ainsi un ingénieur de la Silicon Valley déclare :

> Les gars essaient de s'affronter sur la virilité, mais en ingénierie, c'est vraiment pervers parce que cela signifie être plus *nerd* que l'autre… Ce n'est pas comme être un pompier courageux et avoir couvert un incendie de plus qu'un collègue. C'est de montrer le nombre d'heures que vous pouvez travailler, que vous ayez ou non un enfant… C'est un vrai homme : il travaille quatre-vingt-dix heures par semaine. C'est un fainéant : il travaille cinquante heures par semaine[191].

Les normes masculines influencent également les décisions des hommes sur le retour au travail après un accident du travail. Comme leur identité est très définie par le fait de travailler, ils reprennent trop tôt après un accident alors qu'ils ne sont pas complètement remis, ne signalent pas les problèmes de sécurité et les accidents, ne divulguent pas les difficultés après une blessure et ne demandent pas de soutien[192] ; précisons que tout ceci ne s'applique pas aux femmes à conditions égales, ce qui fait que c'est bien la virilité la responsable et non pas des conditions de travail difficiles avec, par exemple, une pression des chefs (même si cela peut évidemment s'ajouter). Il importe néanmoins de rappeler que les accidents du travail sont aussi dus aux mauvaises conditions de travail, au personnel mal formé et aux cadences infernales. Ainsi de nombreux salariés de ArcelorMittal disaient que les cadences imposées à du personnel souvent non qualifié, sans respect des règles de sécurité, causaient de très nombreux accidents du travail, parfois mortels ; Jérôme Domaerel, tombé dans de la fonte en fusion sur un des sites d'ArcelorMittal en juillet 2015 était intérimaire, il n'avait pas été suffisamment formé sur des sites qui n'étaient pas convenablement

sécurisés. Il est fondamental de ne pas mettre de côté les morts dus au capitalisme.

Il est fréquemment dit que les femmes n'exercent pas certains métiers. « Pourquoi aucune féministe ne se bat pour qu'il y ait des femmes éboueurs ? » entend-on parfois. Pendant des décennies et même encore aujourd'hui, les femmes ont été exclues de ces emplois… par les hommes. Les femmes qui tentent d'intégrer des métiers masculins vont donc avoir affaire à du sexisme comme des réflexions, des blagues, un manque de confiance affiché, une période de mise à l'épreuve voire de la violence ou du harcèlement. Des femmes témoignent ainsi que leurs collègues, comme les potentiels clients, ne leur font pas confiance. Elles doivent s'adapter à des métiers avec des codes et des valeurs masculines. Dans les métiers d'encadrement et d'ingénierie, les femmes ont le sentiment de devoir en faire deux fois plus, tout en devant, stéréotypes obligent, avoir une vie familiale. Elles doivent là aussi obéir à des codes masculins (mobilité géographique, horaires à rallonge, etc.) alors que dans le même temps on leur demande d'être de bonnes mères. Les femmes qui se forment à un métier masculin ne sont plus qu'un tiers à l'exercer cinq ans après la fin de leurs études. Lorsque les hommes exerçant ces professions disent être pour l'arrivée de femmes, ce n'est pas pour les compétences apprises lors de leurs études mais pour leurs « qualités féminines » ; ainsi ils pensent qu'elles vont contribuer à réduire la violence entre hommes, être plus douces, mieux écouter ou communiquer. Et, *a contrario,* forcément, on leur trouve des défauts typiquement féminins pour ne pas les embaucher ; la-sournoiserie qui posera un problème au milieu d'hommes qui, évidemment, règlent leurs problèmes plus franchement[193]. Dans tous les cas, elles souffriront du plafond de verre, qui désigne les freins invisibles imposés aux femmes pour grimper dans la hiérarchie d'une entreprise et limite leur accès à des postes à responsabilité.

Le romancier Kevin Lambert écrit dans *Querelle*[194], à propos d'un personnage féminin qui travaille comme débardeuse forestière :

> Une fille comme Jézabel a déjà travaillé plusieurs étés sur une débardeuse, elle aimait ce poste, tu passes tes journées toute seule dans ta cabine, à l'abri des mouches et des jokes machos, dans une bulle qui te fait oublier pendant quelques heures les sous-entendus d'incompétence, les regards de haut – en tant que femme dans ce milieu-là, tu dois tout le temps faire tes preuves, toujours prouver à chaque nouveau collègue, à chaque nouvelle tâche et à chaque surintendant que tu ne ralentiras pas le reste de l'équipe, que t'es capable de t'adapter au même titre que les autres et de produire autant, sinon plus que la plupart des travailleurs.

Il est donc absolument vrai qu'il faut améliorer la situation des hommes au travail, en particulier ceux des classes populaires[195], mais les femmes ne sont pas à blâmer pour cela. C'est la construction de la masculinité qui crée des décès et des accidents du travail chez les hommes (en plus, je le répète et j'insiste, des conditions de travail imposées par le patronat mais qui s'appliquent aussi aux femmes). Les hommes ont souvent tendance à voir l'idéal masculin comme celui qui prend des risques, est fort, solide et ne se plaint jamais. C'est le pompier qui entre dans une maison en feu pour aller sauver un enfant. Les hommes dans des métiers traditionnellement masculins sont souvent socialisés pour en accepter les risques, les dangers et les blessures. Ils sont enjoints à en accepter les douleurs et conséquences sans se plaindre. La socialisation masculine implique d'être autonome et de se débrouiller seul sans jamais demander d'aide, ce qui peut s'avérer néfaste et causer des accidents[196]. Une étude a montré que dans des professions ordinairement masculines, les hommes qui adhéraient aux normes masculines traditionnelles étaient plus susceptibles que les autres hommes d'enfreindre les procédures et de ne pas signaler les problèmes de sécurité aux superviseurs[197]. Constatons tout de même que si les hommes adhèrent à des valeurs traditionnellement masculines comme l'assurance ou des qualités de leadership, ils seront tout de même plus sujets à signaler d'éventuels problèmes de sécurité que s'ils adhèrent à des traits comme le fait de prendre des risques ou d'être dominant.

Une autre étude révèle que si les femmes et les hommes exercent les mêmes professions dans les mêmes industries, les taux de mortalité chez les hommes sont plus élevés. Dans les métiers traditionnellement féminins, où il y a peu d'hommes, ils ont un taux de mortalité supérieur à celui des femmes[198].

Ils ne signalent pas les problèmes de sécurité et les accidents, ne divulguent pas les difficultés après une blessure et ne demandent pas de soutien en milieu de travail[199]. Il est donc une nouvelle fois capital d'interroger la masculinité et ce qu'elle représente pour faire baisser le nombre d'accidents et de morts masculines liés au travail.

Symétriquement, certains hommes disent être discriminés lorsqu'ils veulent intégrer des professions typiquement féminines. Constatons d'abord que, très souvent, ils ne le veulent pas. Aux États-Unis (mais aussi dans

d’autres pays comme la France), certaines professions sont amenées à disparaître comme le métier de cheminot, alors que les postes d’assistants dans le secteur de la santé augmentent énormément. Beaucoup d’hommes vont donc devoir se reconvertir mais ils s’y refusent car le salaire y est trop bas et que les compétences sont liées à la féminité qui est pour eux dévalorisante : « La masculinité traditionnelle est un obstacle à l’emploi des hommes de la classe ouvrière, et je pense que c’est un problème », déclare le sociologue Andrew Cherlin[200]. Toujours aux États-Unis, pour attirer les hommes vers les métiers d’infirmiers, il a été créé des campagnes publicitaires insistant sur leur statut masculin. Sur une de ces affiches, on voit un groupe d’hommes (il y a par exemple un skateur ou un joueur de football américain) posant virilement. L’affiche énonce ceci : « Es-tu assez viril pour être infirmier ? » Une autre affiche présente un homme avec une cagoule, de toute évidence en train de faire de l’alpinisme et en dessous le même homme avec un masque médical, on comprend alors qu’il est infirmier. Le fait qu’il soit dans les deux cas masqué contribue à montrer qu’il a une grande maîtrise de lui-même et de ses émotions. L’affiche est titrée « Adrenaline Rush ». On comprend qu’il faut toujours faire appel à des qualités masculines (le goût du risque, le besoin d’adrénaline) pour attirer les hommes. Rappelez-vous que lorsque des femmes entrent dans des métiers dits masculins, elles doivent s’adapter à ces métiers. Imagine-t-on une campagne de recrutement en mécanique où l’on verrait une femme portant un enfant, puis la même femme intervenir sur un moteur avec des outils roses ? C’est bien pourtant ce qu’il se passe ici. Comme si au fond ces métiers n’étaient pas assez bien en tant que tels pour les hommes et qu’il fallait les revaloriser spécialement pour eux, les masculiniser.

Les métiers traditionnellement occupés par des femmes en France sont les suivants : enseignantes, agentes d’entretien, employées administratives de la fonction publique, aides à domicile et aides ménagères, aides-soignantes, secrétaires, infirmières et sages-femmes, assistantes maternelles, employées administratives d’entreprise, employées de la comptabilité, cadres des services administratifs, comptables et financiers, et vendeuses[201]. Ils sont associés à des qualités dites « féminines » (l’écoute, le soin, l’empathie, etc.), c’est pour cela qu’il y a majoritairement des femmes. Le ministre Xavier Darcos disait d’ailleurs en 2014 :

> Est-ce qu’il est vraiment logique, alors que nous sommes si soucieux de la bonne utilisation des crédits délégués par l’État, que nous fassions passer des concours bac +5 à des personnes dont la

fonction va être essentiellement de faire faire des siestes à des enfants ou de leur changer les couches ?

Il ramenait le métier de professeur des écoles à des soins à donner aux enfants (les faire dormir, les changer) qui ne nécessiteraient aucune compétence (pas besoin d'un bac +5) ; en sous-texte, on entendait que ces métiers sont majoritairement exercés par des femmes puisque requérant des compétences naturelles que seules les femmes possèdent.

On constate que les hommes travaillant dans ces métiers bénéficient d'un escalator de verre, c'est-à-dire qu'ils progressent plus rapidement que leurs collègues femmes. Par exemple, un infirmier homme est vu comme plus professionnel qu'une femme ; on a plus souvent tendance à l'appeler docteur, on l'estime plus compétent, plus scientifique qu'une infirmière ; les tâches qu'on lui confie sont plus différenciées et il accède plus rapidement à un poste à responsabilités Être un homme est perçu par les patients, les clients, la hiérarchie ou les collègues comme un élément favorable à l'exercice de ce métier, ce qui n'est pas le cas des femmes. Qui plus est, on a tendance à penser que les femmes n'ont pas de mérite à exercer ce métier, puisqu'elles ont naturellement les qualités pour l'exercer, contrairement aux hommes qui doivent en quelque sorte « forcer leur nature » ; les infirmières seraient ainsi « naturellement » dévouées envers les autres alors que les hommes devraient « forcer leur nature ». Les progressions de carrière des hommes tendent en moyenne à être plus favorables que celles de leurs collègues femmes, ils accèdent aussi plus souvent qu'elles à des positions d'autorité et leurs rémunérations tendent à être meilleures… Ils ont tendance à bénéficier de stéréotypes sexuels favorables comme l'autorité ou la rationalité, ce qui les aide à grimper dans la hiérarchie. Comme dans les autres types de métier, les hommes ont plus de possibilités de faire des heures supplémentaires, de se former, d'exercer un temps complet contrairement aux femmes, qui ont souvent en charge les enfants et le foyer. Cela leur permet là aussi une progression plus rapide. Même s'ils sont peu nombreux dans des professions majoritairement féminines, les hommes conservent leurs privilèges liés au genre.

On constate que les hommes essaient de se distinguer des qualités dites féminines de ces professions. Ainsi, dans les métiers liés aux enfants, les animateurs n'accompagnaient par exemple plus les enfants aux toilettes (certes parce qu'il y avait ce soupçon de pédocriminalité) mais aussi parce que c'était considéré comme une tâche féminine. C'est un propos qu'on

entend dans la sphère familiale également ; combien d'hommes refusent de changer les couches de leur bébé car « ça les dégoûte », car il est bien connu que les femmes ont l'odorat moins sensible. Nous avons vu que les enfants acquièrent très vite l'idée qu'il y a des stéréotypes de genre. Un ami, qui travaillait en école maternelle, me racontait que les enfants eux-mêmes allaient plutôt voir ses collègues féminines s'ils avaient besoin qu'on les aide à refaire leurs lacets.

Il existe bien sûr des « soupçons » liés aux hommes exerçant des professions majoritairement féminines : homosexualité, dévirilisation, pédocriminalité dans les professions liées aux enfants. C'est ce qu'on voit dans la série de films *Mon beau-père* avec Ben Stiller et Robert de Niro ; plusieurs scènes montrent que de Niro, qui représente une forme de virilité ultratraditionnelle, trouve que Stiller, qui est infirmier, exerce un métier bien peu viril. « C'est pas un métier où il y a beaucoup d'hommes », lui dit-il, d'un ton réprobateur et suspicieux. Mais, à part la pédocriminalité, ces stigmates existent aussi pour les femmes travaillant dans des professions masculines. Pour les hommes, cela n'a pas de conséquence sur leur vie professionnelle qui, on l'a vu, est meilleure que celles de leurs collègues féminines. Tandis que dans des métiers dits masculins, les femmes s'en sortent moins bien que leurs collègues hommes et ont deux fois plus à faire leurs preuves.

En clair, les femmes qui exercent des professions dites masculines doivent faire face à de grandes difficultés, dont le sexisme, elles sont moins payées et découragées à les exercer. De plus, on leur demande de s'adapter au métier et d'acquérir des codes masculins, tout en leur reprochant de ne pas être assez féminines. Il n'est donc pas étonnant que les femmes hésitent à entrer dans des professions dites masculines. Il existe évidemment des stéréotypes concernant les hommes dans les professions dites féminines mais, en revanche, nous l'avons vu, les avantages sont nombreux.

Il ne s'agit pas de nier que les hommes souffrent. Oui, ils meurent plus à la guerre. Oui, ils sont davantage sans domicile que les femmes. Oui, ils ont plus d'accidents du travail, des maladies professionnelles plus létales et sont davantage susceptibles de mourir à cause de leur travail. Mais celles et ceux qui pointent ces faits passent plus de temps à les reprocher aux féministes qu'à tenter d'en comprendre les raisons et d'y mettre fin. Un de mes amis me disait que la peur d'être sans emploi le met en permanence en état d'épuisement chronique parce qu'il travaille trop. Les féministes ont

énormément travaillé sur le genre, les stéréotypes associés à chaque sexe et donc sur la masculinité. Tant que les hommes considéreront que leur identité tient tout entière dans le fait de travailler, et de travailler beaucoup, alors il y aura des hommes qui perdront pied après la perte d'un emploi, qui se blesseront ou mourront au travail. Tant que nous passerons plus de temps à opposer filles et garçons à l'école, au lieu de mettre les moyens pour que les garçons des classes populaires réussissent mieux, alors le taux d'échec n'évoluera pas. Tant que nous continuerons à valoriser des valeurs masculines de compétition, d'opposition et de violence, alors nous en souffrirons tous et toutes collectivement.

CHAPITRE IV

UN MÂLE DE VIVRE

> « Vous êtes tous une bande de foireux et des sales cons. Vous savez pourquoi ? Parce que vous n'avez pas les couilles pour vous imposer dans ce monde. Il vous faut des vrais mecs comme moi ! Ouais, il vous faut des vrais mecs comme moi ! »
> *Scarface*, Brian de Palma

Jessica Eaton, activiste féministe, expliquait que lorsqu'elle parlait des violences sexuelles subies par les femmes, il y avait toujours énormément d'hommes pour lui reprocher de parler de cela et ainsi de les stigmatiser. Par ailleurs, elle travaillait à la réinsertion d'hommes SDF et elle faisait le constat que personne ne lui avait jamais demandé, par exemple, pourquoi elle ne s'intéressait pas aux femmes pauvres. Elle avait conclu par cette phrase percutante :

> Il n'y a que trois choses dont vous pouvez être certaine dans la vie : les impôts, la mort et quelqu'un pour crier « Et les hommes alors ? » chaque fois que vous parlez des problèmes des femmes[202].

Il est fréquent en tant que féministes de voir des hommes venir se plaindre qu'on parle du sexisme et pas de ce qu'ils (paraît-il) subissent. Il est d'ailleurs assez étonnant que le temps consacré à critiquer les féministes n'est jamais employé à monter des associations d'aide aux hommes suicidaires ou aux hommes SDF. Il existe clairement un discours masculin qui tend à dire que les hommes sont en crise, principalement à cause des féministes et qu'ils subissent aussi des discriminations : surmortalité à la guerre et au travail, désavantage lors du divorce hétérosexuel, plus grande pauvreté et moindres résultats scolaires. Essayons donc d'analyser cette colère masculine et d'en comprendre les fondements.

Des hommes interminablement en crise[203] ?

On entend régulièrement parler des « hommes qui seraient en crise » comme en témoignent de nombreux articles de la presse française. En 2018, *Le Figaro* titre par exemple « Crise de la masculinité : ce nouveau phénomène qui traverse l'Occident », et Sophie de Menthon s'interroge dans *Valeurs actuelles* : « Les hommes, une espèce en danger ? » C'est un phénomène qui est acté et peu questionné ; les hommes connaîtraient une crise, souvent d'ailleurs à cause des femmes, et plus particulièrement des féministes. C'est un marronnier extrêmement peu interrogé et quasi acquis au point que certains comme Zemmour ou Houellebecq en font leur fonds de commerce sans qu'on y trouve grand-chose à redire. Or, qui dirige la quasi-totalité des États ou des institutions comme l'ONU, l'OMC ou la Banque mondiale ? Qui est à la tête de l'immense majorité des entreprises, des conseils d'administration, des syndicats, des universités, des armées ou de la police ? Et, par ailleurs, que doivent faire les femmes lorsqu'elles arrivent à intégrer ces bastions masculins ? Se soumettre à leurs règles.

Nombre de femmes politiques françaises ont dû modifier leur habillement pour gagner en sérieux (comme si une robe fleurie enlevait des compétences) et éviter le harcèlement (ce qui devrait passablement nous inquiéter sur les facultés de certains à gérer le pays, s'ils se révèlent si faibles devant une jupe). On me rétorquera qu'il s'agit ici de catégories sociales (très) supérieures. Mais, on l'a vu, à diplômes égaux et à compétences égales, les hommes gagnent mieux leur vie et ont des retraites plus élevées. Quel homme est agressé sexuellement dans la rue, à son domicile ou son travail ? Qui est agressé et par qui ? Qui assume gratuitement la majeure partie des tâches ménagères et des soins aux enfants ? Qui s'occupe des personnes de la famille malades, handicapées ou âgées ? Et pourtant beaucoup d'hommes semblent faire leur une phrase du film *Fight Club* : « On est une génération d'hommes élevés par des femmes, je suis pas sûr qu'une autre femme soit la solution à nos problèmes. » Qui n'a pas envie de lui répondre que si les maris de ces femmes ne s'étaient pas lâchement tirés, elles ne les auraient pas élevés seules et qu'il devrait se montrer un peu plus reconnaissant envers des femmes qui ont dû assumer seules des triples journées de boulot pour se retrouver en plus avec des gamins ingrats.

Comme le démontre Francis Dupui-Déri[204], on identifie un discours de crise de la masculinité depuis la Rome antique et il persiste à toutes les époques (Moyen Âge, XVIII^{e} siècle…). L'auteur montre très bien que les

discours sur la crise de la masculinité existent à chaque époque, chaque siècle et dans de très nombreux pays aussi différents que l'Allemagne, le Kenya ou la Corée. On retrouve ce discours en Inde où les hommes hindous de caste supérieure se disent en crise alors qu'ils bénéficient, par rapport aux femmes et aux minorités ethniques et religieuses, de tous les pouvoirs[205]. Caton l'Ancien disait en 195 avant Jésus-Christ :

> Les femmes sont devenues si puissantes que notre indépendance est compromise à l'intérieur même de nos foyers, qu'elle est ridiculisée et foulée aux pieds en public.

Bref, de façon quasi universelle, les hommes se disent en crise. Après la Première Guerre mondiale, en France, surgit en particulier à l'extrême droite une obsession pour la dévirilisation de la France. Drieu la Rochelle fait dire à une de ses héroïnes dans *Histoires déplaisantes* :

> De mon temps… il y avait encore quelques hommes. Ils m'ont aimée ; mais ils ont été tués à la guerre. Maintenant il n'y a que des pédérastes… des drogués, des eunuques[206].

Sans surprise, on retrouve ce discours dans la bouche d'Éric Zemmour :

> C'est là que le passage du XIX^e^ au XX^e^ siècle est passionnant : au corps dressé, splendidement vêtu, des batailles napoléoniennes et à la fierté de trouver la mort, s'oppose le corps couché de 1914, l'humiliation des hommes aplatis comme des rats dans la boue des tranchées. La crise de la virilité vient notamment de cet épisode historique[207].

Les dizaines de milliers de morts de la retraite de Russie pour beaucoup victimes du froid, du typhus ou de la fièvre des tranchées apprécieront. Dupuis-Déri rappelle également que déjà, en 1960, l'acteur John Wayne affirme : « En 1945, les gens voulaient voir des films où les hommes se comporteraient en hommes. Aujourd'hui il y a trop de rôles de névrosés. » L'historienne Judith A. Allen montre que les hommes sont surtout interminablement en crise et qu'il faut plutôt parler de discours de crise que de crise réelle[208]. Mais on sait qu'un discours de crise a une portée politique ; parler interminablement ces dernières années de « crise migratoire » a réussi à asseoir durablement chez les Français·es l'idée que les migrant·es étaient un véritable problème. Au fond, les hommes se disent en crise dès que leurs privilèges sont remis en question ; cela a beaucoup été mis en avant au moment de #MeToo et #BalanceTonPorc présentés comme une guerre entre les sexes alors qu'il s'agissait avant tout, rappelons-le, de dénoncer les violences sexuelles subies par les femmes qui constituent, elles, une guerre misogyne. Comme le souligne la sociologue Mélanie Gourarier,

> la crise de la masculinité relève moins d'un diagnostic que d'un processus visant la reconduction d'un ordre social […]. Loin d'être menacée, la norme se renforce dans la crainte de son affaiblissement. Les stratégies réactionnaires actuelles des groupes majoritaires (Blancs, hommes, hétérosexuels des classes moyennes) permettent de légitimer un ordre social en faisant croire à son inversion[209].

Le discours sur la crise de la masculinité se présente toujours de la même façon. On mentionne qu'il y a deux classes de sexe avec des spécificités propres à chaque sexe et il y a un appel à ce que les hommes se mobilisent pour défendre la masculinité en leur stipulant qu'ils sont le sexe fort. L'égalité est *in fine* associée au féminin alors que la force et la hiérarchie sont associées au masculin, ce qui laisse entendre que l'égalité entre les sexes n'est pas souhaitable pour les « vrais hommes[210] ». Ces discours jouent sur la crainte en avançant qu'un jour, même si cela n'est pas encore le cas, les hommes seront dominés. Cette idée réapparaît chaque fois que des femmes gagnent des droits, comme le droit de vote ou celui de demander le divorce. Il est d'ailleurs toujours drôle de voir certains dire des féministes actuelles qu'elles n'ont pas de combat sérieux, contrairement aux féministes du début du siècle, quand on voit comment celles-ci et leurs combats étaient accueillis. Les journaux conservateurs regorgeaient de caricatures d'hommes en tablier, berçant un enfant, littéralement castrés par ces tâches ô combien humiliantes, pendant que leurs femmes allaient voter. Comme les chiffres sont têtus et qu'on constate bien que les femmes sont encore très dominées matériellement, on parle de « domination symbolique » de la part des femmes. Les chiffres sont distordus et l'on invente des violences faites aux hommes par les femmes symétriques à celles commises par les hommes alors que toutes les études montrent que c'est faux. On nous explique alors que les femmes ne frappent pas les hommes mais les maltraitent psychologiquement et que ce phénomène est beaucoup sous-estimé alors qu'il est pris en compte dans les enquêtes sur les violences, à l'initiative d'ailleurs des féministes depuis les années 2000. Dupuis-Déri montre que le sociologue Daniel Welzer-Lang indique que l'armée française serait presque paritaire alors qu'elle comptait 14 % de femmes seulement à la sortie de son livre. En bref, le discours de crise de la masculinité s'assoit sur une propagande mensongère et sur des chiffres faux.

Il est fort probable que la cause des discours sur la crise de la masculinité soit également liée à l'évolution du marché du travail. Depuis la Première Guerre mondiale, les femmes se sont massivement investies sur le marché

du travail. Or, l'identité masculine est très définie par le travail, contrairement à celle des femmes. Les hommes ont donc eu le sentiment de se voir voler quelque chose, comme si le travail leur appartenait en propre. Sont en plus passées sous silence les difficultés que vivent les femmes au travail : précarité, harcèlement, plafond de verre, etc.

Par ailleurs, pour expliquer le taux de chômage massif, il faut se trouver des boucs émissaires : les femmes ou les immigrés.

Parler de crise de la masculinité permet de passer sous silence ce que vivent les femmes : discriminations à l'embauche, inégalités salariales, plus grande précarité, violences économiques, sexuelles et physiques. « Ok, elles vivent des choses pas cool mais moi je me sens mal » nous dit le grand mâle blanc au fond des bois. Et pourquoi se sent-il si mal ? Parce que les droits des femmes évoluent. Karl Marx écrivait que « dans la famille, l'homme est le bourgeois ; la femme joue le rôle du prolétariat », ce qui signifie que même l'homme le plus précaire, le plus pauvre, aura quelqu'un d'encore plus précaire et pauvre que lui : sa femme.

Les droits des femmes évoluent peu à peu, année après année, siècle après siècle ; et le fait est que cela enlève, matériellement, des choses aux hommes. S'ils constituent la totalité d'un conseil d'administration, l'arrivée des femmes signifiera qu'il y aura moins d'hommes. Si on commence à inviter des expertes sur les plateaux télé, on invitera moins certains hommes. Si on paie autant les femmes que les hommes, ces derniers se sentiront dévalués puisqu'on leur a expliqué toute leur vie qu'ils valaient davantage qu'une femme. Bref, les hommes se sentent menacés par l'avancée des droits des femmes et, si on veut être parfaitement honnête, ils le sont. Ou du moins ils le sont s'ils considèrent que l'égalité n'est pas souhaitable et qu'il vaut mieux continuer à dominer économiquement, politiquement, matériellement et sexuellement. Ils le sont s'ils n'admettent pas que l'égalité passe par une perte de privilèges, privilèges dont l'essence est justement d'être imperceptibles à celui qui les possède. Beaucoup d'hommes ne perçoivent absolument pas que s'ils sont invités en priorité à une émission de radio, ou s'ils sont en tête de liste en politique, cela n'est pas parce que leur parcours a été soigneusement étudié et qu'ils ont été jugés pertinents et talentueux, mais parce que les hommes ont une présomption de compétence que n'ont pas les femmes, elles qui ont été élevées à douter d'elles en permanence. J'entends que cela soit profondément vexant pour un homme de s'entendre dire que ce qu'il a, ce

n’est sans doute pas entièrement grâce à son talent (immense, je n’en disconviens pas). Mais n’est-ce pas encore plus vexant, et pour le coup avec des conséquences extrêmement concrètes, pour celles et ceux qui n’ont pas pu accéder à tel poste, telle fonction car ils n’avaient pas le « bon sexe » ou la « bonne couleur de peau » ? Le discours de crise se retrouve partout ; n’entend-on pas des Blancs se plaindre des coûts que leur causerait leur position dominante ? N’entend-on pas cela pour les riches également ? Après tout, il est difficile de gérer sa fortune avec les jalousies que cela suscite, le personnel qu’il faut gérer et l’argent à administrer. Les médias regorgent d’articles sur le stress des cadres, bien moins sur celui des femmes précaires.

Pourquoi parler de crise de la masculinité et pas de crise de la féminité ? Ne serait-ce pas plus logique ? Le plus inquiétant est que ces discours de crise de la masculinité sont écoutés. Éric Zemmour, qui a quand même réussi à bâtir une thèse sur la féminisation de la société à cause de la série *Hélène et les garçons,* est vu comme un intellectuel (ça doit être ce qu’on appelle l’exception culturelle française). Harvey C. Mansfield, un professeur de philosophie états-unien, auteur d’un livre sobrement intitulé *Virilité*, vanté par *Le Monde* comme un « essai original et provocant », explique, avec une ouverture d’esprit qui l’honore, que les femmes ne doivent pas gagner plus du tiers du revenu total du couple et ne pas réaliser moins de deux tiers des tâches ménagères[211]. Avec sa chaîne Youtube, le psychologue canadien Jordan Peterson comptabilise des millions de vues auprès de jeunes hommes mal dans leur peau, en leur expliquant qu’ils doivent être forts et cesser de se victimiser ; le *New York Times* dit de lui (certes dans une page « Opinion ») que c’est un des intellectuels les plus influents à l’heure actuelle. Les paroles d’*incels* (de *involontary celibats*, « célibataires involontaires », hommes qui sont célibataires et malheureux de l’être) se répandent de plus en plus sur Internet en une misogynie totalement assumée ; si les hommes se suicident et sont violents envers les femmes, c’est parce que ces dernières ne veulent pas coucher avec eux. Certains l’ont bien compris, d’Alain Soral à Julien Rochedy, ancien président du FNJ, qui axent désormais tous leurs discours sur la masculinité. Ceux-ci séduisent au point que de nombreux terroristes suprémacistes ont, dans les manifestes publiés après les attentats qu’ils pouvaient commettre, des paroles misogynes et témoignant qu’ils étaient en crise à cause des femmes. Les autorités américaines ont dit de Connor

Betts, qui a tué neuf personnes au Texas en août 2019, que sa misogynie était bien plus extrême que toutes ses autres opinions politiques. Le manifeste du terroriste Anders Behring Breivik regorgeait lui aussi de paroles misogynes, tout comme celui d'Elliot Rodger ou Alek Minassian[212]. Les discours répétés sur la crise de la masculinité ont conduit et conduisent de nombreux hommes – en particulier chez les jeunes – à croire que ce serait la faute des femmes s'ils ne sont pas heureux, s'ils sont pauvres ou célibataires. Laisser pérorer sur tous les médias des hommes persuadés qu'ils sont désormais le sexe faible conduit à des paroles violentes et à des actes qui le sont davantage. Il n'est d'ailleurs pas très étonnant que, désormais, des théoriciens de l'extrême droite axent leur discours plutôt sur le sexisme que sur le racisme (ils n'ont absolument pas changé sur ce point bien évidemment). Le sociologue Klaus Theweleit, dans *Fantasmâlgories,* montre les liens entre fascisme et genre, et l'obsession de tous les théoriciens du fascisme à diviser les femmes entre pures et impures, comme le font aujourd'hui les *incels* par exemple.

Si certains hommes sont malheureux, ce n'est pas à cause des mutations de la société, mais bien à cause d'idéaux masculins démodés, inatteignables et qui cherchent à les rendre virils mais pas heureux (avez-vous déjà vu Rambo sourire ? CQFD).

Le mâle aimé

À la suite de l'arrestation du producteur Harvey Weinstein à la fin de 2017, des femmes se mettent peu à peu, à travers le monde, à parler des violences sexuelles qu'elles ont subies. En France, avec les hashtags #MeToo et #BalanceTonPorc. Il ne s'agit plus de témoigner uniquement des violences condamnées par la loi française, mais aussi de ces situations que l'immense majorité des femmes connaissent, qui nous placent en position d'objet, nous font nous sentir mal à l'aise ou nous imposent un rapport de séduction fondé sur la domination. En France, les personnes qui parlaient furent tour à tour accusées de lâcheté (car elles ne donnaient pas le nom de leur agresseur), de diffamation (lorsqu'elles le donnaient), d'être dans l'outrance (cela n'est pas très joli d'appeler les agresseurs sexuels des « porcs ») ou de délation (parce que le terme « balance » rappelait la

dénonciation des Juifs pendant la Seconde Guerre mondiale). Comme d'habitude, les femmes étaient renvoyées à leur hystérie présumée, au fait qu'elles étaient en permanence dans l'émotion, incapables de trouver les bons mots pour parler de tout cela. Dieu merci, les hommes allaient ramener un peu de rationalité là-dedans. Et enfin, certains hommes n'ont pas manqué de nous expliquer qu'eux voulaient continuer à draguer, comme le Premier ministre Édouard Philippe qui déclara :

> Une fois qu'on a dit ça […], on peut aussi faire attention d'abord à conserver une forme de civilité entre les hommes et les femmes, à ne pas tomber dans une relation qui serait systématiquement une relation de méfiance. On ne doit pas non plus s'interdire – je vais peut-être choquer en disant ça – une certaine forme de séduction intellectuelle, qui ne peut jamais être une forme de violence, de contrainte, mais qui peut être une forme de séduction.

Posons les choses à plat. Des dizaines de milliers de femmes à travers le monde sont en train d'expliquer les viols, les agressions sexuelles et les harcèlements divers qu'elles ont subis. Ce n'est pas la première fois qu'elles le font ; la parole sur les violences sexuelles a commencé à émerger dès les années 1970, mais c'est la première fois que cela a pris une ampleur telle que les hommes ne pouvaient pas feindre de n'avoir rien entendu. Et pourtant des hommes – et la parole du deuxième personnage de l'État a une portée politique évidente – ont besoin de ramener cela à eux, à leurs besoins et leurs envies. C'était, à mon sens, d'une extraordinaire violence pour les femmes qui avaient témoigné ; cela signifiait ni plus ni moins que face à l'érection d'un homme, nos petits témoignages ne valaient au fond pas grand-chose.

La peur de ne plus pouvoir séduire s'est beaucoup exprimée chez les hommes et elle en dit long à mon sens sur ce que certains mettent derrière le mot séduction. Si certains y pensent en lisant des récits de viols ou de situations extrêmement inconfortables (femmes prises pour des objets et humiliées), alors je leur confirme très clairement qu'il va falloir changer de méthodes de « séduction ». On se souvient toutes et tous de la façon dont certains hommes publics, accusés de viol, de harcèlement, d'agression sexuelle, étaient décrits comme des « séducteurs jusqu'à l'inconscience » ou des « hommes à femmes ». Donald Trump décrit également ses méthodes de séduction qui consistaient ni plus ni moins à agresser sexuellement des femmes (« attrapez-les par la chatte », déclare-t-il). Oui, une partie de la séduction, dans un monde sexiste, patriarcal, est fondée sur la prédation des femmes. Oui, certains hommes se prétendent des grands amoureux des femmes, des grands séducteurs, alors que ce sont juste de

minables agresseurs sexuels qu'aucune femme ne voudrait toucher, même avec un bâton.

Il serait à mon sens mensonger de dire aux hommes que rien n'a changé avec #MeToo et #BalanceTonPorc. Beaucoup de femmes ont pu mettre des mots sur des situations qu'elles sentaient obscurément comme anormales et très humiliantes pour elles, parce qu'elles les ont lues chez d'autres. Elles ont réalisé que ce qu'elles ressentaient n'était pas anormal ou exagéré. On me rétorquera que certains témoignages ne reflétaient pas des actes illégaux. Et alors ? Faut-il systématiquement le recours à la loi pour comprendre qu'un acte est sexiste et à bannir ? Faut-il le recours à la loi pour qu'un homme comprenne que faire des propositions sexuelles explicites à une femme alors que rien n'a préalablement été initié entre eux n'est pas acceptable ? Pourquoi, alors que nous avons des conventions sociales assez claires lorsqu'il s'agit de parler avec quelqu'un envers qui on n'a aucune attirance sexuelle, les hommes hétérosexuels auraient-ils une sorte de passe-droit à dire tout et n'importe quoi aux femmes au prétexte de la « séduction » ?

Et nous l'avons vu, ce qui alimente un climat propre aux violences sexuelles, c'est le sexisme qui passe aussi par des blagues et des remarques. Le rôle de l'humour a été amplement étudié dans le maintien des discriminations. Plusieurs chercheurs suggèrent que l'humour est une façon extrêmement pratique pour les sexistes de l'être sans s'exposer à la critique. Lorsque Guy Bedos traite Nadine Morano de salope, il sait déjà qu'une très grande partie de son public de gauche ne dira rien, puisqu'il n'aime pas Nadine Morano (après tout, tous les coups sont permis, n'est-ce pas). Et il se réfugiera derrière l'humour pour expliquer que dans un autre contexte (mais lequel ? en quoi l'humour ne serait-il pas lui-même un contexte suffisant ?) il ne l'aurait pas dit. Des études nous montrent d'ailleurs que les hommes sexistes exposés à des blagues sexistes acquièrent une plus grande tolérance face aux discriminations sexistes et au fait de commettre des actes de violence sexuelle envers les femmes[213]. En effet, il n'y a aucune raison que la blague, comme le raisonnement plus sérieux, n'entretienne pas dans son préjugé celui qui écoute. L'humour sexiste prend corps dans les préjugés de notre époque et évolue avec ; ainsi les lamentables blagues sur les blondes des années 1990 ne font guère plus recette aujourd'hui et le sexisme s'exprime d'une autre manière. Donc oui, les choses vont changer et oui, certains hommes ne pourront plus continuer à pratiquer ce qu'ils

appelaient « séduction ». Quand on se demandera pourquoi les envies sexuelles de certains hommes devraient passer avant les besoins vitaux de tranquillité des autres, on aura fait un grand pas.

#Metoo : Une guerre contre les hommes ?

En France, chaque année, 580 000 femmes subiraient au moins une agression sexuelle (en comptant les viols et tentatives de viol). Il y a donc un viol de femme toutes les sept minutes en France. Et 98 % des violeurs sont des hommes. Comment est-il donc possible de penser que dénoncer des faits de violences sexuelles, ce qui était le but de #MeToo, pouvait être une guerre contre les hommes ? Est-ce que cela voudrait dire que si on ne peut plus violer et harceler, les rapports entre hommes et femmes vont être ennuyeux ? Le viol est bel et bien une guerre contre les femmes, qui se mène silencieusement depuis des temps immémoriaux. C'est un instrument de contrôle que toutes les femmes ont en tête depuis leur plus jeune âge ; on leur dit, quasiment dès leur naissance, de « faire attention », et elles modifient leurs habitudes de sortie, leur façon de marcher, de s'habiller puisqu'on leur répète toute leur vie que ne pas être violée dépend d'elles et pas des violeurs. Les victimes de viol sont très souvent traînées dans la boue, accusées de mentir, d'exagérer, de vouloir salir la réputation d'un brave homme, d'avoir mal compris, d'être hystériques, d'être folles ou d'être nymphomanes. Alors contre qui existe-t-il une guerre ? En quoi dénoncer les violences sexuelles commises par des hommes (et je le répète, les chiffres sont têtus : à 98 % les violeurs sont des hommes, que les victimes soient des femmes, des hommes ou des enfants) serait une guerre contre eux sinon à considérer que tous les hommes sont des violeurs ? La violence sexuelle contre les femmes a été rendue possible grâce à la culture du viol, c'est-à-dire l'ensemble des idées reçues sur le viol qui, systématiquement, déculpabilisent les agresseurs et accablent les victimes. De très nombreux hommes ont participé à cette culture en adhérant aux valeurs masculines. Avez-vous jugé la tenue vestimentaire de telle ou telle femme ? Avez-vous tenu des propos entre amis où vous expliquiez ce que vous souhaitiez sexuellement faire, en des termes dégradants, à des femmes ? Avez-vous insisté auprès de femmes qui vous avaient clairement

manifesté leur refus ? Avez-vous assisté à de telles scènes sans intervenir ? Avez-vous eu des rapports sexuels sans être sûr du consentement de votre partenaire ? Beaucoup d'hommes ont témoigné, après la révélation des affaires concernant DSK, Baupin, Weinstein, Epstein ou Tron, qu'ils étaient au courant. Et c'est le cas à chaque fois ; beaucoup d'hommes disent avoir tel ami qui est un « dragueur lourd », tel autre dont « il faut se méfier ». Toute cette culture masculine permet au viol de perdurer et aux violeurs non seulement de s'en sortir mais de penser que les autres hommes les approuvent. Si vous harcelez sexuellement des femmes devant d'autres hommes, que ces derniers le voient et ne disent rien, alors vous penserez logiquement qu'ils sont d'accord, voire qu'ils font sans doute pareil. Et que c'est au fond un truc de mecs de faire ça. La grande majorité des hommes ne sont pas des agresseurs sexuels ou des violeurs, mais en revanche la construction de la culture masculine fait qu'ils considèrent qu'ils doivent être solidaires entre eux, y compris face à des salopards. C'est le fameux *Bros before hoes* : « les potes avant les putes ». Deux études ont montré que les hommes sont plus susceptibles, face à des comportements de harcèlement sexuel, de blâmer la victime et de soutenir le harceleur[214]. Une autre caractéristique est le comportement du témoin, qui consiste à garder le silence quand on assiste à un comportement abusif ou prédateur. L'activiste Tony Porter qui, lorsqu'il était jeune, a assisté à un viol collectif sans mot dire déclare d'ailleurs :

> La grande majorité des hommes ne sont pas abusifs. La grande majorité des hommes ne harcèlent pas sexuellement. La grande majorité des hommes ne commettent pas d'agression sexuelle. Mais la grande majorité des hommes ne dit rien sur la violence, le harcèlement et les abus subis par les femmes et les filles, ainsi que par d'autres groupes opprimés[215].

Alors #MeToo n'est pas une guerre contre les hommes mais une guerre contre les valeurs masculines qui se moquent des femmes, qui les dévalorisent, les objétisent et les humilient. #MeToo dénonce la guerre menée contre les femmes par le biais du sexisme et des violences sexuelles. #MeToo fait se sentir coupables beaucoup d'hommes parce qu'ils n'ont rien dit face à des harceleurs, ou ont cautionné ou participé à des conversations sexistes.

Pour nier les violences sexuelles et physiques dont sont victimes les femmes, la stratégie est aussi de dire qu'elles mentent, pour faire du mal aux hommes, faire le buzz ou masquer le fait qu'elles ont eu une relation sexuelle consentie.

Le viol est le seul crime où la victime est systématiquement suspectée de mentir. Des personnes ont par exemple déclaré être des victimes d'attentats pour escroquer les assurances ou attirer l'attention sur elles. Cela n'a heureusement pas jeté le discrédit sur l'ensemble des victimes d'actes terroristes. Et pourtant, c'est quasiment la première chose qui est mise en avant lorsqu'une femme témoigne avoir été violée. Cela n'est pas très étonnant ; le sexisme – c'est-à-dire le fait d'attribuer aux femmes et aux hommes des qualités et défauts qui leur seraient naturels, innés – a systématiquement attribué aux femmes le fait d'être menteuses, sournoises, manipulatrices. De Ève à Pandore, en passant par la « femme fatale » des films noirs américains, la fiction regorge de personnages de femmes fourbes. On entend très souvent cette phrase, y compris prononcée par des femmes : « je préfère travailler avec des hommes, ils sont moins sournois ». Et c'est d'ailleurs un soupçon qu'on retrouve comme frein à l'embauche des femmes dans les professions à dominance masculine ; les femmes vont forcément mettre le bordel là où il n'y avait qu'une saine camaraderie masculine faite de franchise. Si les femmes mentent par nature, alors logiquement pourquoi ne mentiraient-elles pas lorsqu'elles disent avoir été violées ou battues ? Et c'est ainsi que naît le mythe sexiste des femmes qui n'auraient rien de mieux à faire que d'inventer avoir été violées. Lorsqu'on dit avoir été violée, en particulier à l'heure des réseaux sociaux, toute notre vie est scrutée pour voir si on dit bien la vérité. Si on est jugée laide, il sera estimé qu'on ment forcément ; qui en aurait eu envie ? Et si on est jugée jolie, on estimera qu'au fond on l'a bien cherché ou qu'on dissimule une relation consentie sous le prétexte du viol. Dire avoir été violée n'a jamais servi aucune femme, elle n'en tirera que des insultes, des reproches et l'examen de sa vie entière. Comme je le montre dans mon précédent livre, *Une culture du viol à la française*, le personnage de la femme qui formule de fausses accusations de viol se retrouve à presque toutes les époques, en particulier dans la mythologie occidentale ; Phèdre accuse Hippolyte, la femme de Potiphar, Joseph. Au XIX^{e} siècle, la « découverte » de maladies prétendument typiquement féminines, comme l'hystérie ou la mythomanie, justifieront qu'on ne croie pas les femmes. Tout comme le célèbre médecin italien Cesare Lombroso, Paul Brouardel, doyen de la faculté de médecine de Paris, consacre un très large chapitre aux fausses accusations de viol dans le livre *Les Attentats aux mœurs* paru en 1909 :

> L’hystérie joue un rôle considérable dans la genèse de ces fausses accusations, soit à cause des hallucinations génitales relevant de la grande névrose, soit parce que les hystériques n’hésitent pas à inventer des récits mensongers dans le seul but d’attirer sur elles l’attention et de se rendre intéressantes.

Il n’est donc pas anodin qu’on retrouve ce préjugé à notre époque. Ainsi, pour un·e Européen·ne sur quatre, les femmes inventent ou exagèrent les violences qu’elles disent avoir subies[216].

Plusieurs études menées à travers différents pays ont montré qu’il y avait environ 10 % de fausses accusations de viol[217]. Entre 1989 et 2017, aux États-Unis, on recense 790 cas où des hommes ont faussement été condamnés et emprisonnés pour meurtre contre 52 pour viol[218]. Et pourtant, personne ne parle de ce genre d’erreur judiciaire, ce qui montre bien que les hommes condamnés à tort importent peu – il s’agit surtout de décrédibiliser la parole des victimes. La plupart des personnes poursuivies pour avoir menti étaient souvent très jeunes et vulnérables (problèmes psychiques, alcoolisme, toxicomanie) ; celles-ci sont aussi les plus susceptibles de subir un viol. Brandir constamment ce chiffre – ce qui je le rappelle n’est fait pour aucune autre infraction – concourt surtout à faire oublier le nombre massif de victimes de viol. Enfin, soulignons-le ; seulement 10 % des victimes de viol portent plainte. Il y a tout lieu de se plaindre davantage de ce fait que du nombre de fausses allégations.

La fausse accusation de viol ou de violence physique surgit souvent à propos des femmes qui souhaitent divorcer. Elles le feraient pour pouvoir divorcer plus facilement ou être avantagées. Le risque de violence faite aux femmes augmente au moment de la séparation ; c’est même la première cause de féminicide. Le 12 août 2019, à Port-Vendres dans les Pyrénées-Orientales, Jackie a été poignardée mortellement par son mari ; le couple était séparé depuis trois semaines. Les violences ne s’arrêtent pas lorsqu’il y a séparation. L’association Solidarité Femmes en Belgique a mené une enquête démontrant que 79 % des femmes subissaient encore de la violence après être parties. Comme le signale la criminologue Emmanuelle Melan en charge de l’enquête :

> Pour un homme violent, voir qu’il perd son emprise sur l’autre, c’est la vexation ultime. Toutes les études démontrent qu’il y a, à ce moment-là, un risque accru de passage à l’acte violent[219].

En France, l’enquête Enveff de 2000 montrait que neuf femmes sur dix ayant eu des enfants avec le conjoint qu’elles avaient quitté avaient subi des menaces voire des coups. Dans 90 % des cas de viol de femme majeure,

l’agresseur est connu de la victime, et dans 60 % des cas c’est le conjoint ou l’ex-conjoint. Nous avons vu que l’écrasante majorité des femmes ne porte pas plainte et c’est souvent la même chose dans les cas de violence-physique et psychologique. Les femmes ont (légitimement) peur de porter plainte, elles sont mal reçues lors du dépôt de plainte, elles ont peur que la violence s’aggrave, elles sont sous emprise et minimisent les violences. Le droit de visite pour les enfants, la garde du week-end ou la garde partagée peuvent aussi augmenter les violences puisque, souvent, le moment où les enfants passent d’un parent à l’autre est celui où le mari va agresser, menacer ou harceler sa femme. Le 4 août 2019 à Marignane, Chloé a été tuée par balles par son ex-compagnon alors qu’elle venait chez lui chercher leur fils. Ils étaient séparés depuis six ans, elle était enceinte de huit mois d’un nouveau compagnon. Les recherches existantes montrent que la plupart des allégations de violence conjugale dans le cadre d’une procédure de divorce sont fondées. Lorsqu’elles ne le sont pas, cela ne signifie pas qu’elles sont fausses, mais qu’il y a un manque de preuves[220]. Une étude états-unienne a montré là aussi que les allégations de maltraitance étaient fondées dans la majorité des cas[221] ; elle a également mis à mal l’idée que les femmes mentiraient plus que les hommes en la matière puisqu’elle a révélé que ces derniers étaient davantage impliqués dans les cas de fausses allégations en tant qu’auteurs.

Il ne fait aucun doute qu’il existe des cas de fausses allégations de viol et de violence de la part de femmes mais tout prouve qu’ils ne sont pas courants. De plus, les femmes ne mentent pas davantage que les hommes en la matière. Enfin, les fausses allégations de violence et d’abus sont beaucoup moins courantes que les hommes niant avoir commis de tels faits alors que tout prouve le contraire. Les femmes ne portent donc pas plainte pour tout et n’importe quoi, puisque, rappelons-le une énième fois… elles ne portent pas plainte même lorsque les faits sont fondés. Ce serait une curieuse logique de penser que les femmes ayant été réellement victimes ne porteraient pas plainte et que seules les menteuses le feraient.

Une étude anglaise a montré que les femmes ne prennent souvent des ordonnances de protection contre leur conjoint violent qu’en dernier recours, après avoir été victimes de faits graves et répétés, et qu’en aucun cas, les pères ne sont privés du droit de voir leurs enfants[222]. En fait, une étude australienne révèle que la plupart des femmes qui ont été victimes de violences dans leurs relations souhaitent toujours que leurs enfants aient des

contacts avec l'autre parent, mais ce qu'elles cherchent et ne trouvent pas est un arrangement qui garantisse la sécurité de leurs enfants et d'elles-mêmes[223].

Il est donc faux – et c'est un mythe sexiste – de penser que les femmes porteraient faussement plainte pour violences sexuelles ou physiques. Tout montre au contraire qu'elles ne portent pas plainte ou attendent que les violences soient graves et répétées pour le faire.

Une autre idée reçue est qu'elles inventeraient des violences sexuelles ou physiques subies par les enfants pour en obtenir la garde exclusive. Dans au moins 40 % des cas, si un homme est violent avec sa femme, il l'est également avec ses enfants. On peut de toute façon considérer que le simple fait d'être violent avec sa femme est en soi une violence pour les enfants. Comment offrir un environnement sécurisé et bienveillant à des enfants lorsqu'il y règne une atmosphère de violence et de terreur ? Comment être un bon père lorsqu'on montre à ses enfants un tel modèle masculin ? Si tous les enfants qui ont grandi dans une famille où le père est violent ne le deviennent pas, en revanche la grande majorité des hommes violents ont eu un père qui l'était, ce qui montre bien comment la violence peut se reproduire. Les violences faites aux femmes ont des conséquences graves sur les enfants : syndrome de stress post-traumatique, énurésie, anxiété, etc. Comme le dit Édouard Durand, juge des enfants à Bobigny :

> Les institutions de protection de l'enfance prennent aujourd'hui davantage en compte le fait que les violences conjugales sont une des formes de maltraitance les plus graves qui puissent être infligées à un enfant. Mais on a encore tendance à séparer ce qui relève de la sphère conjugale et de la sphère parentale […]. Si l'on n'a pas conscience de cela, que l'on reste dans le registre du conflit conjugal, on va utiliser des types d'intervention sociale qui auront tendance à demander aux parents de s'entendre, de négocier, de dialoguer, de se voir, et donc à la mère de l'enfant de maintenir des rencontres entre le père et l'enfant. Or, pour protéger l'enfant, il faut aussi garder à l'esprit qu'on est en présence d'un agresseur. D'un mari, d'un père, d'un beau-père, mais aussi d'un agresseur, qui fonctionne dans un registre de pouvoir et de violence, y compris envers l'enfant[224].

On estime qu'environ quatre millions d'enfants seraient témoins de violences envers leur mère chaque année. Rappelons que, en 2015, 36 enfants mineurs ont été tués par leur père dans le cadre de violences conjugales : 11 en même temps que leur mère et 25 sans que l'autre parent n'ait été tué ; 68 enfants étaient présents sur la scène du crime et 96 sont devenus orphelins à la suite d'homicides au sein du couple (lorsque le père tue la mère, puis se suicide). En mai 2019, un homme a ainsi été jugé pour avoir noyé sa fille de 3 ans. Il voulait « pourrir la vie » de sa femme qui

l’avait quitté parce qu’il était alcoolique et violent. Voici ce qu’il a écrit à son ex-femme :

> Je ne te souhaite pas une bonne fête des mères puisque tu ne l’es plus. Comme je suis heureux de voir que tu vas pleurer tous les jours la mort de ta fille. Tu m’as forcé à faire ça. Je t’avais dit de ne jamais me séparer de ma fille. J’espère que tu vas bien souffrir avec la mort de ta fille. Champagne ! Sois la plus malheureuse possible. Je ne regrette rien. Content de t’avoir fait vivre un enfer.

Il était placé sous contrôle judiciaire au moment des faits, allait être jugé pour harcèlement contre son ex-compagne mais avait quand même la garde de sa fille. Le problème des violences sur les enfants est sous-estimé, peu traité, mais l’on continue pourtant à supposer que les mères inventent des violences. Avait même été créé le terme de « syndrome d’aliénation parentale » qui désignait le fait qu’un parent (très souvent la mère) manipule l’enfant pour le monter contre l’autre. Il a été maintes fois démontré que ce syndrome n’a aucun fondement scientifique. Voici ce qu’en dit le cinquième plan de mobilisation et de lutte contre les violences faites aux femmes (2017-2019) :

> [L’allégation du « syndrome d’aliénation parentale »] conduit à décrédibiliser la parole de la mère, exceptionnellement du père ou de l’enfant, et par conséquent à en nier le statut de victime en inversant les responsabilités. Or, aucune autorité scientifique n’a jamais reconnu un tel « syndrome » et le consensus scientifique souligne le manque de fiabilité de cette notion. Il n’est reconnu ni par le *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux (DSM5)*, ouvrage de référence de l’association américaine de psychiatrie (APA), ni par la classification internationale des maladies publiée par l’Organisation mondiale de la santé (OMS). La recherche démontre que les fausses allégations de maltraitance ou de négligences sur les enfants sont marginales. C’est pourquoi une communication visant à proscrire l’utilisation de ce concept sera réalisée, via la publication d’une fiche sur ce sujet, sur le site du ministère de la Justice[225].

Une étude états-unienne a analysé des divorces sujets à litige sur la garde des enfants ; dans seulement 2 % des cas un des parents avait porté plainte pour violence sexuelle. La moitié des cas était fondé, un tiers était peu probable, dans le reste des cas, il n’y avait pas assez de preuve pour en être sûr. Une étude canadienne a travaillé sur le même sujet ; 4 % des allégations étaient fausses, et le père en était plus souvent l’auteur que la mère. Sur 7 672 cas de maltraitance, il y avait seulement deux fausses dénonciations contre un père n’ayant pas la garde[226]. En bref, il y a peu souvent de dénonciations de violences sur les enfants en cas de séparation et elles sont très rarement inventées. Mais le préjugé persiste, toujours avec la même idée sexiste que les femmes seraient menteuses et sournoises et n’auraient rien de mieux à faire qu’embêter les hommes (et traumatiser leurs enfants,

parce qu'il est tout de même extrêmement violent d'inventer que son enfant a été violé, donc de l'exposer à des examens gynécologiques et psychologiques). La justice française elle-même est sensible à ces idées reçues et a été épinglée à ce sujet par l'ONU en 2003. Si, de manière générale, l'auteur du rapport considère que les violences sexuelles sur enfants ne sont pas prises au sérieux, il déclare que dans les cas spécifiques de violences sexuelles sur les enfants au sein de la famille

> un examen particulièrement approfondi de certaines des raisons pour lesquelles les parents divorçaient a révélé l'existence d'abus systématiques au sein de la famille, y compris des violences contre la mère. En conséquence, peut-être serait-il plus exact d'envisager la question des abus sexuels sur l'enfant comme étant l'une des raisons, sinon la principale raison du divorce. Il importe également de noter que dans certains cas portés à l'attention du rapporteur spécial, des accords concernant la garde avaient déjà été conclus d'un commun accord et qu'aucune des parties n'avait un motif apparent de porter de fausses accusations contre l'autre.

Lorsque les pères font l'objet d'allégations de maltraitance, ils ont peu de chances de se voir refuser le contact avec des enfants, même si ces allégations sont avérées, et le nombre de parents faussement accusés de maltraitance est infime comparé au nombre d'enfants maltraités et que la justice continuera à ignorer (soit parce qu'ils ne parlent pas, soit parce que la justice n'écoute pas, comme l'a encore une fois souligné le rapporteur de l'ONU).

Bref, les dénonciations de violences sexuelles sur enfants sont rarement évoquées pour divorcer. Lorsqu'elles le sont, elles sont généralement fondées. Il existe à l'heure actuelle très peu de chiffres sur le nombre d'enfants victimes de violences sexuelles. En interrogeant des adultes sur l'âge qu'ils avaient lors de leur viol, on apprend qu'ils l'ont généralement été avant 15 ans par un homme de leur famille. Encore une fois, les fausses allégations évitent surtout de se pencher sur l'immense problème que représentent les violences sexuelles sur mineur·es.

Très régulièrement, les pères se plaignant d'avoir injustement été privés de la garde de leurs enfants font la une des journaux, tout comme les éditorialistes se plaignant des effets délétères de #MeToo sur les hommes. Il s'agit plus, comme on l'a vu, d'un discours de crise que d'une crise réelle. Les hommes ont peu la garde des enfants car ils sont d'accord pour que leur ex-femme l'ait, et les conséquences de #MeToo sont surtout que, désormais, les femmes sont davantage discriminées professionnellement. En revanche, on entend très peu ces lobbyistes parler du suicide masculin et de ses

raisons, tout comme du grand nombre d’accidents du travail. Il semble qu’il n’y ait donc pas de réel intérêt à ce que la situation des hommes en matière de suicide ou de prise de risque se modifie. On l’a vu, la virilité cause beaucoup de blessé·es et de mort·es. Essayons donc de comprendre quels moyens les hommes peuvent employer pour y mettre fin.

CHAPITRE V

LE SEXISME EST UNE AFFAIRE D'HOMMES

> « Et puis il se justifiait avec cette double morale qui est celle des hommes. Il se disait c'est comme ça parce que c'est comme ça, parce que je suis un homme et c'est pas ma faute si je suis un homme. »
> *L'Ombre des femmes*, Philippe Garrel

J'ai eu beaucoup de mal à écrire ce chapitre parce que la seule chose que j'avais envie d'écrire aux hommes tenait en quelques mots :

– fermez-la ;
– écoutez-nous ;
– arrêtez d'être lâches face au sexisme ;
– arrêtez d'agresser sexuellement.

Mais je sais que cela ne suffira pas, parce que vous êtes tous convaincus de bien faire. Les hommes m'expliquent qu'ils sont prêts à *m'écouter*. M'écouter comme si ce dont je parlais concernait la lecture du dernier polar de l'été ou la dernière recette de cuisine testée. Comme si au fond ce que je disais n'avait que peu d'importance, alors que les violences sexuelles impliquent des dizaines de milliers de victimes par an. M'écouter comme si c'étaient des mots de plus, sur un sujet aussi intéressant ou inintéressant que le jardinage ou les jeux vidéo. Pas un discours qui implique ma vie, ma liberté, la libre disposition de mon corps. M'écouter avant de prendre leur café ou après avoir pris leur dessert. « Ils ont quelques minutes à me consacrer » me disent-ils.

Ils m'écouteront, auront cette grandeur d'âme si je fais quelques efforts. Si j'adapte mon vocabulaire. Si je choisis mes mots. Bannir le mot « homme » de mon vocabulaire peut-être. Dire « ils ». Dire « les monstres ». Bannir le mot « viol » peut-être aussi. Dire « abus ». Ils évoqueront systématiquement les hommes battus, les suicides masculins, alors qu'ils n'en parlent jamais en temps ordinaire. Alors ce chapitre est difficile à écrire, oui. Parce que je vais choisir mes mots. Me déradicaliser

peut-être, ce qui se prête assez peu à mon tempérament. Parce que je ne crois pas que la lutte contre les violences faites aux femmes peut se passer du bon vouloir des hommes. Parce que nous, féministes, pouvons bien donner toute la force que nous voulons aux femmes, tout l'*empowerment* possible, si des hommes continuent, avec l'approbation tacite d'autres, à les discriminer, les humilier, les violenter, alors rien ne pourra vraiment changer. J'aimerais que la situation des femmes apparaisse comme tellement injuste et violente aux hommes que cela suffise à les faire évoluer et à réagir à chaque parole et acte sexiste. Force est de constater que cela ne suffit pas.

Écoutez les femmes

Écoutez les femmes et ce qu'elles ont à dire, sans que nous ayons à adapter notre vocabulaire ou à choisir nos mots. C'est quelque chose d'extrêmement récurrent lorsque les femmes parlent du sexisme. On va par exemple écrire sur une agression sexiste et certains vont dire qu'ils refusent d'en lire plus à cause de l'écriture inclusive ou de l'emploi du mot féminicide. Mais qu'est-ce que c'est que cela ? Si des mots vous dérangent, passez outre et lisez le fond de l'affaire ! En faisant cela, vous détournez le combat féministe ; plutôt que de se concentrer sur la fin des violences faites aux femmes, il faudra perdre du temps à vous expliquer pourquoi on parle de féminicide par exemple, alors que n'importe quel moteur de recherche peut vous renseigner sur le sujet. Je suis toujours extrêmement choquée de ces reportages sur le mode « il suit sa femme dans la rue et découvre comment les hommes se comportent avec elle ». Mais ne suffisait-il pas de l'écouter ? Pensiez-vous qu'on mentait, y compris les femmes dont vous êtes proches et que vous aimez ? Ou qu'on exagérait, parce qu'on est des femmes et qu'on ne sait pas bien estimer la gravité réelle d'une situation ?

Il faut écouter ce que les femmes ont à dire, cesser de penser que c'est plus dur à entendre que de le vivre. Il faut accepter de faire partie du problème soit parce qu'on a eu des comportements sexistes, soit parce qu'on en a cautionné, ne serait-ce que par son silence. Bien évidemment, il faut procéder de la même façon concernant l'homophobie ou la transphobie. Comment peut-on laisser décemment des gens discuter des heures pour

savoir si tel ou tel propos homophobe hurlé dans un stade de foot l'est, alors que les activistes homosexuels l'ont démontré depuis longtemps ? Si des homosexuels expliquent à des hommes hétérosexuels que l'emploi de terme comme « pédé », « pédale » ou « tafiole » est homophobe et à bannir, il faut le faire, cesser de se braquer et se sentir vexés. Ce sont eux qui sont insultés, pas vous. Ce sont eux qui subissent jour après jour les conséquences de ce type de mot, pas vous.

Écoutez les femmes lorsqu'elles parlent des violences qu'elles ont subies. Il y a plusieurs choses à respecter en la matière. Voici quelques conseils pratiques face à une femme victime de violences sexuelles :

– ne pas minimiser ce qu'elle a vécu. Dans l'immense majorité des cas, les victimes ne portent pas plainte. Beaucoup d'entre elles ne sont absolument pas convaincues de ce qu'elles ont vécu ; elles peuvent elles-mêmes le minimiser. J'ai parlé à plusieurs milliers de victimes de violences sexuelles dans ma vie, de tout âge, genre, situation sociale, la quasi-totalité minimisait très fortement les violences qu'elles avaient subies. Ne faites donc pas de même et croyez-les. De plus, rien ne vous dit qu'elles vous racontent tout ce qui s'est passé ;

– cela semble évident mais ne parlez pas à l'auteur des faits de ce que la victime vous a dit. Vous pourriez la mettre en danger ;

– ne mettez pas des mots qu'elle n'a pas mis sur sa situation. Si elle ne souhaite pas employer le mot « viol », vous pouvez à la rigueur lui dire que « la loi dit que ce que tu as vécu est un viol », mais n'insistez pas si elle veut appeler cela autrement. C'est un parcours long que d'accepter qu'on a été violée. Cela peut être une violence supplémentaire de la forcer à entendre le mot « viol » alors qu'elle ne veut pas le faire ;

– ne la culpabilisez pas. Jamais. Même si elle reste avec l'homme qui la bat ou la viole. Le viol, quelles qu'en soient les circonstances, n'est jamais la faute de la victime. Il ne faut pas se demander pourquoi elle ne part pas, mais pourquoi il la frappe. Le risque de violence est majoré si la victime part ou si l'homme violent a l'impression qu'elle va partir ; ce n'est donc pas une décision simple à prendre. Si elle ne souhaite pas porter plainte, ne l'en blâmez pas. Une victime peut mettre du temps à réaliser qu'elle a été violée, ou elle peut avoir peur de l'accueil au commissariat (et en effet, il a été amplement démontré qu'il est toujours loin d'être à la hauteur), elle peut se penser responsable du viol ou avoir honte d'avoir été violée. Dites-lui que vous serez là pour elle si elle change d'avis, que vous pourrez

l’accompagner, mais n’allez pas plus loin. La phrase la plus simple à dire à une victime est que ce n’est pas sa faute, jamais ;

– de manière générale, ne lui dites pas quoi faire ou quoi ressentir. Lorsqu’on a été victime d’un viol, on a été impuissante le temps de l’agression. Si vous commencez à lui dire quoi faire, vous ne l’aidez pas à reprendre possession d’elle-même. Il y a une différence entre conseils et injonctions. Elle peut avoir des réactions que vous ne comprenez pas (par exemple faire comme si rien ne s’était passé ou en rire), cela peut faire partie du traumatisme subi ou participer à sa reconstruction ;

– ne parlez pas sur le Net de ce qu’elle vous a raconté. Cela peut être dangereux pour elle, l’agresseur peut se reconnaître et se lancer dans du cyber-harcèlement envers elle. La victime peut se sentir encore plus mal par les commentaires négatifs que feront les gens sur elle ou ceux qui excuseront son agresseur ;

– ne lui expliquez pas ce qu’elle aurait dû faire pendant l’agression. Très souvent, la victime témoigne de ce qu’elle aurait aimé faire ou dû faire selon elle. On a tendance après une agression, quelle qu’elle soit, à retourner en tous sens la situation pour voir comment on aurait pu agir. Ainsi on se dit, lors d’une tentative de vol à l’arraché, qu’on a eu tort de s’accrocher comme un damné à son téléphone, cela ne valait peut-être pas le coup de se faire casser le nez. *A contrario,* si le téléphone nous a été arraché, on se dit qu’on aurait pu davantage résister, qu’on a été lâche, nulle, qu’on n’a pas été vigilante ou qu’on a réagi trop tard.

Cette impression d’avoir mal agi est souvent démultipliée dans les cas d’une agression à caractère sexuel. Ce sentiment de culpabilisation de la victime existe quel que soit le genre de la victime ; si c’est une femme, on lui expliquera qu’elle l’a bien cherché en sortant tard ou en s’habillant sexy, etc. Si c’est un homme, on lui expliquera qu’il n’avait qu’à se défendre. Les victimes d’agressions sexuelles portent donc très souvent une culpabilité due aux discours extrêmement accusateurs qu’on entend à peu près partout. Une victime qui témoigne est donc souvent, en plus du choc de l’agression, en pleine incertitude. Il n’est pas rare qu’elle témoigne de sa culpabilité et de ses regrets de n’avoir pas agi.

Très souvent des hommes lui expliquent ce qu’elle aurait dû faire et comment elle devra agir la prochaine fois, ce qui est assez maladroit : une victime n’a aucune envie de penser à « la prochaine fois ». Nous l’avons vu tout au long du livre, hommes et femmes ne sont pas socialisés de la même

manière. Les femmes ne sont pas socialisées à se défendre et elles sont parallèlement élevées dans la terreur permanente de l'agression sexuelle. Cette idée est difficile à faire passer tant on inculque le contraire aux hommes ; eux sont éduqués dans l'idée qu'ils ne doivent avoir peur de rien sinon ils ne seront pas virils. Un homme est poussé à prendre des risques, à dépasser les limites, à ne jamais montrer sa peur. Une femme au contraire est davantage censée faire attention, se méfier des inconnus, se méfier de ce qu'elle fait, de ce qu'elle porte, de ses attitudes ; bref, à avoir peur de se faire insulter, harceler.

Dans ce contexte-là, il est extrêmement difficile pour un homme de comprendre ce que vit une femme, au regard de leurs socialisations extrêmement différentes. Là où lui a été poussé à savoir se battre, elle a été inhibée et contrainte jusqu'à ce que la violence, y compris pour se défendre, lui apparaisse comme un comportement impossible à avoir. Les hommes ne sont pas élevés dans la peur de l'agression sexuelle et du viol (ils sont davantage élevés dans la terreur de n'être pas assez virils), ils ne connaissent donc pas ce sentiment diffus, complexe à expliquer que connaissent beaucoup de femmes. Le viol et les agressions sexuelles sont vues par celles-ci comme quelque chose d'atroce, une salissure extrême, qui cause une peur panique, d'où le fait que de nombreuses victimes de viol soient en état de sidération pendant l'acte. C'est ce qu'explique Virginie Despentes au sujet de son viol ; elle était armée, aurait pu se défendre, et pense d'ailleurs que si elle avait subi un autre type d'agression (pour la voler par exemple), elle aurait réagi. Mais face à cette menace de viol, qui constitue pour beaucoup de femmes une peur absolue et panique d'être tuée, elle n'a pas réagi.

Les hommes sont au contraire éduqués à réagir à toute agression envers eux (quitte à se mettre en danger) ; il leur est donc extrêmement difficile, voire impossible, de comprendre les peurs et inhibitions des femmes à ce sujet. Un homme féministe que j'estime avait choisi de donner des cours de self-défense aux femmes puisqu'il était prof d'arts martiaux. Il a vite réalisé qu'il n'arriverait pas à comprendre et à travailler sur les peurs des participantes et leur inhibition de la violence. Il a donc passé la main à une enseignante avec qui cela s'est beaucoup mieux passé. Il est donc vraiment inutile – sauf si cela vous est demandé expressément – de donner des conseils aux femmes en matière de défense face aux agressions sexuelles.

De manière générale, écoutez les femmes, c’est le seul moyen de comprendre ce que nous vivons. Faites-le sans minimiser, sans partir dans de grandes colères (« ah si j’avais été là je l’aurais frappé »), sans donner forcément votre avis alors que vous êtes en train de découvrir des situations qui vous ont toujours échappé. Le réflexe de beaucoup d’hommes, lorsque des femmes décrivent avoir vécu une situation sexiste, va être de s’étonner. Ils expliqueront qu’aucune de leurs proches n’a jamais vécu quelque chose comme cela. Un conseil : ne présumez jamais de ce genre de choses. Il est difficile de parler de situations où l’on s’est sentie humiliée ou discriminée. On a souvent peur – pas toujours à tort d’ailleurs – d’être culpabilisée.

Ne pas le prendre personnellement / s’éduquer soi-même

Le 23 mai 2014, Elliot Rodger, après avoir publié une vidéo sur Youtube d’une immense misogynie, tue six personnes en Californie. À la suite de cette tuerie, de nombreuses femmes vont témoigner sur les réseaux sociaux à travers le hashtag #YesAllWomen (« Oui toutes les femmes ») afin de partager leur expérience de la misogynie et de montrer que cela n’est pas un phénomène isolé, mais bien généralisé, qui touche toutes les femmes. Certains hommes vont alors répliquer à travers le hashtag #NotAllMen (« Pas tous les hommes ») pour expliquer qu’ils ne sont pas tous misogynes. Ce hashtag va revenir d’une manière extrêmement régulière lorsqu’une femme explique avoir vécu une situation misogyne ou une agression sexuelle.

Arrêtez. Vraiment. Est-ce que si je dis avoir été victime d’un chauffard qui a manqué m’écraser sur un passage piéton, tous les conducteurs vont se lever en hurlant #NotAllDrivers ? Est-ce que vous allez vous offusquer contre les campagnes sur l’alcool au volant alors que vous ne buvez pas ?

Le #NotAllMen détourne la conversation ; il permet de ne pas s’intéresser aux violences faites aux femmes par les hommes pour s’intéresser à ce que cela fait aux hommes. C’est indécent.

L’activiste états-unien Ludo Gabriele déclare ainsi :

> Ma théorie non scientifique personnelle est que si vous êtes un homme hétérosexuel de plus de 30 ans, vous avez commis une erreur dans le passé. Je ne pense pas explicitement au viol ou au

harcèlement sexuel, mais cela peut aussi inclure des appels sexuels, des blagues sexistes, de la misogynie ou vous taire face au comportement douteux d'un autre homme. Je suis conscient de ne prendre aucun risque en émettant cette hypothèse [227].

Il est généreux, j'aurais dit « garçon de plus de 14 ans ». Oui, l'immense majorité des hommes ont eu des comportements sexistes ; devez-vous en vouloir aux féministes de le faire remarquer ou devez-vous travailler sur vous pour ne plus les reproduire ? Personne n'a envie de reconnaître avoir eu des comportements peu glorieux, mais la politique de l'autruche ne constitue pas une solution pérenne.

Si votre première réaction lorsqu'une femme parle d'une expérience sexiste ou d'une violence sexuelle qu'elle a subie est de penser à vous, vous êtes une partie du problème. Quel besoin avez-vous de vous assimiler à l'agresseur ? Est-ce de vous qu'elle parle ? Avez-vous reconnu un comportement que vous avez également eu ? Ok, en ce cas, réfléchissez sur votre comportement et changez. Vous estimez n'avoir rien à vous reprocher ? Alors pourquoi vous sentir attaqué ? Qu'est-ce qui fait que vous êtes plus solidaire d'un agresseur sexuel, d'un homme sexiste que d'une femme qui en a été victime ?

Ce #NotAllMen est dangereux.

Dangereux, parce qu'il nous fait perdre un sacré temps à expliquer aux hommes qui le profèrent que non, nous ne pensons pas que tous les hommes sont des violeurs.

Dangereux, parce que pendant ce temps-là, nous ne luttons pas contre les violences sexuelles.

Dangereux, parce qu'au final on comprend que ce qui choque certains n'est pas le crime qui a été commis, un viol par exemple, mais le fait que la victime ait simplement parlé.

Dangereux, parce que cela détourne du vrai problème que constituent les discriminations faites aux femmes.

Dangereux, parce que cela oblige les femmes à policer leur langage pour ne pas énerver les hommes et être harcelées en retour.

Dangereux, parce que certains hommes donnent l'impression d'être sacrément plus solidaires avec les hommes sexistes qu'envers les femmes victimes de sexisme. Ce qui fait, évidemment, qu'on peut s'interroger sur la simple pertinence du #NotAllMen.

Denis Baupin, contre qui plusieurs femmes ont porté plainte, avait posé dans une campagne contre le sexisme. Tariq Ramadan, accusé de plusieurs

viols, se présentait comme héraut de la cause des femmes. Vous rencontrez partout des hommes qui vous disent qu'ils ne sont pas « comme ça ». Aucun homme ne va dire qu'il est sexiste ou viole des femmes.

Une étude états-unienne s'est intéressée à des joueurs de foot américain qui avaient eu des discours anti-viol face à l'équipe qu'ils affrontaient, dont plusieurs membres étaient accusés de viol[228]. Sans surprise aucune, plusieurs de ces hommes ont aussi commis des violences sexuelles alors qu'ils prétendaient les dénoncer en public. Alors, Not All Men, vraiment ?

Regardez autour de vous et considérez la façon dont les femmes sont objétisées, hypersexualisées, discriminées et blâmées. Observez la façon dont les hommes traitent les femmes. Écoutez la façon dont vos pairs parlent des femmes et des filles. On a parlé précédemment de tous les termes visant à moquer les hommes en les féminisant. C'est du sexisme ; c'est considérer que c'est insultant pour un homme d'être vu comme une femme. On a parlé du nombre de viols commis chaque année, des discriminations salariales, de la plus grande pauvreté des femmes, des pensions alimentaires non payées, etc.

Êtes-vous sûr que, jamais, vous n'avez eu un propos sexiste ? Avez-vous réagi à chaque fois qu'un homme a dit quelque chose de sexiste ? Avez-vous protesté lorsqu'un banquier, un vendeur, un garagiste s'est adressé à vous en ignorant votre femme alors que vous étiez tous deux concernés ? La réponse est non. Et ce n'est pas aux femmes de vous consoler d'avoir eu ce genre d'attitudes, puisqu'elles, elles les ont subies.

Vous devez changer et ne pas systématiquement vous sentir punis lorsqu'on parle de sexisme. Imaginez-vous réifiés dans la rue, pensez à ce que cela fait lorsqu'un homme vous prend pour une idiote. Une femme me racontait que cela faisait deux mois qu'elle tentait de faire venir un artisan dans son magasin pour réparer un store. Il a suffi d'un seul appel de son mari, dont ce n'était absolument pas le commerce, pour que l'artisan arrive. Imaginez ce que cela fait que d'avoir une présomption d'incompétence sur à peu près tous les sujets car vous êtes une femme (et encore plus si ce sont des sujets féministes, car là en plus on nous estime incapables d'objectivité).

De la même façon il faut cesser, lorsqu'une femme relate par exemple une agression sexuelle, de dire que vous n'avez jamais fait quelque chose de ce genre. Et ? Souhaitez-vous une Légion d'honneur pour cela ? C'est un comportement simplement normal qui ne nécessite même pas qu'on en

parle. Il importe de condamner les actes qu'elle rapporte afin de montrer votre solidarité et surtout de dire aux autres hommes, que vous, un homme, refusez ce genre de comportement. Mais vous n'avez pas besoin d'en profiter pour vous mettre en avant. Lorsque l'acteur Matt Damon déclare après #MeToo qu'il y a une différence entre le fait de tripoter les fesses de quelqu'un, le viol ou la maltraitance sur un enfant, a-t-il besoin de réinventer la roue ? Qui a prétendu qu'un viol était à mettre sur le même plan qu'une main aux fesses (qui est une agression sexuelle, pour rappel) ? Quel autre effet ont ces paroles que de se présenter en Grand Monsieur qui est là pour ramener un peu de rationalité au milieu de toutes ces femelles hystériques qui vont bientôt tous nous castrer ? Le même Matt Damon jugea utile de nous expliquer qu'il connaissait beaucoup d'hommes qui n'étaient pas des harceleurs. Mais quel scoop, Matt ! Si on reprend l'exemple de la sécurité routière, peut-on s'attendre à ce que Matt Damon, du haut de sa logique implacable, nous explique qu'il connaît plein de bons conducteurs ? Cessez de réinventer l'eau chaude face à des femmes qui maîtrisent leur sujet, travaillent dessus depuis des années et n'ont pas besoin de votre expertise.

Éduquez-vous également seuls sans demander en permanence aux féministes de faire un travail gratuit de pédagogie. Les ressources féministes abondent sur le Net, des podcasts, des livres, des magazines ou des documentaires. On trouve également des enquêtes en libre accès de l'Ipsos ou de l'Insee sur le partage des tâches ménagères par exemple. Les enquêtes de victimation de l'Observatoire national de la délinquance et des réponses pénales (ONDRP) vous permettront de savoir exactement combien de femmes subissent des violences et ce que recouvrent ces termes. L'ignorance semble parfois délibérée lorsqu'on nous pose la même question pour la millième fois, alors qu'une simple recherche sur Google permettrait d'avoir la réponse en deux clics. C'est aussi un piège car, en nous forçant à répéter les choses, nous finissons légitimement par nous énerver, ce qui permet ensuite de nous délégitimer. Un des articles de mon blog, Crêpe Georgette, qui démontre qu'il y a peu de fausses allégations en matière de violence sexuelle, est régulièrement partagé sur les réseaux sociaux. J'ai pris soin de sourcer toutes mes affirmations. Je me rends compte quasi systématiquement que les sources ne sont jamais consultées et que nombre de personnes prétendent que je ne démontre rien. La demande de source est donc parfois un piège, puisque nous sommes sommées de prouver nos dires

et, lorsque nous le faisons – ce qui prend du temps –, il y a toujours quelqu'un pour affirmer qu'il n'a pas le temps de lire l'étude, qu'elle n'a pas l'air sérieuse, qu'une seule étude ne prouve rien, que l'organisme qui l'a produite est orienté, etc. Si vous êtes réellement intéressé par les discriminations subies par les femmes, il vous appartient de ne pas leur demander en plus du travail gratuit pour vous éduquer en la matière.

Il existe une seule manière acceptable de prendre les choses personnellement, c'est en pensant à toutes les femmes que vous connaissez et que vous aimez qui sont touchées par le sexisme et les violences faites aux femmes. C'est en pensant aussi peut-être à vous qui avez été bouleversé en voyant votre père frapper votre mère vous en avez tiré des traumatismes durables et il est important de témoigner là-dessus pour démontrer qu'un père violent ne peut être un bon père et combien les violences faites aux femmes ont des conséquences sur beaucoup plus de gens qu'on ne le pense. L'animateur et comédien Thierry Beccaro a parlé des violences que lui et sa mère ont subies de la part de son père. C'est un témoignage extrêmement utile parce qu'il permet de montrer que cela peut arriver à tout le monde et qu'on en est durablement marqué, y compris à l'âge adulte. On y voit les conséquences concrètes et réelles de la violence masculine. Les violences faites aux femmes dans le cadre conjugal affectent durablement leurs enfants. Qu'ils les voient ou non, ils en sont victimes. Cela ne signifiera pas qu'ils les reproduiront, bien évidemment, mais qu'ils peuvent en avoir des traumatismes qui restent encore peu étudiés à l'heure actuelle.

Les gros bras du féminisme

Il suffit de peu de chose à un homme pour passer pour un héros du féminisme. Il lui suffit de dire qu'il est contre le viol pour avoir immédiatement la une de tous les journaux témoignant de son courage. C'est dire si on attend peu des hommes en la matière.

Beaucoup d'hommes vont donc penser qu'ils doivent s'engager dans cette voie-là et en particulier mettre leur virilité au service des droits des femmes. On l'a vu tout au long du livre, le principal problème des violences faites aux femmes c'est la virilité. Il n'est donc absolument pas possible de

convoquer ces armes-là, et en particulier la violence, pour mettre fin au sexisme.

Prenons l'exemple des témoignages de femmes sur les réseaux sociaux. De plus en plus de femmes témoignent des agressions sexuelles, attouchements, exhibitions sexuelles, tentatives de viol ou viols qu'elles subissent. Chaque fois qu'une femme témoigne d'une agression subie, beaucoup d'hommes expliquent ce qu'ils auraient fait s'ils avaient été présents. En clair, à les entendre, si nous avions eu la chance qu'ils soient là, l'agresseur aurait passé un sale quart d'heure. Et ces réactions virilistes sont évidemment présentes en grand nombre à chaque témoignage. Mais le fait est que l'immense majorité des femmes agressées dans l'espace public sait que les choses ne se passent pas ainsi. On connaît déjà l'effet du témoin : plus un grand nombre de personnes assiste à une agression, moins la probabilité d'aide est élevée. Très peu de femmes ont pu bénéficier d'aide lorsqu'elles ont été agressées ; c'est malheureusement un constat récurrent, nous avons dû nous débrouiller.

Constatons en plus que nous sommes déjà face à une situation sexiste et violente puisqu'une femme raconte son agression. Pour celles qui lisent, cela rappelle souvent des souvenirs d'agressions passées. Est-il bien nécessaire et utile de rajouter de la violence verbale en expliquant ce que vous auriez fait à l'agresseur ? On sait tous et toutes qu'il y a un très petit nombre de gens qui réagissent face à une agression. Pourtant, le nombre d'hommes (car il ne s'agit que d'hommes) à expliquer ce qu'ils auraient fait est toujours très élevé. Quel en est l'intérêt ? Nous faire regretter de ne pas nous être promenée avec un homme ? De nous être promenée seule ? De ne pas vous connaître ? D'avoir l'impression que vous avez quelque chose à dire sur le sujet ? D'instituer une atmosphère violente où les hommes méchants agressent les femmes et où les hommes gentils les défendent ?

Posons-nous simplement la question de l'anormalité de l'agression sexuelle. Il n'y a pas à la voir comme quelque chose de normal, d'ancré dans les mœurs où, selon un cycle bien établi, les femmes sont agressées et où les chevaliers blancs fantasment sur ce qu'ils auraient fait.

En clair, il est important, je le répète depuis assez longtemps, d'écouter les femmes lorsqu'elles témoignent d'une agression et de leur témoigner votre soutien. Et cela sera déjà largement suffisant et nécessaire.

Le côté viriliste de certains hommes se disant féministes ressurgit également face à des masculinistes. On les voit alors railler leurs côtés

« fragiles ». On ne combat pas le masculinisme, qui tend à imposer une vision traditionnelle de la masculinité, en sous-entendant que les masculinistes ne seraient pas « des vrais hommes ». En faisant cela, vous vous comportez exactement comme eux, vous utilisez les mêmes armes qu'eux et vous continuez à propager l'idée qu'il existe des vrais hommes et des hommes qui n'en seraient pas. De plus, le masculinisme est une idéologie politique dangereuse ; de nombreux terroristes ont revendiqué leur misogynie avant de passer à l'acte ; faire d'eux de simples trolls dont il ferait bon se moquer montre que vous n'avez tout simplement pas saisi la gravité du mouvement masculiniste (ou que tout simplement vous ne vous sentez pas concernés). Oui, il faut réagir lorsque des hordes de masculinistes commencent à harceler des féministes sur les réseaux sociaux, mais pas avec leurs armes, pas en confrontant vos virilités, puisque c'est très exactement une certaine conception de la virilité qui les pousse à développer ces idées-là. Il faut au contraire leur montrer que ce qu'ils disent n'a aucun intérêt, ne les valorise pas, ne les établit pas en tant que « bonhommes ». On retrouve d'ailleurs le même type de réactions face aux homophobes, que nombreux traitent de « fragiles » parce qu'ils ne supporteraient pas un trottoir couleur arc-en-ciel. On en voit les accuser d'homosexualité refoulée. Arrêtons-nous un instant là-dessus : non, un homophobe n'est pas un homosexuel qui s'ignore. La haine n'est pas proche de l'amour et autres sornettes. Dire cela, c'est pathologiser et individualiser l'homophobie, au lieu de considérer que c'est une pensée politique construite contre laquelle on doit lutter. Lorsque vous traitez des homophobes de « fragile », vous reprenez une rhétorique homophobe. « Fragile » n'est ni plus ni moins l'étiquette politiquement correcte du très homophobe « tapette » ou du sexiste « femmelette ». Les homophobes ne sont pas « fragiles » ; ce sont des gens qui ont défilé par dizaines de milliers dans les rues contre les droits élémentaires des homosexuel·les. Ce sont des gens qui insultent, frappent et humilient les homosexuel·les, et qui politiquement empêchent depuis des années les lesbiennes d'avoir accès à la PMA par exemple. Ce sont les droits des homosexuel·les qui sont fragiles, pas les homophobes. On ne détruit pas la maison du maître avec ses outils et on ne lutte pas contre l'homophobie avec des propos homophobes. On a vu que beaucoup plus d'hommes se suicident que de femmes ; alimenter l'idée qu'il serait mal et risible d'être « fragile » ne risque pas d'aider ces hommes-là, bien au contraire.

Je constate également que les sujets qui intéressent les hommes dans le féminisme sont à peu près toujours les mêmes. En clair, il y a du monde pour revendiquer que les travailleuses du sexe devraient avoir un statut légal, que la pornographie n'est pas forcément sexiste ou que les femmes ont le droit d'être nues sans être insultées ou moquées (je ne compte plus le nombre d'hommes photographes lançant des projets autour de la nudité des femmes). Si on s'intéresse un petit peu à ces sujets, on constate qu'il n'est pas anodin qu'ils focalisent l'attention masculine hétérosexuelle, parce que les hommes hétérosexuels ont un intérêt direct à ce que la prostitution soit légale ou à pouvoir regarder du porno sans culpabiliser. Si certaines féministes – dont je suis – revendiquent que les travailleuses du sexe aient un statut professionnel, c'est pour leur sécurité. Les hommes qui se revendiquent féministes feraient donc mieux de davantage militer et partager des articles sur l'égalité des tâches ménagères, sujet qui étrangement ne doit pas être assez sexy pour eux.

Il est capital de questionner sa virilité, qu'on ne peut mettre au service du féminisme. C'est la virilité, on l'a vu tout au long du livre, qui produit de la violence. On ne peut espérer qu'il y aurait une bonne violence, une bonne virilité ; c'est déjà le modèle proposé aujourd'hui et on voit bien qu'il ne fonctionne pas.

Lutter contre les rhétoriques masculinistes

Aux États-Unis, la quasi-totalité des suprémacistes qui ont commis des tueries de masse avaient écrit des manifestes dans lesquels ils témoignaient de leur misogynie. Lorsque la jeune États-Unienne Bianca Devins, 17 ans, a été égorgée et que le meurtrier a posté les photos du corps sur Instagram, il s'est trouvé des hommes, y compris en France, pour chercher ce qui avait pu, dans la vie de cette adolescente, justifier cet acte. En France, un numéro « anti-relous » avait été lancé en 2017. Lorsqu'un homme insistait pour avoir le numéro d'une femme dans la rue, elle lui donnait un numéro. Lorsqu'il le composait, il recevait un SMS lui expliquant qu'il avait été trop insistant. Des internautes ont considéré que l'initiative était nulle et se sont débrouillés pour saturer le système. De plus, les créateurs ont été harcelé·es.

Lorsque la journaliste Nadia Daam a fait une chronique pour dénoncer leur imbécillité, elle a subi plusieurs mois de harcèlement sexiste et raciste qui se sont soldés par deux condamnations. Ce harcèlement continue à l'heure actuelle avec de lourdes conséquences professionnelles et personnelles pour elle.

La rhétorique masculiniste – c'est-à-dire le fait de haïr les femmes qui n'ont pas le comportement attendu (être belle et se taire), de fantasmer une virilité qui n'a jamais existé et de moquer tous les hommes qui n'y adhérent pas – reste peu et mal étudiée en France. Le harcèlement de Nadia Daam, par exemple, a quasi uniquement été analysé dans les médias sous l'angle du « troll » en traitant les harceleurs comme de pauvres garçons mal dans leur peau, certainement puceaux et mal intégrés socialement. La plupart des médias n'arrivent pas à comprendre que derrière ces « trolls », il y a une volonté farouche de faire taire les femmes à tout prix, un désir d'organiser la société où les femmes (mais aussi les hommes homosexuels, les hommes trans, etc.) se « tiennent à leur place ». La journaliste Rokhaya Diallo, qui est femme, noire et musulmane, est régulièrement harcelée sur les réseaux sociaux ; là encore, certains supportent mal qu'une femme noire ait des opinions et les énonce clairement. Les hommes homosexuels sont également harcelés, avec des propos éminemment homophobes. Le chanteur Bilal Hassani a ainsi subi une campagne absolument épouvantable, qui, à mon avis, une fois encore, n'a pas été analysée correctement. Les plus vieux demandent aux harcelé·es de s'extraire des réseaux sociaux, sans comprendre qu'en 2019, on ne peut plus s'en passer, ne serait-ce que professionnellement. Les quelques « analyses » autour de ces propos sexistes, homophobes et transphobes les dépolitisent en général ; elles ne relèvent pas que c'est lorsqu'une femme, ou un homosexuel, va s'exprimer en tant que tel, qu'il ou elle va être harcelé·e. C'est bien le fait que la société change qui amplifie ces mouvements réactionnaires : il faut les analyser en tant que tels. À l'heure actuelle, beaucoup de militant·es féministes, homosexuel·les ne s'expriment plus sur les réseaux sociaux par peur – justifiée – du harcèlement qu'ils ou elles risquent de subir.

Les hommes hétérosexuels sont témoins de ces manifestations de haine envers les femmes, les homosexuels. Ils voient la transphobie. Traiter de « petite bite » les harceleurs ou s'en moquer est à la fois un luxe (vous ne risquez pas grand-chose à le faire, contrairement à une femme par exemple)

et une erreur. Encore une fois, on ne combat pas une rhétorique masculiniste par les mêmes arguments.

Les masculinistes ne s'intéressent pas à la condition des hommes. D'ailleurs, ils sont les premiers à faire des blagues sur les hommes qui se suicident par exemple. Aucun groupe masculiniste n'a jamais monté de cercle de réflexion sur la prise de risques masculine, le suicide des hommes ou le plus grand nombre d'accidents du travail chez les hommes. Ce sont des faits qui sont instrumentalisés pour desservir les combats féministes mais jamais pour aider les hommes qui en souffriraient. Il importe donc en tant qu'hommes que vous démontiez leur rhétorique, que vous montriez que vous n'en êtes pas dupe et que vous savez qu'elle ne vous sert pas.

Repenser la sexualité, réexaminer votre propre comportement sexuel

Nous avons vu que le nombre de victimes de violences sexuelles est très important et que très peu d'entre elles portent plainte. Logiquement, il y a un nombre assez important de violeurs et d'agresseurs sexuels en liberté. Nous n'avons pas de chiffres sur le nombre exact de violeurs et d'agresseurs sexuels, mais deux enquêtes états-uniennes ont travaillé sur les violeurs non détectés. Les chercheurs David Lisak et Paul M. Miller[229] ont interrogé des étudiants sur les violences qu'ils avaient pu commettre en évitant d'employer des mots qui auraient faussé leur témoignage, comme viol, agression sexuelle ou abus : 6,4 % révélèrent avoir commis un viol ou une tentative de viol. Une autre étude faite en 2009 et qui porte sur les membres de la marine américaine montre que 13 % des hommes interrogés sont des violeurs, dont près de trois quarts de récidivistes[230]. Nous ne pourrons guère en savoir plus sur le nombre d'agresseurs sexuels en liberté mais cela démontre que les hommes – puisqu'à 98 % les violeurs sont des hommes – doivent examiner leur propre comportement sexuel.

Je suis plus partagée sur le fait d'en parler publiquement en revanche, pour la bonne et simple raison qu'il me semblera toujours étrange de voir un homme qui a violé le dire sur scène et être applaudi ou gagner de l'argent par le biais d'un livre où il explique qu'il est un violeur repenti. Un

homme qui en parle publiquement ne donne que sa version, le fait souvent sans l'accord de sa ou ses victimes, dont il peut réactiver les traumatismes. Alors, il est bien sûr important qu'on comprenne tous et toutes que les violeurs sont des hommes lambda et les témoignages peuvent aider en cela, mais le risque me semble supérieur au bénéfice qu'on pourrait collectivement en tirer. J'ai souvenir d'un podcast où un homme expliquait combien il s'était mal comporté avec les femmes sous les exclamations ravies de sa franchise des personnes qui l'interviewaient et c'est très exactement le risque majeur de ce genre de témoignage. Cela en dit d'ailleurs long sur ce que nous pensons collectivement des hommes. Nos attentes sont si basses que nous en sommes à les trouver extraordinaires lorsqu'ils regrettent vaguement leurs attitudes sexistes. Qui plus est, je me demande sincèrement l'intérêt d'un homme à dire qu'il a violé et le regrette. C'est ce qui est arrivé lors d'une des présentations de mon précédent livre et j'ai trouvé cela d'une grande violence. Il faudrait évidemment des lieux où les violeurs peuvent parler, mais le faire dans une assemblée où nous parlons de violences sexuelles où, sans nul doute, il y a des victimes, ne me semble pas du tout le lieu adapté ni utile pour une quelconque discussion sur le sujet. Il paraît difficile de faire parler les violeurs dans les mêmes lieux et encore plus au même moment que les victimes.

Il me semble en revanche capital que tous les hommes examinent leur vie sexuelle passée et en tirent des leçons claires sur l'avenir. Je ne parle pas ici que de situations explicitement délictuelles ou criminelles, mais de tous les moments où ils ont usé de coercition envers les femmes. Pour autant, je juge inutile et contre-productif d'aller voir les femmes qu'ils auraient agressées. C'est une violence supplémentaire que de leur imposer leurs excuses ou leur remords.

En 2016, Massil Benbouriche, un docteur en psychologie et en criminologie, mena une étude où il interrogea les hommes sur la possibilité qu'ils violent une femme s'ils avaient la certitude absolue qu'elle ne porterait jamais plainte : là encore, un homme sur trois répondit par l'affirmative[231]. C'est un chiffre impressionnant qui montre le travail qui reste à faire en matière de préventions des violences sexuelles. Nous avons parlé tout au long du livre de la socialisation différenciée des hommes et des femmes, y compris en matière de sexualité, et cela a sans aucun doute une influence sur la perception qu'ont certains hommes du corps des femmes et de ce qu'ils peuvent ou non lui infliger. Hommes et femmes

n’ont pas des visions très différentes de ce que constituent des violences sexuelles ; c’est pourtant un argument qu’on entend souvent ; les hommes ne verraient tout simplement pas le problème à avoir certains comportements alors que les femmes exagèreraient tout. Une étude a été menée où des actes étaient décrits à des hommes et des femmes (commenter le physique d’une subordonnée, insister alors qu’une femme a dit non, etc.) qui devaient dire si ces actes relevaient du harcèlement[232]. Hommes et femmes ont eu des réponses similaires, sauf dans trois cas où ce sont les femmes qui ont minimisé ce qu’on leur décrivait ! Il n’y a donc pas de perception faussée ou différenciée des violences sexuelles selon le sexe.

La sexualité hétérosexuelle qui est, on l’a vu, une construction sociale (et qui donc à ce titre peut évoluer) reste très ancrée sur un modèle dominant/dominée où les hommes doivent prendre les initiatives pendant que les femmes doivent se refuser pendant un temps plus ou moins indéfini pour ne pas passer pour des « filles faciles ». Envisager ainsi la relation sexuelle a rendu le « non » féminin comme excitant et comme un passage à franchir à tout prix ; il faut la faire céder. Mais comment différencier en ce cas le « non » qui veut dire « continue » du « non » qui veut dire « non » ?

Je me suis toujours méfiée des campagnes à base de « non c’est non ». Déjà parce que les relations humaines ne fonctionnent pas ainsi. Si vous me demandez si je veux une part de gâteau et que je vous réponds que j’en prendrai peut-être une plus tard, nos codes sociaux font que vous comprenez que je n’en veux pas pour l’instant. Pourtant, je n’ai pas dit non. Il n’y a donc pas besoin de formuler un « non » explicite pour être comprise. Et d’ailleurs, il a été démontré que les hommes comprennent très bien les périphrases utilisées par les femmes – ils utilisent d’ailleurs les mêmes – mais qu’il y a un domaine où ils ne les comprennent soudainement plus, c’est en matière sexuelle. C’est donc plus leur bonne foi qu’il convient d’interroger. Il a également été montré que les premiers sentiments des hommes à qui des femmes avaient dit non en matière de sexe étaient la colère et la rage. C’est bien beau d’apprendre aux femmes à dire « non » (elles savent le faire) ou aux hommes à l’entendre (ils le savent également), mais il faut surtout qu’ils apprennent à supporter qu’une femme leur dise non. Un jour, un homme m’a mailée ; il m’avait trouvée géniale dans une émission et fort logiquement il voulait me parler de lui. Il m’a alors expliqué n’avoir jamais été violent avec les femmes qui ne voulaient pas coucher avec lui, cela lui donnait simplement, disait-il, des envies de

suicide. Ce monsieur était par ailleurs thérapeute de couples. C'est déjà surprenant de ne pas voir le suicide comme un acte de violence, mais encore plus surprenant de ne pas se demander quelle est la liberté d'une femme à ne pas coucher avec un homme qui lui assure qu'il va se suicider dans le cas contraire. Je me suis demandée combien de femmes avaient cédé à ses appels au chantage. Apprendre à supporter le « non » des femmes naît au plus tôt dans la socialisation genrée, lorsqu'on apprend aux petites filles qu'elles valent moins que les garçons et qu'elles doivent être à leur service. Cela naît de toutes ces idées reçues sur la sexualité incontrôlable et irrépressible des hommes. C'est tout cela qu'il faut déconstruire pour faire diminuer les violences sexuelles.

Et bien évidemment, il faut aussi repenser notre vision de l'hétérosexualité. Je suis toujours surprise d'entendre des hommes dire que s'il faut demander toutes les cinq minutes si leur partenaire est consentante, cela ne sera pas excitant. On ne saurait mieux dire que c'est l'incertitude en la matière qui les excite. Or quoi de plus excitant qu'une femme qui sait ce qu'elle veut ou non, et le dit haut et fort ? Ce n'est pas le consentement qu'il faut chercher ; quelle valeur accorder au consentement d'une jeune mère, épuisée par ses nuits blanches, et que son mari harcèle pour avoir des relations sexuelles ? C'est bien plutôt le désir qu'il faut rechercher ; si une femme affirme son désir clair de coucher avec un homme, alors on sait qu'elle est consentante. Mais pour cela, évidemment, il faut là encore retravailler nos stéréotypes en la matière. Une femme qui aime le sexe est toujours vue comme un peu suspecte. Une femme qui parle ouvertement de ses pratiques sexuelles est vue comme « une salope », « une putain » ou « une fille facile », termes qui n'existent pas au masculin ou qui, pour le moins, ne disent pas la même chose.

Et il importe que dès le plus jeune âge, les garçons comprennent qu'ils n'ont pas de droits sur les filles : ne pas soulever les jupes des filles, ne pas faire de gestes déplacés, ne pas « voler des bisous ». Il faut leur apprendre que le corps des filles ne doit pas être touché sans un consentement clair. Ils prendront sans aucun doute exemple sur leurs parents ; un enfant dont le père parle mal des femmes le fera également très probablement parce qu'il pense que c'est normal de le faire. Un enfant qui entend son père qualifier les femmes de pute ou de salope peut le reproduire.

Interrogez-vous.

– Toutes vos partenaires sexuelles étaient-elles pleinement conscientes ?

– Est-ce que parfois elles étaient ivres ou droguées, ce qui aurait pu jouer sur leur consentement ?

– Avez-vous parfois insisté auprès de femmes qui vous avaient dit non ?

– Est-ce que, parce qu'elle vous avait dit oui pour certains actes sexuels, vous en avez conclu qu'elle disait oui à tout ?

– Avez-vous boudé ou menacé de la quitter si elle n'avait pas de relations sexuelles avec vous ?

– Avez-vous sifflé des femmes dans la rue ?

– Vous êtes-vous amusé à commenter leur physique ?

Tous ces comportements ne sont pas délictuels, mais ils participent tous à une culture misogyne qui objétise les femmes, les met à disposition des hommes et définit les hommes comme des prédateurs prêts à tout pour du sexe. À terme, ils légitiment les violences sexuelles en expliquant que les hommes sont « comme ça », qu'une femme qui dit oui à du sexe « l'a bien cherché » et que le viol c'est seulement lorsque c'est extrêmement violent et pas entre partenaires. La construction de la virilité fait qu'un homme, quel que soit son âge, peut ressentir un refus féminin comme une offense personnelle, une atteinte à sa virilité. Voilà pourquoi, là encore, il faut déconstruire cette fameuse virilité.

Cesser d'être un témoin

Julien, 40 ans :

> C'est toujours un avantage d'être un homme, y compris en bossant en tant qu'homme dans un milieu féminin. Mais le plus désagréable, c'est se retrouver dans des groupes d'hommes et avoir honte d'en partager les codes et les blagues parce qu'on n'arrive pas à s'en distancier et que la pression du groupe est trop forte.

Une étude a montré que 80 % des hommes se sentent mal à l'aise lorsque d'autres hommes font des remarques sexistes sur les femmes mais qu'ils n'osent rien dire car ils pensent être les seuls à le penser[233]. Toutes les politiques de prévention de la violence contre les femmes se sont basées sur le modèle suivant : les femmes sont des victimes potentielles de la violence des hommes. Ces politiques visent principalement les femmes en leur disant comment reconnaître les signes de violence chez leur conjoint, leurs

connaissances ou les inconnus qu'elles pourraient croiser. On ne compte plus les articles où on explique aux femmes ce qu'elles doivent faire ou pas en soirée ; conserver un œil sur leur verre en permanence, ne pas partir seule, etc. Ces politiques ne sont pas de la prévention, mais une simple gestion de diminution des risques pour les femmes. De plus, elles tendent à dire que le problème des violences faites aux femmes est individuel et non pas systémique, et que c'est aux femmes de faire attention en permanence. Quand les hommes sont visés par des politiques de prévention, ils sont vus comme des potentiels agresseurs.

Le problème de cette approche est qu'elle traite la violence faite aux femmes comme un problème individuel dû à la personnalité des hommes mis en cause. J'ai entendu un homme interrogé sur les féminicides dire que « même deux ce serait deux de trop ». Le problème est qu'il ne comprenait justement pas le problème systémique et structurel de la violence faite aux femmes. Si seulement deux femmes étaient tuées chaque année, que seule une dizaine d'hommes frappaient ou maltraitaient psychologiquement leur conjointe ou leur ex-conjointe, alors oui, des solutions individuelles fonctionneraient, on pourrait traiter chaque cas individuellement. Mais le problème est structurel : c'est-à-dire que la construction de la virilité passe par l'infériorisation du féminin et de tous ceux considérés comme non virils. Sexisme, homophobie et transphobie font donc partie intégrante du pack « homme viril ». Voilà pourquoi d'ailleurs toutes les campagnes créées sur le modèle « un vrai homme ne ferait pas ça » (frapper sa femme, violer…) ne peuvent pas fonctionner, puisque la virilité implique justement de dominer les femmes, d'exercer sa violence sur les femmes, les enfants et les hommes jugés non virils.

À focaliser sur les hommes mis en cause, on se persuade donc qu'il suffit de leur faire suivre une thérapie ou de les mettre en prison sans se pencher sur ce qui produit cette violence, à savoir la domination masculine. On pense qu'il s'agit de quelques mauvais éléments, que l'écrasante majorité des hommes n'est pas ainsi. Il n'est pas non plus toujours efficace de viser les hommes en tant qu'agresseurs potentiels, car ils ne se voient jamais comme tels, même lorsqu'ils ont été condamnés. C'est d'ailleurs toute la difficulté dans les groupes de paroles d'hommes condamnés pour violences faites aux femmes ; ils ont tendance à voir leurs crimes comme bien moins graves que ceux commis par les autres participants. Des violeurs condamnés ont été interrogés sur leurs crimes[234]. 31 % d'entre eux ont

justifié leurs actes par le fait que la victime était une séductrice qui les avait piégés. Un quart pensait qu'elle leur avait fait des avances sexuelles ; 34 % ont déclaré que la victime disait non tout en pensant oui, ou qu'elle n'avait pas assez résisté. Près des trois quarts ont déclaré que la victime avait fini par apprécier. Une grande partie des interrogés ont aussi évoqué la « mauvaise réputation » de leur victime. En clair, si des violeurs condamnés ne sont pas capables de réaliser qu'ils ont commis des viols, comment des hommes qui n'ont jamais été condamnés et qui n'ont rien fait de répréhensible pourraient s'identifier comme potentiels agresseurs dans des campagnes contre les violences sexuelles ?

L'activiste états-unien Jackson Katz, qui a une longue expérience de travail sur les violences faites aux femmes, utilise l'approche du tiers ou du témoin dans ses ateliers. Le témoin est pour lui celui qui n'est pas directement impliqué comme victime ou auteur dans un acte de violence sexiste mais en tant qu'ami, collègue, connaissance, membre de la famille de l'auteur. Il peut même être simplement présent sur les lieux de l'agression. Pour Katz, le but est de se concentrer sur les témoins pour les pousser à parler et intervenir lorsqu'un homme commet un acte de violence envers les femmes. Il souligne que c'est un vrai défi, car on a tous et toutes été éduqué·es à voir les problèmes de violences sexuelles comme des problèmes de couple, des actes appartenant au domaine privé. De plus, « l'effet du témoin » existe réellement ; plus on est nombreux à assister à un acte grave, moins on est susceptible de réagir car la responsabilité est diluée. Si on est 15 à assister à un viol, le risque est que personne n'intervienne, car chacun se dira que c'est aux autres de le faire. L'effet du témoin augmente lors de cas d'agressions sexuelles avec des raisons spécifiques ; ils ne remarquaient pas l'agression, ne croyaient pas que c'était de leur responsabilité d'intervenir, ne pensaient pas avoir les compétences nécessaires pour le faire ou pensaient qu'on allait juger de façon négative leur intervention.

Il faut inverser les choses : non, ce n'est pas aux femmes de faire attention à tout pour ne pas être battues ou violées. C'est aux hommes d'examiner ce qui, dans la virilité, pousse à la violence et comment le viol et les violences faites aux femmes sont nourries. Si plus d'hommes parlent avant, pendant et après des actes de violences sexistes, ils créeront un climat où les violences faites aux femmes seront incompatibles avec des normes masculines. Si de plus en plus d'hommes parlent, alors les normes

masculines évolueront. Alors, tous ceux qui seraient tentés d'agir ainsi ne le feront plus, puisqu'ils auront peur de perdre le respect de leurs proches, ne se sentiront plus valorisés en tant qu'hommes ou auront peur de perdre leur statut professionnel, sportif ou associatif. Nous l'avons vu, la majorité des hommes qui agressent et harcèlent des femmes sont des quidams et pas des sociopathes ; ils pensent la plupart du temps qu'il n'y a rien de plus normal que de se comporter ainsi. C'est exactement ce que déclare Adrian Attwater après avoir violé à mort sa petite amie Lynette Daley : « les hommes sont comme ça ». Si les normes masculines changent, ils changeront aussi. Si les hommes commencent à montrer qu'ils n'admettent plus ce genre de comportement, davantage de femmes se sentiront assez en confiance pour porter plainte, et les pouvoirs publics seront plus enclins à mener des politiques publiques contre les violences faites aux femmes.

Les hommes ont un devoir majeur en la matière, parce qu'on l'a vu, rien ne compte plus pour un homme que l'opinion de ses pairs. Il pourra toujours moquer ou ridiculiser ce que dit une femme. Mais si un homme lui fait comprendre que ce qu'il dit ou fait n'a rien de valorisant, que d'autres le suivent, alors il arrêtera. C'est le silence, qui vaut approbation, qui le conforte.

Aux États-Unis a été mise en place dès 2011 une loi pour lutter contre les violences sexuelles sur les campus. Dans ce cadre, certains ont commencé à mettre en place des programmes de formation et de sensibilisation pour les témoins. Que faire face à un homme qui veut entraîner dans une chambre une femme qui a visiblement trop bu ? Que faire face à un homme qui commente de façon dégradante le physique des femmes ?

L'association Mentors in Violence Prevention[235], fondée par Jackson Katz, intervient dans nombre d'écoles, de la primaire à l'université. Elle forme les élèves plus âgés qui formeront ensuite les plus jeunes à savoir comment réagir face à des situations de violences sexistes (mais aussi racistes, homophobes, etc.). On trouve sur le site des outils utiles comme une fiche pratique évoquant le cas suivant[236] :

> Vous assistez à une soirée et, quand vous sortez, vous voyez l'un de vos amis pousser une jeune femme ivre à partir avec lui. Elle n'est pas juste pompette ; elle trébuche et ne marche plus droit. Vous connaissez la jeune femme, et elle semble être à l'aise.

La fiche présente ensuite les pensées qui peuvent nous traverser l'esprit (« ce ne sont pas mes affaires », « est-ce que je sur-réagis ? », etc.) puis les options possibles qui vont de « je ne fais rien » à « je vais chercher des

ami·es, ils m'aident à dire au garçon de laisser cette fille tranquille et à m'assurer qu'ils ne prennent pas le volant »). Ces fiches, extrêmement pratiques, aident ceux qui ne sauraient pas comment réagir à le faire. Je vous invite vivement à consulter les ressources nombreuses outre-Atlantique sur le sujet.

Une méta-analyse a étudié les programmes de formation des témoins sur la prévention des violences sexuelles[237]. Les étudiant·es ayant participé à ce type de programmes étaient davantage capables de réagir et étaient d'ailleurs plus intervenu·es dans des situations à risque que celles et ceux n'ayant pas suivi ce programme. Former l'ensemble des hommes à intervenir dans des situations sexistes est donc utile et nécessaire, et, sans forcément mettre en place des formations comme celles décrites ci-dessus, chacun peut à son niveau se former et apprendre à réagir de façon opportune lorsqu'il est spectateur d'une situation à risque.

Ne soyez plus des témoins passifs. Demandez des comptes aux hommes sexistes autour de vous, ce qui ne vous empêche pas d'examiner vos propres comportements. Dans le film *Les Accusés*, une femme est victime d'un viol collectif pendant qu'autour des hommes observent, rient et applaudissent. Ils seront condamnés à la fin. Dans la réalité, l'histoire qui a inspiré le film ne s'est pas déroulée ainsi. Seulement trois des six violeurs ont été condamnés, aucun témoin ne l'a été, la victime Cheryl Ann Araujo a dû déménager tant elle était ostracisée, elle est devenue alcoolique et a eu un accident de voiture fatal à l'âge de 25 ans.

Riez-vous de blagues sur le viol avec vos copains au prétexte que « cela n'a jamais tué personne » ? On l'a vu dans un autre chapitre, l'humour sexiste (comme l'humour raciste ou homophobe) a des conséquences qui ont amplement été étudiées. Regardez-vous des émissions sexistes à la télévision au prétexte que « par ailleurs l'animateur est rigolo » ? L'audimat que vous lui offrez montre qu'il peut et doit continuer ses blagues sexistes.

Laissez-vous vos amis harceler des femmes dans la rue ou dans des soirées alors qu'elles leur ont dit ne pas être intéressées ?

Avez-vous parlé à votre collègue qui vous a dit que les femmes ne devraient pas travailler après avoir eu un enfant ?

Avez-vous signifié à vos collègues que vous refusiez de mal parler des collègues femmes, de leur attribuer des notes ?

Avez-vous fait quelque chose lorsque vous avez appris que telle connaissance était un violeur ?

Avez-vous déjà constaté qu'un de vos collègues s'attribue systématiquement le travail des femmes ? Ou qu'il les interrompt constamment ?

Dans certaines situations, avez-vous vu des hommes se comporter de façon sexiste ; par exemple en ne s'adressant qu'à vous pour un achat alors que vous êtes en couple ?

Vous devez agir ! Les hommes se comportent ainsi parce qu'ils le peuvent. Parce qu'aucun autre homme ne leur dit rien et que l'avis d'une femme n'est pas assez important pour qu'ils le prennent en compte (sinon ils s'arrêteraient dès qu'une femme leur dit non).

Si vous lui dites que vous ne voulez pas entendre ce genre de discours, qu'il ne vous intéresse pas, que vous n'êtes pas à l'aise avec ce genre de situations, que vous n'acceptez pas qu'il se comporte ainsi avec les femmes, il y a des chances qu'il arrête.

Il ne s'agit surtout pas de se confronter de manière virile ou agressive. Nous avons amplement vu tout au long du livre que c'est tout sauf une solution. Mais il faut trouver un moyen de lui parler et, si le danger est immédiat, de protéger la femme qui subit. Si un homme que vous connaissez est en train de harceler une femme, allez les voir, éloignez-le.

Si un collègue vous tient des propos sexistes, dites-lui que cela ne vous intéresse pas et que vous ne voulez pas entendre cela.

Si un collègue s'approprie les idées d'une femme, dites-le-lui ; « n'est-ce pas ce qu'elle vient de dire ? » est une phrase simple.

Si votre frère ou votre père vous expliquent que vous devriez laisser faire votre femme, dites-leur que vous n'êtes pas d'accord, que vous souhaitez vous impliquer autant qu'elle et qu'il n'y a aucune bonne raison d'en faire moins. Lors des repas de famille, donnez l'exemple, en faisant votre part et en ne disant pas que vous « aidez » mais que vous « participez ». L'emploi du mot « aider » laisse penser que vous n'avez pas à en faire autant qu'une femme. Les autres hommes restent les fesses sur leur chaise ? Levez-vous et participez à la cuisine. Et s'ils se moquent, moquez à votre tour leur paresse.

Ne rien dire leur laisse croire que vous êtes d'accord avec eux, que cela ne vous pose aucun problème. Pire, que vous appréciez ce qu'ils disent ou font. Peut-être même se disent-ils que vous faites la même chose.

Si vous réagissez, d'autres hommes réagiront également. Beaucoup d'hommes ne sont absolument pas à l'aise avec le sexisme mais ils pensent

être les seuls à le ressentir. Un de mes amis sait, par exemple, qu'un des éléments de socialisation masculine est de parler de sa vie sexuelle, avec force détails dégradants pour les femmes. Il s'est ainsi retrouvé plusieurs fois dans la situation où des illustres inconnus venaient, pour engager la conversation et faire connaissance, parler de leurs conquêtes. Il a choisi à chaque fois de ne pas leur faire la leçon ou leur parler de sexisme, car ce serait, selon lui, contre-productif : il serait jugé comme un raseur moraliste. Il leur dit et montre que cela ne l'intéresse pas. Ainsi, les hommes en face de lui comprennent que cela n'est pas valorisant, que cela n'accroît pas leur prestige et que ça n'est pas comme cela qu'ils se feront des copains.

Ne laissez pas passer ce genre de situations.

Il est certain que la pression du groupe est forte. Elle peut l'être davantage pour des hommes homosexuels dans le placard parce qu'on sait très bien que les hommes qui prennent la défense des femmes sont régulièrement affublés d'épithètes homophobes. Il peut donc être traumatisant pour eux de se voir injuriés de cette manière et d'avoir la crainte d'être *outés*. De plus, être mis à l'écart d'un groupe de collègues n'est pas forcément valorisant ou agréable. Rien ne vous oblige donc à le faire de manière offensive ou agressive. Se contenter d'être un mauvais public peut être une première approche. Ne riez plus aux blagues sexistes par exemple. Arborez un visage de marbre face à une énième vantardise sexuelle dégradant les femmes. Changez de sujet. Jouez l'innocent : « Ah bon ? Tu trouves que changer son enfant n'est pas un boulot de mec ? Mais en quoi ? » Essayez de prendre à part un ami, un collègue que vous sentez plus réceptif pour lui demander clairement ce qu'il pense réellement. Et… arrêtez d'être ami avec des agresseurs sexuels, des violeurs et des hommes qui frappent leur femme. Je ne peux pas le dire autrement.

Combien d'hommes sont au courant du comportement de leurs amis face à qui ils ne disent rien parce qu'il est drôle/super intelligent/très cultivé ? Si vous continuez à le fréquenter alors que vous savez – et qu'il sait que vous savez –, il pensera que vous approuvez son comportement et il n'aura aucune raison d'arrêter. Il faut que les hommes violents envers les femmes comprennent que la norme n'est pas la leur, que les autres hommes ne les soutiennent pas, voire les condamnent. L'isolement social est un bon début pour qu'ils comprennent ; le fait d'être exclus des cercles amicaux, professionnels, sportifs est la seule manière pour qu'ils cessent d'être des prédateurs.

Éduquer les enfants

Nous avons vu tout au long du livre les effets de la socialisation genrée. On a également vu que, dès le plus jeune âge, les garçons apprennent qu'ils valent plus que les filles, qui doivent les servir et s'occuper d'eux, mais aussi que certains garçons considérés comme pas assez virils. Beaucoup de gens supposent que les garçons commencent à harceler les filles parce qu'ils reproduisent ce qu'ils ont vu chez eux. Il est important de savoir qu'un enfant qui a vu de la violence dans sa famille sera plus susceptible qu'un enfant qui n'en a pas vu de devenir violent. Mais l'écrasante majorité des hommes violents n'ont pas eu un père violent, et la grande majorité des enfants abusés ou qui ont vu leur père violent ne deviendront pas violents pour autant.

En revanche, tous les hommes violents avec leur conjointe ou leurs enfants, tous les violeurs ont été des enfants. Et tous n'apprennent pas à devenir violents, mais que la violence est virile. Qu'il ne faut pas se laisser marcher sur les pieds. Qu'il faut se faire respecter quitte à ce que ce soit par les poings. Beaucoup d'enfants ont déjà ressenti une pression de la part de leurs pairs ou d'adultes pour régler leurs problèmes par la violence.

Nous avons déjà dressé les constats :

– plus d'hommes se suicident ;

– plus d'hommes prennent des risques potentiellement mortels ;

– ils sont les principales victimes d'homicides ;

– ils sont les principaux auteurs d'accidents de la route mortels, d'homicides volontaires ou non, de meurtres, d'assassinat et de violences sexuelles.

Tout ceci parce que l'injonction à la virilité incite à être violent. Que c'est comme ça qu'on est un « vrai bonhomme ». Les expressions « avoir des couilles » « être couillu », « porter ses couilles » le disent bien ; le courage est une qualité masculine mais une forme de courage qui relève plus de la témérité, voire de la non-gestion de risques.

Les violences patriarcales ne sont pas causées par des hommes peu éduqués à résister à la colère mais sont le produit d'un système de croyances où les hommes doivent avoir le contrôle dans la relation, doivent dominer, dont les besoins et envies doivent passer avant ceux des femmes. La masculinité est partout liée au pouvoir et au contrôle ; les garçons

l’apprennent dans leurs familles, les médias, leurs copains, les jeux, le sport, les jeux vidéo. Et tout en apprenant qu’il faut être fort et puissant, ils apprennent aussi que ce qui est féminin vaut moins que ce qui est masculin.

Partout, nous recevons des messages expliquant que les femmes sont au service des hommes, spécialement en matière sexuelle. Aux États-Unis, il existe un outil qui permet de calculer à quel point on adhère aux idées reçues sur le viol. Sans surprise, les hommes qui y croient le plus sont également ceux qui adhèrent davantage à une idée de la virilité traditionnelle et très classique.

Il est important de fonctionner par l’exemple avec les garçons qu’on élève ou dont on s’occupe. Si un enfant voit son père mal parler des femmes, il pensera que c’est normal. Il importe d’encourager ses fils à ne pas laisser s’exprimer de l’homophobie ou du sexisme sans rien dire, à ne pas dévaloriser ses sœurs en parlant par exemple de « trucs de filles » avec dédain. Il importe aux pères de montrer qu’ils sont contre le sexisme, non pas parce que « ça énerve maman », mais parce qu’ils se sentent eux-mêmes concernés. Et il est capital, on l’a vu, de laisser son enfant exprimer ses émotions, quelles qu’elles soient. Un garçon a le droit de pleurer et d’être sensible. Sur les réseaux sociaux, des pères regrettent que leur fils, harcelé, ne règle pas le problème à coups de poing. Comme pour le viol, le harcèlement n’est jamais la faute de la victime, toujours celle des agresseurs. Cela relève de l’évidence, mais la violence engendre de la violence. Inciter son enfant à régler un problème de harcèlement par la violence risque surtout de le pousser à chercher plus petit que lui, pour devenir à son tour un harceleur. bell hooks l’affirme :

> Quand j’ai commencé à m’intéresser aux problèmes de genre, je pensais que la violence était un sous-produit de la socialisation masculine. Mais en écoutant plus attentivement les hommes et leur famille, j’en suis venue à comprendre que la violence est la socialisation masculine. Nous transformons les garçons en hommes par le biais de la blessure ; nous les séparons trop tôt de leur mère, nous dit la recherche. Nous les coupons de leur expressivité, de leurs sentiments, de leur empathie. La phrase « sois un homme » signifie « souffre en silence et continue ». La déconnexion n’est pas une conséquence de la masculinité traditionnelle. La déconnexion est la masculinité[238].

L’important n’est évidemment pas de forcer son fils à faire des activités qu’il n’aurait pas envie de faire ; non, je ne vous conseille pas de lui mettre de force une Barbie dans les mains, mais de lui donner la possibilité de le faire s’il en a envie, et que, si des copains de son âge le font, il n’a pas à en rire.

Le gouvernement australien a lancé une campagne en 2016 intitulée : « Violence contre les femmes : arrêtons-là dès le début. » Un spot télé nous montre les scènes suivantes : un garçon claque la porte au nez d'une fille qui tombe par terre. Sa mère la relève en lui disant « c'est bon, il a fait ça parce qu'il t'aime bien ». On voit ensuite un garçon et une fille jouer ensemble : le père dit au garçon de ne pas « lancer comme une fille ». À une soirée, un garçon prend en photo le décolleté d'une fille qui est très gênée, ainsi qu'un garçon qui assiste à la scène. La scène suivante montre un homme crier sur sa femme dans une voiture : il sort brutalement et donne un coup de poing sur la portière. La femme pleure en murmurant : « Tout va bien, il m'aime. » On assiste ensuite à une scène où un homme est violent avec sa femme. Une voix off dit « la violence contre les femmes commence par le non-respect. Les excuses que nous lui avons fournies lui ont permis de grandir ». Et tout d'un coup l'homme violent a le visage du petit garçon du début, celui qui avait fait tomber la petite fille. Le site regorge de ressources sur la culture de l'excuse accordée aux garçons et les conséquences sur eux et sur les filles : minimiser le manque de respect envers les filles, considérer que l'agression fait partie du fait d'être un garçon, blâmer les filles, éviter les stéréotypes de genre. On trouve également des guides pour parler à ses enfants, même si on peut fortement déplorer que le guide soit illustré d'une photo d'une mère et son fils, et pas d'un père[239]. On sait que les pères s'impliquent beaucoup moins que les mères dans l'éducation des enfants et on constate souvent que c'est la mère qui est blâmée quand un enfant ou un adolescent fait quelque chose de répréhensible. Certains vont blâmer la mère célibataire, qui n'aurait aucune autorité. Et il n'est désormais pas rare, sur les réseaux sociaux, lorsqu'une femme reçoit un message sexiste ou une photo de pénis non sollicitée, qu'elle cherche la mère du garçon pour lui en parler. Systématiquement la mère, comme si elle était seule responsable du comportement de son fils, et seule apte à le faire changer. C'est un chapitre difficile que j'ai donc écrit là parce qu'il est à craindre qu'en plus de toutes les autres missions dont elles sont investies, les mères qui me lisent se sentent désormais obligées de surveiller leur comportement afin que leur fils ne soit pas sexiste et violent. Pendant ce temps, les pères continueront à se dire qu'ils aimeraient bien faire quelque chose sans passer à l'action pour autant. Le guide australien donné plus haut regorge donc de ressources à mettre en application. Voici le

test disponible sur le site pour s’interroger sur les conversations à avoir avec son fils.

Je pense que mon fils sait :

– que les filles ont le même droit d’être traitées avec respect que les garçons ;

– qu’insulter une fille n’est pas acceptable ;

– que crier sur une fille est un comportement menaçant ;

– qu’un garçon n’a pas le droit de harceler ou d’exercer du contrôle sur une fille ;

– qu’il ne doit pas prendre, regarder ou partager des photos d’une fille sans sa permission ;

– qu’il est important que les adultes réagissent face aux garçons agressifs envers les filles ;

– qu’il sait à qui il pourrait parler ou à qui demander de l’aide s’il voit un garçon agressif envers une fille ;

– qu’il n’est pas normal de faire pression sur les filles pour du sexe.

Je pense que mon fils dirait que :

– insulter une fille, c’est simplement un peu amusant (toujours, parfois, jamais) ;

– les filles sont faibles ;

– il réagirait si une fille est harcelée par un garçon ;

– il aiderait un ami à harceler une fille ;

– il ne saurait pas à qui parler ni où demander de l’aide s’il voyait une fille se faire harceler par un garçon ;

– il pense que le fait de taquiner, embarrasser ou intimider une fille devant les autres fait partie du fait d’être un garçon.

Ce genre de tests peut être utile pour faire un point sur les préjugés de son enfant, sans culpabilité ni honte inutiles, simplement pour voir avec lui les points sur lesquels travailler. Il ne s’agit évidemment pas de gronder un enfant qui répondrait qu’il trouve amusant d’insulter les filles, mais de comprendre pourquoi il a cette réaction, d’aider à la déconstruire. Comme je le disais plus haut, les enfants fonctionnent aussi par exemple, ils peuvent vouloir imiter des garçons qu’ils trouvent « cool » et qui ont justement des comportements très sexistes. Le sexisme est aussi un moyen d’intégration dans les groupes d’hommes.

Les mouvements #MeToo et #BalanceTonPorc ont été des moments où enfin certains hommes ont écouté la parole des femmes victimes de violences sexuelles. Pour autant, tout reste encore à faire. Le nombre de femmes victimes de violences physiques et sexuelles est extrêmement important en France. Nous voyons également un retour de bâton clair. Il a été démontré qu'après #MeToo, 19 % des hommes interrogés hésiteraient à embaucher de jolies femmes, 21 % seraient réticents à embaucher des femmes si le job implique des interactions interpersonnelles étroites avec les hommes (comme des déplacements professionnels par exemple) et 27 % ont évité les contacts directs avec des collègues femmes. On constate donc que cette parole de masse a eu son revers ; s'est aussitôt mise en place une résistance masculine qui a entre autres consisté à davantage refuser d'embaucher des femmes[240]. Plus récemment, on voit que le public a été sensibilisé aux violences conjugales et aux féminicides. Les médias ont fini par reconnaître le concept et accepter ce terme, désormais beaucoup plus employé. Pourtant, beaucoup de personnes continuent encore à en questionner la pertinence justement parce qu'ils ne connaissent pas les ressorts misogynes des meurtres de femmes par leur conjoint ou ex-conjoint.

Le sexisme qui ne relève pas de la pure violence physique reste quant à lui très peu pris en compte. Lorsque les femmes se plaignent des surnoms qu'on peut leur donner dans le domaine professionnel, qu'elles se plaignent de la drague non sollicitée ou qu'elles relèvent les inégalités économiques, elles sont systématiquement tournées en dérision, moquées, insultées voire harcelées. Tant que des hommes ne s'engageront pas clairement contre le sexisme, craindront plus qu'on les accuse de sexisme que de voir des femmes en être victimes, rien ne pourra changer. La construction de la virilité est un problème à part entière dans les discriminations subies par les femmes et nous avons vu tout au long du livre qu'elle a des conséquences claires sur la vie des hommes également.

Le sexisme et la violence sont des vecteurs d'intégration masculins. On s'intègre dans le groupe des hommes en dénigrant les femmes et les hommes considérés comme non virils (et on peut, à n'importe quel moment de sa vie, être considéré comme tel). Si ces comportements ne sont plus valorisés, ne sont plus considérés comme cool, alors la très large majorité des hommes utiliseront d'autres stratégies pour s'intégrer ou chercher la reconnaissance de leurs pairs. On peut prendre l'exemple d'hommes qui

cherchent, sur les réseaux sociaux, la reconnaissance des autres en trollant des féministes. Cela fonctionne assez remarquablement. Tant que les autres hommes ne leur témoigneront pas que cela ne les intéresse pas – et je rappelle que le silence vaut ici approbation – ils continueront.

CONCLUSION

Meurtres, viols, assassinats, terrorismes, suicides sont des actes de violences commis par des hommes, et quasi exclusivement par eux. Nous peinons encore à les analyser sous le prisme du genre, comme si la question était taboue ou interdite. Pire, ceux qui prônent un maintien, voire un retour à des valeurs encore plus viriles, font recette. Les liens sont pourtant amplement démontrés entre les valeurs viriles traditionnelles et l'expression de la violence masculine.

L'immense majorité des terroristes sont des hommes, par exemple, et très peu d'études portent là-dessus. Dire aujourd'hui, dans une ère pourtant post-#MeToo où l'on ne cesse d'expliquer que tout a changé, que le viol est causé dans l'immense majorité des cas par des hommes, vous vaut insultes et harcèlements. Dans le cas très précis de violences sexuelles et physiques envers les femmes, ce fait est passé sous silence, et l'on cherche systématiquement des causes individuelles plutôt que systémiques. La violence des hommes entre eux et sur eux est, elle, un champ de réflexion quasi inexistant (tout au moins dans le grand public). Éric Zemmour déclarait en septembre 2019 qu'il avait peur qu'on veuille exterminer l'homme blanc catholique et hétérosexuel. Je tends pourtant à l'espérer, pour le bien de tout le monde, lui compris. Entendons-nous bien, je ne suis pas en train de prôner un génocide, mais de dire qu'il faut refuser les valeurs viriles, refuser d'adhérer à des stéréotypes, qui souvent conviennent à très peu d'hommes. Combien se disent qu'ils sont anormaux à ne pas aimer quelque chose de typiquement masculin, au lieu de comprendre que c'est ce quelque chose qui pose problème ? Combien vont feindre une virilité de façade parce qu'ils sont terrifiés du jugement des autres hommes sur eux ?

Et tout cela a des conséquences claires sur l'ensemble de la société en termes de sexisme, d'homophobie, de racisme et de transphobie. Il y a du sexisme aussi parce que les hommes, pour prouver qu'ils en sont, doivent sans cesse prouver qu'ils ne sont pas des femmes et les dénigrer. Il y a aussi de l'homophobie parce que les hommes doivent sans cesse se surveiller et humilier ceux ne correspondant pas à la norme virile. Il y a de la transphobie parce que la virilité impose une stricte binarité des genres. Et il

y a du racisme parce que certaines masculinités sont vues comme repoussoirs, dangereuses, comme les masculinités noires, maghrébines ou musulmanes alors que les masculinités juives ashkénazes et asiatiques sont au contraire moquées et dévirilisées.

La virilité produit de la violence, c'est aussi simple que cela. L'activiste John Stoltenberg disait déjà en 1989 :

> Les pénis existent ; le sexe masculin, non. Le sexe masculin est socialement construit. C'est une entité politique qui ne s'affirme qu'au moyen de force et de terrorisme sexuel.

Il explique qu'on ne peut déconstruire la virilité car il y aura toujours des gens qui en seront à la marge et qui seront moqués et humiliés ; voilà pourquoi son livre avait pour titre *Refuser d'être un homme*. C'est un titre, qui, j'en ai conscience, en choquera plus d'un tant les valeurs viriles sont exaltées dans nos sociétés. Tout homme doit être viril et s'il en est malheureux, c'est lui le problème et non pas les valeurs qu'on lui inculque. Les femmes qui entrent dans des milieux masculins acquièrent elles aussi ces mêmes valeurs, car on leur a expliqué que les valeurs féminines ne valent rien, symbolisent la faiblesse et la mollesse. Et pourtant il faut refuser ces valeurs viriles, qui produisent, je le répète, beaucoup de violences, de malheurs et d'insatisfactions. Quand je vois le nombre de sites masculinistes, je me demande comment les hommes ne voient pas que le problème ne vient pas d'eux, mais de ce qu'on leur a dit qu'ils devaient être.

La virilité produit du sexisme. Elle enseigne que la solidarité masculine sera toujours supérieure au fait de soutenir une femme victime de sexisme. Par la terreur, elle apprend également aux hommes qui seraient contre le sexisme, contre l'homophobie, qu'ils doivent se taire. Mais ce faisant, ils se rendent complices.

Il semble que nous vivions une période de prise de conscience concernant les violences faites aux femmes. Les agressions sexuelles, les viols, les violences conjugales, les féminicides dont les femmes sont régulièrement victimes et qu'elles dénoncent depuis des années ont enfin un certain écho médiatique et politique. Pour autant, la lutte contre le sexisme et les violences faites aux femmes reste majoritairement portée par des femmes et souvent perçue comme une « affaire de femmes ». Sur le plan associatif comme sur le plan institutionnel, les moyens de lutte contre ces violences se concentrent principalement sur les conséquences et non les causes. L'aide aux victimes est évidemment primordiale face aux urgences, mais sans

jamais agir sur la source, nous vivons dans une logique de gestion de crise perpétuelle. Ce temps est révolu. Les violences faites aux femmes, plus généralement le sexisme et le lot de violences qu'il entraîne, ne peuvent plus être l'affaire de celles qui en sont les victimes. Il est temps de mettre fin à la virilité, il est temps de prendre conscience, individuellement et collectivement, que le sexisme et les violences qu'il engendre sont l'affaire de ceux qui les créent et non de celles qui les subissent.

---

1 MATHIEU Nicole-Claude, *L'Anatomie politique*, Côté-femmes, 1991 (rééd. iXe éditions, 2013).
2 MARDON Aurélia, « La génération Lolita. Stratégies de contrôle et de contournement », *Réseaux* n° 168-169, 2011.
3 COURT Martine et MENNESSON Christine, « Les vêtements des garçons. Goûts et dégoûts parentaux au sein des classes moyennes », *Terrains & travaux* n° 27, 2015.
4 CARON Caroline, *Vues, mais non entendues. Les adolescentes québécoises et l'hypersexualisation*, Les Presses de l'Université de Laval, Québec, 2014.
5 MARDON Aurélia, « La génération Lolita. Stratégies de contrôle et de contournement », art. cit.
6 LARRIEU Gaëlle, « La maïeutique du genre. Assigner le fœtus à une classe de sexe », mémoire de master 2, Institut d'études politiques de Paris, 2018.
7 *Ibid.*
8 *Ibid.*
9 BARNES Medora, « Anticipatory socialization of pregnant women learning fetal sex and gendered interactions », *Sociological Perspectives*, 2015.
10 LARRIEU Gaëlle, « La maïeutique du genre. Assigner le fœtus à une classe de sexe », art. cit.
11 FUCHS Jenni, « 8 things not to say to boys who love pink », *Huffington Post*, 20 septembre 2016.
12 https://sacripanne.net/post/2016/05/05/attention-ca-taille-un-peu-petit
13 WILL Jerrie Ann, SELF Patricia A. et DATAN Nancy, « Maternal behavior and perceived sex of infant », *American Journal of Orthopsychiatry*, janvier 1976.
14 LARRIEU Gaëlle, « La maïeutique du genre. Assigner le fœtus à une classe de sexe », art. cit.
15 KIMMEL Michael, *The Gendered Society*, Oxford University Press, 2011.
16 STERKEL Haugh Susan, HOFFMAN Charles D. et COWAN Gloria, « The eye of the very young beholder: sex typing of infants by young children », *Child Development*, 1980.
17 KUHN Deanna, CHURNIN NASH Sharon et BRUCKEN Laura, « Sex role concepts of two- and three-year-old children », *Child Development*, 1978.
18 www.huffpost.com/entry/father-fingernail-polish-toxic-masculinity_n_5bcf51d3e4b0a8f17ef11153
19 www.daddyfiles.com/gender-matters-girl-toys/
20 Voir les trois volumes de l'*Histoire de la virilité* parus en collection « Points histoire », au Seuil.
21 DIONNE Anne-Marie, « Construire son identité de garçon : les représentations de la masculinité dans la littérature de jeunesse », *Érudit*, 6 juillet 2012.
22 DAFFLON NOVELLE Anne, *Filles-garçons : socialisation différenciée ?*, Grenoble, PUG, 2006.
23 DAFFLON NOVELLE Anne, « La littérature enfantine francophone publiée en 1997. Inventaire des héros et héroïnes proposés aux enfants », *Revue suisse des sciences de l'éducation*, 2002.
24 BRUGEILLES Carole, CROMER Isabelle et CROMER Sylvie, « Les représentations du masculin et du féminin dans les albums illustrés ou comment la littérature enfantine contribue à élaborer le genre », *Population*, 2002.

25 DIONNE Anne-Marie, « Construire son identité de garçon : les représentations de la masculinité dans la littérature de jeunesse », art. cit.
26 CRESSON Geneviève, « Indicible mais omniprésent : le genre dans les lieux d'accueil de la petite enfance », *Cahiers du genre*, 2010.
27 *Ibid*.
28 « Les jouets ont-ils encore un sexe ? », étude réalisée par ABC+ pour l'observatoire Fisher-Price sur les attitudes des parents face à la différence des jouets filles/garçons, 2004.
29 DUCRET Véronique et NANJOUD Bulle, « La poupée de Timothée et le camion de Lison », Le Deuxième Observatoire, 2015.
30 DECKER Véronique, *Pour une école publique émancipatrice*, Libertalia, 2019.
31 JAMBAUD Anne-Caroline, « Une ville plus accueillante pour les femmes », interview de Yves Raibaud, *Millenaire* 3, 15 mai 2018.
32 WAY Niobe, *Deep Secrets – Boys Friendships and the Crisis of Connection*, Harvard University Press, 2013.
33 RUBIN Lillian B., *Just Friends: The Role of Friendship in Our Lives*, Harper Perennial, 1990.
34 « Pourquoi les hommes détestent demander leur chemin : (enfin) l'explication scientifique », Atlantico, 2 décembre 2014.
35 www.cnrtl.fr/definition/hommelette
36 bell hooks, *The Will to Change: Men, Masculinity, and Love*, Atria Books, 2004.
37 www.seductionbykamal.com/don-draper-male-dominant/
38 Plan International, *The State of Gender Equality for U.S. Adolescents Full Research Findings from a National Survey of Adolescents*, 12 septembre 2018.
39 KIMMEL Michael et ARONSON Amy, *Men and masculinities. A Social, Cultural, and Historical Encyclopedia*, ABC-CLIO, 2003.
40 BUCK Ross, *The Communication of Emotion*, The Guilford Press, 1984.
41 CHAPLIN Tara M., « Gender and emotion expression: a developmental contextual perspective », *Emotional Review*, 2014.
42 KIMMEL Michael et ARONSON Amy, *Men and masculinities. A Social, Cultural, and Historical Encyclopedia, op. cit.*
43 ZEMAN Janice et GARBER Judy, « Display rules for anger, sadness, and pain: it depends on who is watching », *Child Development*, 1996.
44 HINDE Robert A. et STEVENSON-HINDE Joan, *Relationships Within Families: Mutual Influences*, Clarendon Press, 1988.
45 Plan International, *The State of Gender Equality for U.S., op. cit*.
46 REY Sarah, *Les Larmes de Rome. Le pouvoir de pleurer dans l'Antiquité*, Anamosa, 2017.
47 BALLEYS Claire, « Socialisation adolescente et usages des médias sociaux : la question du genre », *Revue des politiques sociales et familiales*, 2017.
48 www.seduction-efficace.com/devenir-un-meneur
49 GAZALÉ Olivia, *Le Mythe de la virilité*, Robert Laffont, 2017.
50 MUCCHIELLI Laurent, « Les "tournantes" : mythes et réalités. Dérives médiatiques, contre-enquête sociologique », Les mots sont importants, 13 juin 2005.
51 GONTHIER Nicole, *Cris de haine et rites d'unité. La violence dans les villes, XIII*e*-XVI*e *siècle*, Brepols, 1996.
52 BOURDIEU Pierre, *La Domination masculine*, Le Seuil, 1998.
53 KIMMEL Michael, *Guyland. The Perilous World Where Boys Become Men*, Harper Collins, 2008.
54 *Ibid.*
55 GUIRAUD Pierre, *Dictionnaire érotique*, Payot-Rivages, 1993.
56 BOZON Michel, « Les significations sociales des actes sexuels », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1999.

57 AMSELLEM-MAINGUY Yaëlle, CHEYNEL Constance et FOUET Anthony, « Entrée dans la sexualité des adolescent·es : la question du consentement. Enquête auprès des jeunes et des intervenant·es en éducation à la sexualité », Institut national de la Jeunesse et de l'Éducation populaire, 2015.
58 RINGROSE Jessica, GILL Rosalind, LIVINGSTONE Sonia et HARVEY Laura, « Teen girls, sexual double standards and "sexting": gendered value in digital image exchange », *Feminist Theory*, 2013.
59 BAJOS Nathalie et BOZON Michel, *Enquête sur la sexualité en France*, Ined, 2008.
60 BALIER Claude, CIAVALDINI André et GIRARD-KHAYAT Martine, « Rapport de recherche sur les agresseurs sexuels », Direction générale de la santé, 1996.
61 Ipsos, *Les Français et les représentations sur le viol – vague 2*, février 2019.
62 ASEXUAL COMMUNITY SURVEY, « Asexual community survey summary report », 15 novembre 2018.
63 HUNTER MURRAy Sarah, *Not Always in the Mood: The New Science of Men, Sex, and Relationships*, Rowman & Littlefield Publishers, 2019.
64 SUTHERLAND Siobhan E., REHMAN Uzma S. et FALLIS Erin E., « A descriptive analysis of sexual problems in long-term heterosexual relationships », *The Journal of Sexual Medicine*, mai 2019.
65 ENGLAND Paula, *Understanding Hookup Culture. What's Really Happening on College Campuses*, Media Education Foundation, 2011.
66 KIMMEL Michael S. et MESSNER Michael A., *Men's Lives*, Pearson, 2012.
67 PASQUIER Dominique, « Culture sentimentale et jeux vidéo : le renforcement des identités de sexe », *Ethnologie française*, 2010.
68 *Ibid.*
69 CHU Judy Y., *When Boys Become Boys: Development, Relationships, and Masculinity*, NYU Press, 2014.
70 PLUMMER David, *One of the Boys: Masculinity, Homophobia and Modern Manhood*, Haworth Routledge, 1999.
71 BORRILLO Daniel, « L'homophobie : mieux la définir pour mieux la combattre », audition de Daniel Borrillo devant la Commission nationale consultative des droits de l'homme, 2014.
72 *Ibid*.
73 PASCOE C. J., *Dude, You're a Fag: Masculinity and Sexuality in High School*, University of California Press, 2011.
74 CONNELL Raewyn, *Masculinités: enjeux sociaux de l'hégémonie*, éditions Amsterdam, 2014.
75 GRENIER Alain, « Jeunes, homosexualité et écoles : rapport de synthèse de l'enquête exploratoire sur l'homophobie dans les milieux jeunesse de Québec », GRIS-Québec, 2005.
76 TOMSEN Stephen et MASON Gail, « Engendering homophobia: violence, sexuality and gender conformity », *Journal of Sociology*, 2001.
77 BROD Harry W. et KAUFMAN Michael, *Theorizing Masculinities*, SAGE Publications, 1994.
78 Plan International, *The State of Gender Equality for U.S.*, *op. cit*.
79 CONDRY John et CONDRY Sandra, « Sex differences: a study of the eye of the beholder », *Child Development*, 1976.
80 BRODY Leslie R., *The Socialization of Gender Differences in Emotional Expression: Display Rules, Infant Temperament, and Differentiation*, Cambridge University Press, 2000.
81 AYRAL Sylvie, *La Fabrique des garçons. Sanctions et genre au collège*, PUF, 2011.
82 PRIEST Naomi, SLOPEN Natalie, WOOLFORD Susan, TONY PHILIP Jeny, SINGER Dianne, DALY KAUFFMAN Anna, MOSELY Kathryn, DAVIS Matthew, RANSOME Yusuf et WILLIAMS David, « Stereotyping across intersections of race and age: racial stereotyping among white adults working with children », Plos One, 2018.

83 OKONOFUA Jason A. et EBERHARDT Jennifer L., « Two strikes: race and the disciplining of young students », *Journal of Psychological Science*, 2015.
84 HALBERSTADT Amy G., CASTRO Vanessa L., CHU Qiao, LOZADA Fantasy T. et SIMS Calvin M., « Preservice teachers' racialized emotion recognition, anger bias, and hostility attributions », *Contemporary Educational Psychology*, juillet 2018.
85 ACHIN Catherine et DORLIN Elsa, « Nicolas Sarkozy ou la masculinité mascarade du Président », *Raisons politiques* n° 31, 2008.
86 CAMPBELL Anne et MUNCER Steven, « Sex differences in aggression: social representation and social roles », *British Journal of Social Psychology*, 1994.
87 BRODY Leslie R., *The Socialization of Gender Differences in Emotional Expression, op. cit.*
88 SALERNO Jessica M. et PETER-HAGENE Liana C., « One angry woman: anger expression increases influence for men, but decreases influence for women, during group deliberation », *Law Human Behavior*, 2015.
89 BROOKS Gary R., *A New Psychotherapy for Traditional Men*, John Wiley & Sons, 1998. Traduction de G. Dulac (2001) cité dans ROY Philippe, « La négociation des normes masculines par les hommes en crise suicidaire », mémoire présenté comme exigence partielle de la maîtrise en sociologie, Université du Québec, 2008.
90 COUSTEAUX Anne-Sophie et PAN KÉ SHON Jean-Louis, « Le mal-être a-t-il un genre ? Suicide, risque suicidaire, dépression et dépendance alcoolique », *Revue française de sociologie*, 2008.
91 HOULE Janie, « La demande d'aide, le soutien social et le rôle masculin chez des hommes qui ont fait une tentative de suicide », thèse de doctorat, Université du Québec, 2005.
92 DONNELLY Kevin, « Feminism is fuelling depression in men », *The Daily Telegraph*, 6 octobre 2016. Rapporté par DUPUIS-DÉRI Francis, *La Crise de la masculinité*, Éditions du Remue-ménage, 2018.
93 DREES, « Suicide, enjeux éthiques de la prévention, singularités du suicide à l'adolescence », 3e rapport, février 2018.
94 ROY Philippe, « La négociation des normes masculines par les hommes en crise suicidaire », *op. cit.*
95 WONG Y. Joel, Ringo Ho Moon-Ho, WANG Shu-Yi et KEINO MILLER I.S., « Analyses of the relationship between conformity to masculine norms and mental health-related outcomes », *Journal of Counseling Psychology*, 2016.
96 HOULE Janie, « La demande d'aide, le soutien social et le rôle masculin chez des hommes qui ont fait une tentative de suicide », thèse citée.
97 PERETTI-WATEL Patrick, « Interprétation et quantification des prises de risques délibérées », *Cahiers internationaux de sociologie*, 2003.
98 LE BRETON David, *Conduites à risque : des jeux de mort aux jeux de vivre*, PUF, 2002.
99 FAURE Sonya et DAUMAS Cécile, « Des rituels virils pour conjurer la peur », *Libération*, 31 mai 2005.
100 LENDREM Ben Alexander Daniel, LENDREM Dennis William, GRAY Andy et DUDLEY ISAACS John, « The Darwin Awards: sex differences in idiotic behavior », *BMJ*, 2014.
101 HARRIS Christine R., JENKINS Michael et GLASER Dae, « Gender differences in risk assessment: why do women take fewer risks than men?, *Judgment and Decision Making*, juillet 2006 ; DEHAVEN Kenneth E. et LINTNER David M., « Athletic injuries: comparison by age, sport, and gender », *The American Journal of Sports Medecine*, 1986.
102 UNICEF, *A league table of child deaths by injury in rich nations*, 2001.
103 GRANIÉ Marie-Axelle, « Genre et rapport au risque : de la compréhension au levier pour l'action », *Questions vives* n° 19, 2013.
104 O'NEAL Elizabeth E., PLUMERT Jodie M. et PETERSON Carole, « Parent–child injury prevention conversations following a trip to the emergency department », *Journal of Pediatric*

Psychology, mars 2016.
105 RIENZI Beth M., MCMILLIN J. Daniel, DICKSON Candace L. et CRAUTHERS Darren, « Gender differences regarding peer influence and attitude toward substance abuse », *Journal of Drug Education*, 1996.
106 GRANIÉ Marie-Axelle, « Sex differences, effects of sex-stereotype conformity, age and internalization on risk-taking among pedestrian adolescents », *Safety Science*, 2009.
107 SCHMID MAST Marianne, SIEVERDING Monika, ESSLEN Michaela, GRABER Karin et JANCKE Lutz, « Masculinity causes speeding in young men », *Accident Analysis and Prevention*, 2008.
108 GRANIÉ Marie-Axelle, « Genre et rapport au risque : de la compréhension au levier pour l'action », art. cit.
109 BOURDIEU Pierre, *La Domination masculine*, *op. cit.*
110 FASSIN Didier, *La Force de l'ordre*, Le Seuil, 2011.
111 BOURDIEU Pierre, *La Domination masculine*, *op. cit.*
112 PLECK Joseph, SONENSTEIN Freya et KU Leighton, « Masculinity ideology: its impact on adolescent males' heterosexual relationships », *Journal of Social Issues*, avril 2010.
113 PENELOPE Julia, « Patriarcal false descriptions of language », The National Women's Studies Conference, 1980. Rapporté par KATZ Jackson, *The Macho Paradox: Why Some Men Hurt Women and How All Men Can Help*, Sourcebooks, 2019.
114 MUNSCH Christin L. et WILLER Robb, « The role of gender identity threat in perceptions of date rape and sexual coercion », *Violence Against Women*, 2012.
115 WILLER Robb, ROGALIN Christabel L., CONLON Bridget et WOJNOWICZ Michael T., « Overdoing gender: a test of the masculine overcompensation thesis », *American Journal of Sociology*, 2013.
116 SCULLY Diana, *Understanding Sexual Violence: A Study of Convicted Rapists*, Taylor & Francis Ltd, 1994.
117 BREIRE James and MALAMUTH Neil, « Selfreported likelihood of sexually aggressive behavior: attitudinal versus sexual explanations », *Journal of Research in Personality*, 1983.
118 KIMMEL Michael, *Guyland, The Perilous World Where Boys Become Men*, *op. cit.*
119 MUEHLENHARD Charlene L., HUMPHREYS Terry P., JOZKOWSKI Kristen N. et PETERSON Zoe D., « The complexities of sexual consent among college students », *Journal of Sex Research*, 2016.
120 « Insécurité et délinquance en 2017 : premier bilan statistique », ministère de l'Intérieur, janvier 2018.
121 ROWE David C., VAZSONYI Alexander T. et FLANNERY Daniel J., « Sex differences in crime: do means and within-sex variation have similar causes? », *Journal of Research in Crime and Delinquency*, 1995.
122 GILMORE Jane, « We know violence, crime and masculinity are linked. It's time to look at why, and how to stop it », *The Sydney Morning Herald*, 19 octobre 2017.
123 PAPPAS Stephanie, « APA issues first-ever guidelines for practice with men and boys », APA, 2019.
124 SPRINGER Kristen W. et MOUZON DAWNE Marie, « "Macho men" and preventive health care: implications for older men in different social classes », *Justice Health Social Behavior*, 2011.
125 MAHALIK James R., BURNS Shaun M. et SYZDEK Matthew R., « Masculinity and perceived normative health behaviors as predictors of men's health behaviors », *Social Science & Medecine*, 2007.
126 YOUSAF Omar, POPAT Aneka et HUNTER Myra S., « An investigation of masculinity attitudes, gender, and attitudes toward psychological help-seeking », *Psychology of Men & Masculinity*, janvier 2014.

127 ROZIN Paul, HORMES Julia, FAITH Myles et WANSINK Brian, « Is meat male? A quantitative multi-method framework to establish metaphoric relationships », *Journal of Consumer Research*, octobre 2012.
128 SOMERVILLE Madeleine, « A vexing question: why do men recycle less than women? », *The Guardian*, 5 octobre 2018.
129 BROUGH Aaron R., WILKIE James E. B., MA Jingjing, ISAAC Mathew S. et GAL David, « Is eco-friendly unmanly? The green-feminine stereotype and its effect on sustainable consumption », *Journal of Consumer Research*, décembre 2016.
130 GOLDSTEIN Joshua S., *War and Gender. How Gender Shapes the War System and Vice Versa*, Cambridge University Press, 2001.
131 BENVINDO Bruno, « Critique de Joshua S. Goldstein, *War and Gender. How Gender Shapes the War System and Vice Versa* », *Clio*, 2004.
132 JORDAN BROOKS Deborah et VALENTINO Benjamin, « A war of one's own: understanding the gender gap in support for war », *Public Opinion Quarterly*, 2011. Si la guerre est approuvée par l'ONU, en ce cas, les femmes la soutiennent davantage que les hommes. On peut supposer qu'elles soutiennent cette solution puisqu'elle a été validée par une autorité supérieure et qui, surtout, est censée garantir la paix.
133 EICHENBERG Richard C., « Gender differences in public attitudes toward the use of force by the United States, 1990-2003 », *International Security*, 2003.
134 CAPRIOLI Mary, « Primed for violence: the role of gender inequality in predicting internal conflict », *International Studies Quarterly*, 2005.
135 STONE Laurel, « Creating space for women as transformers of conflict », Peace Direct, 10 juin 2014.
136 HEEG MARUSKA Jennifer, « When are states hypermasculine? » in SJOBERG Laura, *Gender and International Security: Feminist Perspectives*, Routledge, 2009.
137 FLEURY-VILATTE Béatrice, « Le cinéma américain et son Vietnam », *Vingtième Siècle, Revue d'histoire*, 1986.
138 BAHEUX Romain, « Vladimir Poutine aime se mettre torse nu ? Pour les Russes, c'est Superman », *Le Parisien*, 15 mars 2018.
139 RIABOV Olga et RIABOVA Tatiana, « The remasculinization of Russia? Gender, nationalism, and the legitimation of power under Vladimir Putin », *Problems of Post-Communism*, 2014.
140 BARRETT Frank J., « The organizational construction of hegemonic masculinity: the case of the US Navy », *Gender, Work & Organization*, 1996.
141 https://fr.wikipedia.org/wiki/Don%27t_ask,_don%27t_tell
142 SASSON-LEVY Orna, « The military in a globalized environment: perpetuating an "extremely gendered" organization », *Handbook of Gender, Work and Organization*, Wiley, 2011.
143 MANKAYI Nyameka, « Male constructions and resistance to women in the military », *Scientia Militaria: South African Journal of Military Studies*, 2006.
144 MINANO Leila et PASCUAL Julia, *La Guerre invisible*, Les Arènes, 2014.
145 LECAPLAIN Guillaume et MORAN Anaïs, « Lycée Saint-Cyr : une machine à broyer les femmes », *Libération*, 22 mars 2018.
146 SASSON-LEVY Orna, « The military in a globalized environment », art. cit.
147 GHOBARAH Hazem Adam, HUTH Paul et RUSSETT Bruce, « The post-war public health effects of civil conflict », *Social Science & Medicine*, 2004.
148 PLÜMPER Thomas et NEUMAYER Eric, « The unequal burden of war: the effect of armed conflict on the gender gap in life expectancy », *International Organization*, 2006.
149 MARSH ORMHAUG Christin, MEIER Patrick et HERNES Helga, « Armed conflict deaths disaggregated by gender », PRIO Paper, 2009.
150 KWON Insook, « Gender, feminism and masculinity in anti-militarism », *International Feminist Journal of Politics*, 2013.

151 CHAMPAGNE Clara, PAILHÉ Ariane et SOLAZ Anne, « Le temps domestique et parental des hommes et des femmes : quels facteurs d'évolutions en vingt-cinq ans ? », Insee, 2015.
152 MCDONNELL Cadhla, LUKE Nancy et SHORT Susan E., « Happy moms, happier dads: gendered caregiving and parents' affect », *Journal of Family Issues*, 5 juillet 2019.
153 COUSTEAUX Anne-Sophie et PAN KÉ SHON Jean-Louis, « Le mal-être a-t-il un genre ? Suicide, risque suicidaire, dépression et dépendance alcoolique », *Revue française de sociologie*, 2008.
154 LACOUR Cédric, « Les séparations : un choc financier, surtout pour les femmes », Insee, 2018.
155 BONNET Carole, GARBINTI Bertrand et SOLAZ Anne, « Les variations de niveau de vie des hommes et des femmes à la suite d'un divorce ou d'une rupture de Pacs », Insee, 2015.
156 GUILLONNEAU Maud et MOREAU Caroline, « La résidence des enfants de parents séparés. De la demande des parents à la décision du juge », ministère de la Justice, novembre 2013.
157 OMS, 8 février 2018, www.who.int/fr/news-room/fact-sheets/detail/family-planning-contraception.
158 GROSJEAN Blandine, « La stérilisation des handicapées mentales sort de l'ombre », *Libération*, 30 mai 2001.
159 VERGÈS Françoise, *Le Ventre des femmes : capitalisme, racialisation, féminisme*, Albin Michel, 2017.
160 DUPUIS-DÉRI Francis, *La Crise de la masculinité, op. cit.*
161 FOURNIER Martine, « Faut-il mettre fin à la mixité scolaire ? », *Sciences humaines*, décembre 2003.
162 *Ibid*.
163 ACHERAR Leila, « Filles et garçons à l'école maternelle », CIDF de l'Hérault, 2003.
164 CHEMIN Anne, « L'égalité des sexes à bonne école », *Le Monde*, 13 novembre 2008.
165 LEGRAND Charline, « Les stéréotypes de genre en mathématiques et leur influence sur les résultats, la motivation et le cheminement scolaires des élèves », *Éducation*, 2016, https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01388887/document.
166 SI MOUSSA Azzedine, « De l'égalité des résultats des filles et des garçons à l'école. Construction des écarts de réussite en résolution de problèmes », *Questions vives*, 2011.
167 CENTRE HUBERTINE-AUCLERT, « Les manuels de français se conjuguent au masculin. La représentation des femmes dans les manuels de français de seconde », 2013.
168 LEPRINCE Chloé, « Programmes scolaires : comprendre (un peu mieux) l'incroyable absence des femmes », France Info, 5 octobre 2018.
169 BOUCHARD Pierrette et DEVREUX Anne-Marie, « Les masculinistes face à la réussite scolaire des filles et des garçons. À propos de la réception des résultats d'une recherche », *Cahiers du genre*, 2004.
170 MOSCONI Nicole, « La mixité : éducation à l'égalité ? », *Les Temps modernes*, 2006.
171 BOUCHARD Pierrette et DEVREUX Anne-Marie, « Les masculinistes face à la réussite scolaire des filles et des garçons », art. cit.
172 MOSCONI Nicole, « La mixité : éducation à l'égalité ? », art. cit.
173 CAYOUETTE-REMBLIÈRE Joanie, « Les classes populaires face à l'impératif scolaire. Orienter les choix dans un contexte de scolarisation totale », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2014.
174 MARPSAT Maryse, « Un avantage sous contrainte : le risque moindre pour les femmes de se trouver sans abri », *Population*, 1999.
175 *Ibid*.
176 PASSARO Joanne, *The Unequal Homeless, Men on the Streets, Women in their Place*, Routledge, 1996.
177 BÉNIS Olivier, « Parmi les SDF parisiens, des femmes peu nombreuses mais bien plus vulnérables », France Inter, 23 octobre 2018.

178 YAOUANCQ Françoise, LEBRÈRE Alexandre, MARPSAT Maryse, RÉGNIER Virginie, LEGLEYE Stéphane et QUAGLIA Martine, « L'hébergement des sans-domicile en 2012. Des modes d'hébergement différents selon les situations familiales », Insee, 2013.
179 MONDIÈRE Gladys, « Être une femme SDF, est-ce différent ? », *Rhizome*, 2003.
180 MILEWSKI Françoise, DAUPHIN Sandrine, KESTEMAN Nadia, LETABLIER Marie-Thérèse et MÉDA Dominique, « Les inégalités entre les femmes et les hommes : les facteurs de précarité », *La Documentation française*, juillet 2005.
181 BONNET Carole et HOURRIEZ Jean-Michel, « Inégalités entre hommes et femmes au moment de la retraite en France », Insee, 2012.
182 MAINGUENÉ Alice, « Couple, famille, parentalité, travail des femmes. Les modèles évoluent avec les générations », Insee, 2011.
183 COLLET Marc, PÉNICAUD Émilie et RIOUX Laurence, « Femmes et hommes, l'égalité en question », Insee, 2017.
184 BOËTON Marie, « Les juges sont plus indulgents vis-à-vis des femmes », *La Croix*, 22 août 2012.
185 COLLET Marc, PÉNICAUD Émilie et RIOUX Laurence, « Femmes et hommes, l'égalité en question », art. cit.
186 *Ibid*.
187 MERCIECA Pascale, CHAPPERT Florence et THERRY Patricia, « Photographie statistique des accidents de travail, des accidents de trajet et des maladies professionnelles en France selon le sexe entre 2001 et 2016 », Anact, novembre 2018.
188 CESE, « La santé des femmes en France », 2010.
189 ANDRZEJEWSKI Cécile, « Invisible pénibilité du travail féminin », *Le Monde diplomatique*, décembre 2017.
190 Pour une définition du terme « racisé » : « Ce n'est ni le sang ni l'identité, ni la culture qui rassemble les racisés, c'est une condition partagée : une condition matérielle, car les processus de racialisation qui nous constituent en groupe n'ont que faire de nos individualités. Ils nous homogénéisent, nous prêtent des comportements, des pratiques, des caractéristiques semblables, atemporelles et naturelles. Ils font advenir la race comme réalité sociale, justifiée par un fantasme essentialisant, qui explique par la nature la distribution hiérarchique des positions. Ce qui nous rassemble, ce ne sont pas des racines authentiques à reconquérir, mais une communauté d'expériences de la domination raciste, quelles que soient les formes qu'elle prend selon notre appartenance de genre ou de classe. » Voir Mélusine 2, « Bouteldja, ses "sœurs" et nous », Mediapart, 20 juin 2016.
191 WILLIAMS Joan C., *Reshaping the Work-Family Debate: Why Men and Class Matter*, Harvard University Press, 2012.
192 STERGIOU-KITA Mary, MANSFIELD Elizabeth, COLANTONIO Angela, MOODY Joel et MANTIS Steve, « What's gender got to do with it? Examining masculinities, health and safety and return to work in male dominated skilled trades », *Work*, 2015.
193 ÉPIPHANE Dominique, « Les femmes dans les filières et les métiers "masculins" : des paroles et des actes », *Travail, genre et sociétés*, 2016.
194 LAMBERT Kevin, *Querelle*, Le Nouvel Attila, 2019.
195 Et sous une perspective ethnique également. Aux États-Unis, il a été démontré que les hommes noirs et les hommes hispaniques ont davantage d'accidents du travail. SEABURY Seth A., TERP Sophie et BODEN Leslie I., « Racial and ethnic differences in the frequency of workplace injuries and prevalence of work-related disability », *Health Affairs*, février 2017.
196 STERGIOU-KITA Mary, MANSFIELD Elizabeth, BEZO Randy, COLANTONIO Angela, GARRITANO Enzo, LAFRANCE Marc, LEWKO John, MANTIS Steve, MOODY Joel, POWER Nicole, THEBERGE Nancy, WESTWOOD Eleanor et TRAVERS Krista, « Danger zone: Men, masculinity and occupational health and safety in high risk occupations », *Safety Science*, 2015.

197 NIELSEN Kent Jacob, HANSEN Claus D., BLOKSGAARD Lotte, CHRISTENSEN Ann-Dorte, QVOTRUP JENSEN Sune et KYED Morten, « The impact of masculinity on safety oversights, safety priority and safety violations in two male-dominated occupations », *Safety Science*, 2015.
198 BAUERLE Timothy J., MCGONAGLE Alyssa K. et MAGLEY Vicki J., « Mere overrepresentation? Using cross-occupational injury and job analysis data to explain men's risk for workplace fatalities », *Safety Science*, 2016.
199 STERGIOU-KITA Mary, MANSFIELD Elizabeth, COLANTONIO Angela, MOODY Joel et MANTIS Steve, « What's gender got to do with it? Examining masculinities, health and safety and return to work in male dominated skilled trades », art. cit.
200 CAIN MILLER Claire, « Why men don't want the jobs done mostly by women », *The New York Times*, 4 janvier 2017.
201 BUSCATTO Marie et FUSULIER Bernard, « Les "masculinités" à l'épreuve des métiers "féminins" », *Recherches sociologiques et anthropologiques*, 2013.
202 https://victimfocus.wordpress.com/2018/01/03/stop-asking-me-what-about-men/
203 ALLEN Judith A., *Men Interminably in Crisis? Historians on Masculinity, Sexual Boundaries, and Manhood*, Duke University Press, 2002.
204 DUPUIS-DÉRI Francis, *La Crise de la masculinité*, *op. cit.*
205 VISWANATHAN Satyam, « A crisis of male identity », *Indian Express*, 13 juillet 2017.
206 RAUCH André, *L'Identité masculine à l'ombre des femmes : de la Grande Guerre à la Gay Pride*, Hachette, 2004.
207 DE MÉRITENS Patrice, « Mais où est passée la virilité ? », *Le Figaro*, 15 octobre 2011.
208 ALLEN Judith A., *Men Interminably in Crisis?*, *op. cit*.
209 JOIGNOT Frédéric, « Les valeurs de la masculinité ont été reniées… disent-ils », *Le Monde*, 2 novembre 2017.
210 CARIO Erwan, DUPUIS-DÉRI Francis : « Les hommes sont en crise dès que les femmes avancent vers plus d'égalité et de liberté », *Libération*, 1er février 2019.
211 YOUNG Cathy, « The cult of "Manliness" », *Reason*, juillet 2006. Cette phrase est directement tirée du livre de Mansfield : « Pour se protéger du viol, la femme ne peut se contenter des arts martiaux et du recours à la police ; elle a besoin de cette réserve que montrent les femmes bien élevées s'offensant d'une intrusion non souhaitée. » On appréciera le côté en effet provocateur que semble tant aimer *Le Monde*.
212 Breivik a tué 77 personnes et blessé 151 autres dans des attentats à Oslo et Utøya le 22 juillet 2011. Rodger a tué six personnes et en a blessé 14 dans un attentat à Isla Vista en Californie le 23 mai 2014. Minassian a tué 10 personnes et en a blessé 16 autres dans un attentat à Toronto le 23 avril 2018.
213 ROMERO Sánchez Mónica, CARRETERO-DIOS Hugo, MEGIAS Jesus L., MOYA Miguel et FORD Thomas E., « Sexist humor and rape proclivity: the moderating role of joke teller gender and severity of sexual assault », *Violence Against Women*, 2017.
214 BONGIORNO Renata, LANGBROEK Chloe et BAIN Paul G., « Why women are blamed for being sexually harassed: the effects of empathy for female victims and male perpetrators », *Psychology of Women Quarterly*, 18 août 2019.
215 PORTER Tony, « Let's rethink the term toxic masculinity », A Call to Men.
216 « Gender-based violence, survey requested by the European Commission, directorate-general for justice and consumers and co-ordinated by the directorate-general for communication », novembre 2016.
217 LEVITT Alison, « Charging perverting the course of justice and wasting police time in cases involving allegedly false rape and domestic violence allegations », Crown Prosecution Service, 2012 ; GRACE Sharon, LLYOD Charles et SMITH Lorna J. F., *Rape: From Recording to Conviction*, Home Office, 1992 ; KELLY Liz, LOVETT Jo et REGAN Linda, *A Gap or a Chasm?*

Attrition in Reported Rape Cases, Home Office Research, 2005 ; LONSWAY Kimberly A., ARCHAMBAULT Joanne et LISAK David, « False reports: moving beyond the issue to successfully investigate and prosecute non stranger sexual assault », American Prosecutors Research Institute, 2013 ; LISAK David, GARDINIER Lori, NICKS Sarah C. et COTE Ashley M., « False allegations of sexual assault: an analysis of ten years of reported cases », *Violence against Women*, 2010 ; HEENAN Melanie, « Study of reported rapes in Victoria 2000-2003 », RMIT University, 2006.
218 NEWMAN Sandra, « What kind of person makes false rape accusations? », *Quartz Media*, 11 mai 2017.
219 Violences conjugales : 79 % des victimes subissent des violences post-séparation.
220 SHAFFER Martha et BALA Nicholas, « Wife abuse, child custody and access in Canada », *Journal of Emotional Abuse*, 2008.
221 JOHNSTON Janet, LEE Soyoung, OLESEN Nancy W. et GANS WALTERS Marjorie, « Allegations and substantiations of abuse in custody-disputing families », *Family Court Review*, 2005.
222 MELVILLE Angela et CLAIRE Rosemary, « “As everybody knows”: countering myths of gender bias in family law », *Griffith Law Review*, 2001.
223 KAYE Miranda, STUBBS Julie et TOLMIE Julia Rowena, « Domestic violence and child contact arrangements », *Australian Journal of Family Law*, 17 janvier 2008.
224 RANC Agathe, « L’enfant n’est pas seulement témoin des violences conjugales. Il en est victime », *Le Nouvel Observateur,* 9 février 2018.
225 Cinquième plan de mobilisation et de lutte contre toutes les violences faites aux femmes (2017-2019) www.egalite-femmes-hommes.gouv.fr/5eme-plan-de-mobilisation-et-de-lutte-contre-toutes-les-violences-faites-aux-femmes-2017-2019/
226 ROMITO Patrizia, « Les violences conjugales post-séparation et le devenir des femmes et des enfants », *La Revue internationale de l’éducation familiale*, 2011.
227 http://wokedaddy.com/2019/03/23/8-destructive-misconceptions-about-masculinity-and-men/
228 PASCOE C. J. et HOLLANDER Jocelyn A., « Good guys don’t rape, gender, domination, and mobilizing rape », *Gender & Society*, 2015.
229 LISAK David et MILLER Paul M., « Repeat rape and multiple offending among undetected rapists », *Violence and Victims*, 2002.
230 MCWHORTER Stephanie K., STANDER Valerie A., MERRILL Lex L., THOMSEN Cynthia J. et MILNER Joseph S., « Reports of rape reperpetration by newly enlisted male navy personnel », *Violence and Victims*, 2009.
231 DANCOURT Anne-Charlotte, « 30 % des hommes pourraient violer une femme s’ils étaient sûrs de ne pas être poursuivis », *Les Inrockuptibles*, 5 novembre 2016.
232 ATWATER Leanne E., TRINGALE Allison M., STURM Rachel E., TAYLOR Scott N. et BRADDY Phillip W., « Looking ahead: how what we know about sexual harassment now informs us of the future », *Organizational Dynamics*, 2019.
233 BERKOWITZ Alan D., « How college men feel about being men and “doing the right thing” » in LAKER Jason et DAVIS Tracy, *Masculinities in Higher Education: Theoretical and Practical Implications*, Routledge, 2011.
234 SCULLY Diana et MAROLLA Joseph, « Convicted rapists’ vocabulary of motive: excuses and justifications », *Social Problems*, 1984.
235 www.mvpstrat.com/
236 www.mvpstrat.com/resources/downloadable-tools/
237 HENSMAN KETTREY Heather et MARX Robert A., « The effects of bystander programs on the prevention of sexual assault across the college years: a systematic review and meta-analysis », *Journal of Youth and Adolescence*, février 2019.
238 bell hooks, *The Will to Change: Men, Masculinity, and Love*, *op. cit.*
239 www.respect.gov.au/resources/talking-about-respect/

240 ATWATER Leanne E., TRINGALE Allison M., STURM Rachel E., TAYLOR Scott N. et BRADDY Phillip W., « Looking ahead: how what we know about sexual harassment now informs us of the future », art. cit.

Valérie REY-ROBERT
Le Sexisme, une affaire d'hommes

Édition préparée par
Bruno BARTKOWIAK,
Charlotte DUGRAND,
Lena LAMBLA-KERVEILLANT
et Nicolas NORRITO

Éditions Libertalia
12, rue Marcelin-Berthelot
93100 Montreuil
www.editionslibertalia.com
Indicatif éditeur : 978-2-9528292

Diffusion-distribution :
Harmonia Mundi

ISBN numérique :
9782377291311